

# *Aicardiana*

2<sup>e</sup> série — n° 34 — 15 juin 2021

NUMÉRO SPÉCIAL  
DU  
CENTENAIRE  
DE LA MORT DE JEAN AICARD  
(1848—1921)

JEAN AICARD  
ET  
VICTOR HUGO

# Aicardiana

2<sup>e</sup> série  
revue numérique  
publiée sur le site Internet **www.jean-aicard.com**

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

*Aicardiana* publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© Dominique AMANN, 2015  
ISSN 2265-7703

## SOMMAIRE

### du numéro 34

Éditorial. Dominique AMANN	5
<i>Jean Aicard et Victor Hugo.</i>	7
Texte de Dominique AMANN	
Poèmes et articles de Jean AICARD	
Poèmes de Victor HUGO	
Correspondance de Victor HUGO et de Jean AICARD	
ANNEXE 1 — Quelques articles de Jean Aicard	69
ANNEXE 2 — Correspondance croisée entre Jean Aicard et Victor Hugo	101
ANNEXE 3 — Une conférence de Jean Aicard sur Victor Hugo	175
ANNEXE 4 — Quelques Communards soutenus par Victor Hugo	219
ANNEXE 5 — Victor Hugo et le bagne de Toulon	273
BIBLIOGRAPHIE	285
<b>Notes et Documents</b>	291
<i>Charles Bayet et son fils Jean</i>	293
<i>Paul Meurice</i>	308
<i>Auguste Vacquerie</i>	317
<i>Georges Hugo</i>	327

## ÉDITORIAL

Afin de commémorer le centenaire de la mort de Jean Aicard, survenue le jeudi 12 mai 1921 vers vingt-deux heures quinze — et non pas le 13 mai comme cela est trop souvent affirmé de manière fautive, — j’ai voulu offrir aux lecteurs d’*Aicardiana* un numéro spécial, exceptionnel par le contenu, et mon choix s’est naturellement porté sur Victor Hugo, le plus célèbre écrivain français de son temps, avec qui Jean Aicard avait noué une relation amicale très fervente, qui lui permit par ailleurs de fréquenter l’élite de la société littéraire de son temps.

Ce numéro spécial est exceptionnel en ce qu’il publie de nombreux inédits de Jean Aicard — notamment une très belle conférence sur le Maître, véritable cours de littérature, — mais aussi de Victor Hugo, et notamment une correspondance croisée entre les deux écrivains publiée *in extenso* pour la première fois.

Traitant du Second Empire et des premières années de la Troisième République, cette livraison évoquera quelques Communards secourus par Victor Hugo, activistes généreux, penseurs idéalistes, tenants d’un surprenant « communisme chrétien », dont tout le combat fut simplement de faire traduire concrètement dans l’organisation de la société la devise républicaine *Liberté, Égalité, Fraternité...* mais qui, finalement, furent trahis par des chefs et des meneurs ayant fait choix de la violence pour imposer par la force des idées extrémistes...

Le lecteur découvrira dans ce nouveau numéro un Victor Hugo intime et familier, au travers des témoignages de ses plus proches fidèles.



Il m'est agréable d'adresser mes remerciements les plus chaleureux à :

— M. Gérard AUDINET, directeur des Maisons de Victor Hugo de Paris et Guernesey, qui a bien voulu ouvrir ses archives pour me communiquer la correspondance adressée par Jean Aicard à Victor Hugo ;

— et à M<sup>me</sup> Magali BÉRENGER, directrice des archives municipales de Toulon, à qui je dois la consultation de la correspondance de Victor Hugo et des nombreux documents qui ont permis la réalisation de ce numéro.

Dominique AMANN

## JEAN AICARD ET VICTOR HUGO

**Texte de Dominique AMANN**

**Poèmes et articles de Jean AICARD**

**Poèmes de Victor HUGO**

**Correspondance de Victor HUGO et Jean AICARD**

### La situation politique en France

Le XIX<sup>e</sup> siècle marque une période extraordinaire dans l'histoire de la France, entre l'Ancien Régime et la première guerre mondiale. Le pays connut en effet une succession inaccoutumée de tous les régimes alors connus :

— le Consulat, ou troisième forme de la Première République, du 10 novembre 1799 au 18 mai 1804 ;

— le Premier Empire, du 18 mai 1804 au 4 avril 1814, avec Napoléon I<sup>er</sup> ;

— la Première Restauration, du 6 avril 1814 au 20 mars 1815, Louis XVIII ;

— les Cent-Jours, du 20 mars au 7 juillet 1815, avec le bref retour de Napoléon ;

— la Seconde Restauration : Louis XVIII, du 8 juillet 1815 jusqu'à sa mort le 16 septembre 1824 ; Charles X, du 16 septembre 1824 au 29 juillet 1830, renversé par l'insurrection parisienne des Trois Glorieuses, les 27-28-29 juillet ; Louis-Philippe I<sup>er</sup> roi des Français, du 30 août 1830 au 24 février 1848, renversé par l'insurrection parisienne commencée le 23 février ;

— la Deuxième République : du 24 février 1848 au 2 décembre 1852 ;

— le Second Empire : du 2 décembre 1852 au 4 septembre 1870, Louis-Napoléon Bonaparte s'étant proclamé empereur sous le nom de Napoléon III ;

— La Troisième République : à partir du 4 septembre 1870 et jusqu'à juillet 1940 ;

soit, au total, trois républiques, deux royautés, deux empires... record pour toute l'Europe !

Un fantastique bouillonnement dans tous les domaines de la pensée permit notamment un rapide développement des idéaux révolutionnaires et leur confrontation avec les courants monarchique et bonapartiste. Avec le recul de l'Église et la laïcisation corrélative de l'État, la démocratie et le parlementarisme finirent par triompher, instaurant de grandes avancées sociales : instruction primaire obligatoire, gratuite et laïque (lois Ferry 1881-1882) ; droit de grève (1864) ; liberté de la presse (1881) ; droit de syndicalisation (1884) et d'association (1901).

Tous ces bouleversements furent portés par un déterminisme viscéral : l'aspiration à la Liberté, le Peuple prenant en main ses destinées jusque-là régies par une oligarchie de possédants et la hiérarchie ecclésiastique.

Le rétablissement de la République en 1848 fut confisqué, le 2 décembre 1851, par le coup d'État du prince-président Louis-Napoléon Bonaparte, le futur empereur Napoléon III. Les départements du Midi s'insurgèrent et, à l'issue d'une sévère répression, eurent à payer un lourd tribut à la défense de la Liberté : mais, malgré les fusillades, les déportations et les exils, l'idée républicaine resta bien vivace au cœur des populations.

Au Deux-Décembre, Victor Hugo tenta d'organiser la résistance au coup d'État, mais il dut partir et se réfugia à Bruxelles.

Son opposition farouche à l'empereur, qu'il baptisa *Napoléon-le-Petit* pour mieux l'opposer à Bonaparte, consacra sa popularité. Retiré de la liste des proscrits en 1859, il refusa toutefois de revenir en France tant que celle-ci vivrait sous le régime de l'Empire : il ne retrouva en effet Paris qu'au lendemain de la proclamation de la III<sup>e</sup> République.

Durant l'Empire, la plus grande voix d'opposition en exil fut incontestablement celle de Victor Hugo : le célèbre écrivain mit toute sa passion et son talent pour défendre les libertés contre la tyrannie. Ses œuvres, impitoyablement censurées, étaient imprimées dans le très petit format *in-32* pour pouvoir circuler plus facilement sous le manteau.

L'Empire put se maintenir durant presque deux décennies, mais en rencontrant constamment une forte opposition, qu'une police pourtant omniprésente ne put jamais tenir en échec.

Pour contrer les ambitions de Bismarck à réunifier l'Allemagne et aussi pour tenter de renforcer son prestige auprès de l'opinion publique, Napoléon III entra en guerre avec la Prusse et tous les États membres de la Confédération de l'Allemagne du nord : il déclencha les hostilités le 19 juillet 1870.

En France, la nouvelle fut d'abord accueillie avec enthousiasme. Mais il apparut très vite que nos troupes étaient mal préparées, moins nombreuses, moins bien armées, et les opérations militaires tournèrent rapidement à l'avantage de l'ennemi. Les Français ayant enregistré plusieurs défaites au début du mois d'août sur le front de l'Est, Napoléon III céda le commandement des armées au général Mac Mahon. Mais les choses allèrent de mal en pis et, encerclé à Sedan, l'empereur dut capituler le 2 septembre 1870.

Le 4 septembre, la pression populaire exigea la proclamation de la République. Un gouvernement dit « de Défense na-

tionale » entra en fonctions avec mission de défendre le territoire. Mais les députés se replièrent à Bordeaux et la Capitale fut envahie. La « république bourgeoise » continua à accumuler les défaites jusqu'à la signature d'un traité avec la Prusse le 26 février 1871. La Commune de Paris, gouvernement révolutionnaire, tenta d'assurer la gestion des affaires publiques... jusqu'à son écrasement le 27 mai au terme de la « semaine sanglante ». Victor Hugo ne voulut pas s'immiscer dans les affaires françaises : s'il condamna les excès et les violences de la Commune, il protesta aussi contre sa répression impitoyable.

### Le début d'une passion

Victoire Isnard, la mère de Jean Aicard, se trouva fort désemparée au décès prématuré de son compagnon, Jean-François Aicard, le 16 mai 1853. Ne pouvant revenir chez son mari, Amédée André, qu'elle avait abandonné, elle se réfugia chez ses parents. En raison de l'indigence matérielle et morale de leur fille incapable d'élever son garçon, le jeune Jean fut d'abord pris en charge par ses grands-parents maternels.

Jean étant interne au collège de Mâcon, Victoire se mit progressivement en ménage avec l'avoué toulonnais Alexandre Mouttet, un passionné de littérature et d'histoire qui était peu à peu entré en relations avec un grand nombre d'écrivains français en leur rendant de menus services documentaires et bibliographiques. Cet érudit avait également constitué une fort riche bibliothèque. Durant les vacances d'été, Jean quittait le lycée de Nîmes et retrouvait à Toulon sa mère et le compagnon de celle-ci.

Il n'y a pas d'acte officiel nommant Mouttet tuteur de Jean Aicard. Mais la grand-mère Isnard était décédée le 23 juillet 1861 et, né en 1786, le grand-père Isnard était quasiment octo-

généaire en 1865. Tout portait donc Jean vers Mouttet : sa passion pour la littérature, ses relations dans le milieu littéraire et les rédactions des journaux locaux. Et le jeune homme, mû par une affection sincère, fit de cet aîné un substitut paternel.

Mouttet affichait, par ailleurs, des convictions fortement républicaines : aussi, à la fin de l'année 1867 ou au début de l'année 1868, il dut, à la suite d'une cabale montée à son encontre, abandonner son cabinet d'avoué.

Il est bien évident que Mouttet avait pris en main la formation intellectuelle et politique de son protégé et qu'il lui fournissait toute la littérature dont il pouvait avoir besoin pour nourrir ses réflexions : c'est incontestablement Mouttet qui lui aura fait découvrir Victor Hugo, le Proscrit de l'Empire, et lui aura prêté ses œuvres.

Le lycéen timide et effacé nourrit bien vite une grande passion pour le Maître, qui se manifesta sous diverses formes, notamment : épigraphes, poèmes, envois.

### Des épigraphes

On en trouve les tout premiers indices dans les épigraphes que Jean plaçait en tête de certains de ses poèmes — pas toujours reproduites dans des formes bien exactes ! — et qui sont autant de témoins précieux des lectures clandestines qu'il avait pu faire :

— poème « Mourir ! à quinze ans ! » (janvier 1862) :

Elle est morte : à 16 ans ! belle ! heureuse adorée !<sup>1</sup>

<sup>1</sup> HUGO (Victor), *Les Orientales*, XXXIII « Fantômes » (avril 1828), iv, page 34, colonne 2. — Le vers cité est, plus précisément :

Elle est morte. — À quinze ans, belle, heureuse, adorée !

- poème « À Chlio la Blonde » (juillet 1863) :  
                                 Pour un baiser, pour un sourire d'elle,  
   Pour un cheveu !...<sup>2</sup>
- poème « Les Anges » (janvier 1864) :  
                                 Oh ! vous aviez trop dit au pauvre petit ange  
   qu'il est d'autres Anges là-haut<sup>3</sup> !
- poème « À Reboul » (1<sup>er</sup> juin 1864) :  
                                 Oh ! va, nous te ferons de belles funérailles<sup>4</sup> !
- poème « Les Oiseaux du Bon Dieu » (19 juin 1864) :  
   ..... Vous leur faites ces maux  
   Que les petits enfants font aux oiseaux<sup>5</sup>.
- poème « À Victor Hugo » (octobre 1864) :  
   Oh ! l'avenir est magnifique,  
   Jeunes Français, jeunes amis.  
   Un siècle pur et pacifique  
   S'ouvre à vos pas mieux affermis<sup>6</sup>.

<sup>2</sup> HUGO (Victor), *Les Rayons et les Ombres*, II « Guitare » (mars 1837), page 30. — La citation est exacte.

<sup>3</sup> HUGO (Victor), *Les Contemplations*, volume I « Autrefois », livre III, XIV « À la mère de l'enfant mort » (avril 1843), page 257. — Le texte cité est plus précisément :

Oh ! vous aurez trop dit au pauvre petit ange  
 Qu'il est d'autres anges là-haut,

<sup>4</sup> HUGO (Victor), *Les Chants du crépuscule*, II « À la Colonne » (9 octobre 1830), VII, page 32. — La citation est exacte.

<sup>5</sup> HUGO (Victor), *Les Voix intérieures*, XXII « À des oiseaux envolés » (avril 1837), page 26, colonne 2. — Le texte cité est plus précisément :

... vous leur faites ces maux  
 Que les petits enfants font aux petits oiseaux.

<sup>6</sup> HUGO (Victor), *Les Chants du crépuscule*, I. « Dicté après Juillet 1830 » (10 août 1830), VI, page 19. — Le texte cité est plus précisément :

Oh ! l'avenir est magnifique !  
 Jeunes Français, jeunes amis,  
 Un siècle pur et pacifique  
 S'ouvre à vos pas mieux affermis.

- poème « À M. Victor de Laprade » (janvier 1865) :  
                                 Oh ! l'amour d'une Mère, amour que nul n'oublie<sup>7</sup> !
- poème « À M<sup>r</sup> J. G. Ponzio » ( mai 1865) :  
                                 Moi, d'un pas inégal je suivais mes grands frères<sup>8</sup>.
- poème « Devant un cheval mort » (15 juillet 1865) :  
   Pas de bête qui n'ait un reflet d'infini<sup>9</sup>.
- poème « Tristesse de Loubet. (C'est un chien noir) » (octobre 1865) :  
   Les champs n'étaient point noirs, les cieux n'étaient  
   [ pas mornes<sup>10</sup> ;
- poème « Jeanne d'Arc » (27 avril 1866) :  
   J'ai dit pour l'empereur : rendez-lui sa colonne !  
   Et je dirais pour toi : donnez-lui son tombeau<sup>11</sup>.

### *Des poèmes*

À Nîmes, Jean Aicard avait de très longs loisirs : il était cloî-tré dans le lycée toute l'année et ne revenait à Toulon que pour les vacances d'été.

Il eut ainsi tout le temps d'écrire des centaines de poèmes, dont certains à la gloire du Maître, avec qui il se hasarda

<sup>7</sup> HUGO (Victor), *Les Feuilles d'automne*, I (juin 1830), page 5. — Le texte cité est plus précisément :

Ô l'amour d'une Mère ! — amour que nul n'oublie !

<sup>8</sup> HUGO (Victor), *Les Rayons et les Ombres*, XLIV « Sagesse » (avril 1840), III, page 171. — La citation est exacte.

<sup>9</sup> HUGO (Victor), *La Légende des siècles*, 1<sup>re</sup> partie, volume II, XIII « Maintenant », II « Le crapaud », page 176. — La citation est exacte.

<sup>10</sup> HUGO (Victor), *Les Rayons et les Ombres*, XXXIV « Tristesse d'Olympio », page 127. — La citation est exacte.

<sup>11</sup> HUGO (Victor), *Les Rayons et les Ombres*, XV « À Laure » (février 1840), page 75. — Le texte cité est plus précisément :

J'ai dit pour l'empereur : Rendez-lui sa colonne !  
 Et je dirai pour toi : Donnez-lui son tombeau !



même, à la fin de la classe de rhétorique, à entrer en relations épistolaires.

Les archives de l'écrivain conservent ainsi, en dehors des quelques vers envoyés au Maître, plusieurs poèmes, plus ou moins réussis et achevés, jamais utilisés.

### *Premier projet d'ode à V. H.<sup>12</sup>*

#### I.

Aigle de Poésie ! oh ! c'est toi dont les ailes  
M'ont porté haletant aux cimes éternelles !  
Toi, qui m'as entraîné, tremblant jusqu'aux cieux !  
Je t'ai vu, dans ton vol, défier le tonnerre,  
Je t'ai vu couronné d'éclairs et de lumière  
Regarder le soleil d'un œil audacieux !

Quand tu vois devant toi l'infini de l'espace  
Tu voles : le ciel s'ouvre, et la terre s'efface :  
Ton aile se déploie en un vol inouï !  
Et l'être palpitant que ton génie entraîne,  
Le Mazeppa qu'emporte un coursier de l'Ukraine<sup>13</sup>  
Ne retombe plus qu'ébloui !

Victor Hugo ! c'est toi ! c'est toi qui nous élèves  
Sur ces vastes hauteurs où planent tes grands rêves,  
Et là, poète ardent l'on t'a proclamé Roi !  
Et là, qui t'a suivi dans ton élan sublime,

<sup>12</sup> AICARD (Jean), *Vieux vers et vieille prose*. Poème non daté, deux pages.

<sup>13</sup> La légende populaire du noble ukrainien Ivan Mazeppa (1639-1709) a suggéré en 1819 à George-Gordon Byron un poème romantique dans lequel le héros, ayant noué une relation amoureuse avec une comtesse mariée, fut attaché nu sur le dos d'un cheval sauvage qui l'emporta aux extrémités des steppes les plus reculées.

Se sent pris de vertige en regardant l'abîme,  
Et pour n'y pas rouler ne contemple que Toi !

#### II.

Soit, j'ai frémi devant tes grandes pages ;  
Ému, j'ai contemplé tes splendides images,  
J'ai vu le doigt de Dieu sur ton front inspiré :  
Et les rayons brûlants qui forment ta couronne,  
Et la flamme immortelle, astre vivant que donne  
Le génie au Rêveur sacré !

Ô Poète, les cris échappés de ton âme  
Ont traversé mon cœur comme des traits de flamme ;  
Les inspirations qui te viennent d'en Haut,  
Ont toujours fait passer un feu dans ma poitrine,  
Et devant tes pensers d'une grandeur divine,  
Étonné, je n'ai pu que m'écrier : C'est beau !

#### III.

#### IV.

Et quand tu m'as porté sur ton aile puissante,  
Quand ton vol a saisi mon âme frémissante,  
Quand ton génie ardent m'a jeté dans les cieux  
Quand mon cœur est brûlé des feux dont il l'inonde,  
Quand mon esprit se perd dans la clarté profonde  
Quand ton œil éblouit mes yeux !

Alors, las de monter dans l'abîme céleste,  
Soudain je me sens pris du vertige funeste ;  
Je tombe... et contemplant la haute région  
Où tu planes, géant,... une terreur divine  
Fait jaillir un grand cri de ma faible poitrine,  
D'abord un cri d'effroi puis d'admiration !



V.

C'est beau ! c'est grand ! de voir aux paroles d'un homme  
Paris, jeune et vivant s'écrouler comme Rome,  
Se coucher dans la nuit, par les temps endormi.  
Dans ce siècle sans foi, c'est beau de voir encore  
Pour regarder le feu se ruant sur Gomorrhe  
La mauvaise Babel se dresser à demi !

Ô Victor ! c'est ta voix qui s'élève et qui tonne !  
Disant pour l'empereur : « *Rendez-lui sa colonne !*  
Nous voulons un tombeau digne de ce cercueil ! »  
... Elle fait éclater des hymnes funéraires  
Pour un monarque éteint qui *fit nos jours prospères*  
... D'un roi mort dans l'exil, seule, elle prend le deuil !

Elle dit : « Il avait, *dans la cage inféconde*  
*Le portrait d'un enfant et la carte du monde !...*  
Elle nous l'a montré mourant dans son tombeau !  
*Sous les longs cheveux noirs*, pâle, les yeux timides,  
Général,... pour hochet prenant les Pyramides ;  
Et nous, tout étonnés... nous avons dit : C'est beau !

On doit pouvoir lui rattacher, à la même époque et dans la même veine, le douzain suivant :

**À Victor Hugo**<sup>14</sup>

Je ne vous connais pas, Victor, ô mon poète !  
Je n'ai pu contempler ni voir la noble tête

<sup>14</sup> AICARD (Jean), *Vieux vers et vieille prose*. — Les trois autres versions répertoriées dans les recueils *Flux et Reflux*, XXVII, page 66 ; *À ma sœur*, page 22 ; et *Les Jeunes Croyances* (1867), II, III, pages 44-45 ; présentent quelques différences mineures. — Le poème a été composé au lycée de Nîmes « en 1864 ».

Où les rayons brûlants et doux d'un divin feu  
Font germer sans effort la semence de Dieu...  
Je ne vous connais pas : cependant, j'imagine  
Si bien votre grand front qu'un éclair illumine,  
Dans votre œuvre, poète, on peut voir si souvent  
Votre visage auguste, éclatant et vivant,  
Que si par un beau jour, perdu dans une foule,  
— Car on ne sait jamais où le hasard nous roule, —  
Par un jour envié ! vous passiez devant moi,  
J'irai droit jusqu'à vous pour vous dire : « C'est toi ! »

Il doit s'agir là de ces vers qu'en octobre 1864 le jeune poète déclarait avoir jetés au feu.

Le premier poème envoyé à Victor Hugo — et que l'on trouve effectivement dans les archives de la Maison de Victor Hugo — semble être celui d'octobre 1864, joint à la lettre du 4 avril 1865, et qui est d'une facture plus achevée que le poème composé le 3 avril 1865, qui devait être primitivement envoyé mais qui paraît avoir été conservé *in extremis* par son auteur ; en tout cas, il ne se trouve pas dans les archives parisiennes :

**À V. H.**<sup>15</sup>

*Oh ! l'Avenir est magnifique,  
Jeunes Français, jeunes amis !*  
V. H.

J'ai commencé cinq fois une hymne à mon idole  
Cinq fois j'ai pris la plume et j'ai tracé des vers,  
Mais chaque fois j'ai vu se perdre ma parole  
Comme un cri d'oisillon dans la vague des airs.  
Hier encor je croyais avoir donné des ailes

<sup>15</sup> AICARD (Jean), *Vestiges de mes cahiers d'enfant*, quatre pages.

À des vers que je vois aujourd'hui sans chaleur  
Et sans force tomber ; pourtant ces vers rebelles  
Ont été moulés dans mon cœur !

Et dans mon cœur bouillant l'enthousiasme coule !  
J'y sens frémir, monter comme au sein d'un volcan  
Une lave de feu, torrent divin qui roule  
Et se rue à l'issue, en son fougueux élan !  
Ô poète sacré qui pleures ta patrie,  
Fort ou faible mon vers doit enfin te nommer.  
Il faut, il faut enfin que mon âme te crie :  
Je t'aime, et veux toujours t'aimer !

Je t'aime parce que j'admire ta grande âme ;  
Je t'aime parce que je suis jeune et Français !  
Je me sens bien heureux quand le monde t'acclame,  
Et je tressaille d'aise au bruit de tes succès !  
Je te dresse un autel comme au dieu que j'adore ;  
Tu deviens le second de ma Religion.  
Je me nourris de toi : tel l'Arabe dévore  
Le cœur palpitant du lion !

Aux accents chaleureux de ta Muse, ô Tyrtée,  
Malgré ma mère en pleurs, je courrais aux combats.  
Et, cavale sans frein, mon ardeur indomptée  
Me jetterait, superbe, en tête des soldats.  
Ah ! pour réaliser une sainte utopie,  
S'il nous faut voir encor des malheureux périr,  
Et sur des fronts sanglants planer la guerre impie,  
Je veux expirer en martyr !

Puisque j'ai bu les flots de cette poésie  
Qui de moi fait un homme et m'arme de vertu,

Puisque d'un feu sacré ma jeunesse est saisie,  
Combattons où les forts ont déjà combattu !  
C'est toi, Victor Hugo, toi dont la voix m'enflamme ;  
Aux jeunes cœurs français ton nom sème un désir  
De Liberté ; ce nom scelle ainsi dans notre âme  
Les fondements de l'Avenir !

Oui, oui, nous serons grands, et dignes de la France !  
Nous réaliserons les rêves que tu fais.  
Nous serons à ton but guidés par l'Espérance ;  
Et notre siècle heureux n'aura point de forfaits.  
Nous n'aurons aucun droit sur une vie humaine  
L'échafaud lézardé s'écroulera. Pour moi  
Je saurai, travailleur, succomber à la peine :  
Va, je mourrai digne de toi !

Peut-être... et plaise au ciel qu'un tel bonheur arrive,...  
Vivant, tu pourras voir ton rêve s'accomplir ;  
Tu nous verras à l'œuvre, et d'une main active  
Bâtir le monument du splendide Avenir !  
Et dès lors, sur les murs de ce temple sublime,  
Tu pourras voir, ainsi qu'à la base, au fronton,  
Briller un nom : celui d'un héros magnanime ;  
Hugo, ce nom sera ton nom !

Eh ! bien, il est certain que sur la blanche pierre  
Une fois pour le moins mes doigts l'auront écrit.  
Et la tête en mes mains, ébloui de lumière,  
Alors je rêverai de toi, noble proscrit.  
Toi tu me salueras ; et ce sera toi-même !  
Et mon cœur bondira d'allégresse en ce jour,  
Car tu m'auras souri ; car, ô penseur que j'aime,  
Je t'aurai prouvé mon amour !

Et si j'ose te parler ce jour, ah ! pardonne !  
Ne ride pas ton front où brille un astre en feu.  
J'ai voulu sur ton front contempler ta couronne  
J'ai voulu devant toi me prosterner, ô dieu...  
Empêche que ma voix se perde dans le vide.  
Mon pauvre cœur d'enfant se sentirait troublé  
Des pleurs... ayez pitié d'une Muse timide  
Qui vient de ta France, exilé.

3 Avril 65.

Angleterre. Monsieur Victor Hugo  
à Hauteville-House. Guernesey.

Toujours porté par cette inspiration exaltée pour son modèle,  
Jean Aicard produisit encore ce poème :

### *À Victor Hugo*<sup>16</sup>

Que de fois j'ai dit en mon âme :  
Je l'aime et je veux quelque jour  
Mouler pour Lui des vers de flamme  
Dans mon cœur débordant d'amour.  
De ce faible cœur, aire infime,  
Je veux voir se dresser, sublime,  
Une ode, jusques à la cime  
Où règne cet Aigle géant.  
Je veux que, semblable à mon rêve  
Tandis qu'aux cieux elle s'élève  
L'amour seul la guide à la grève  
D'où ce dieu parle à l'océan !

Et les doigts crispés sur ma lyre  
Vainement j'ai voulu chanter.  
Pourtant de l'amour qui m'inspire  
J'ai senti couler et monter  
La lave bouillante en ma veine.  
Mais j'ai toujours manqué d'haleine ;  
Ma strophe en son vol incertain  
N'a pas pu monter jusqu'à Lui.  
Vainement, oubliant Pindare,  
J'ai cru pouvoir, débile Icare,  
Chanter sa douceur ; trop avare  
De ses chants, la Muse m'a fui !

Il faut pourtant que je te dise,  
Ô mon poète bien-aimé,  
Le feu qu'en ma poitrine attise  
Un enthousiasme enflammé.  
Je veux te crier que je t'aime  
Et que par ta grandeur suprême  
Dominant ton siècle lui-même  
Irrité d'être si petit,  
Tu deviens un dieu que j'adore  
Dieu de qui l'esprit me dévore  
Dieu pour qui, bien que jeune encore,  
Ma piété souvent combattit !

Toi qui passes dans la lumière  
Daigne t'arrêter dans ton vol,  
Et pour entendre ma prière  
Abaisser ton front vers le sol.  
Français exilé de ta France,  
Géant grandi par ta souffrance,

<sup>16</sup> AICARD (Jean), *Vestiges de mes cahiers d'enfant*, trois pages.

Penseur ami d'un long silence,  
 Pardonne si je t'ai troublé !  
 Mais que dis-je ? — Dans l'étendue  
 Si ma voix ne s'est point perdue  
 Elle est près de toi bienvenue,  
 Car elle est française, exilé !

Elle vient de la Jeune France  
 Qui sera la France demain  
 Qui, sortant de l'adolescence,  
 Va prendre la Gloire en sa main.  
 Cette Vierge qui vous acclame,  
 Tyrtée, aux accents de votre âme  
 S'irrite, se calme ou s'enflamme  
 Et sent frémir sa puberté.  
 Exilé qui pleurez loin d'elle  
 Chaque jour elle vous appelle  
 Sachant qu'avec vous, doit plus belle  
 Lui revenir la Liberté !

Oui vous êtes l'homme sublime  
 Pour qui tout noble cœur gémit !  
 Un sombre destin vous opprime ;  
 C'est votre honneur qui vous bannit.  
 Mais de loin votre main profonde  
 Nous jette la graine féconde  
 Et pour soulever notre monde  
 Vous nous donnez un point d'appui.  
 Demain notre moisson va naître !  
 Le soleil va nous apparaître  
 Car dans votre pensée, ô maître,  
 Déjà l'Aurore nous a lui !

Malgré les clameurs de la foule  
 Vous brisez l'autel du veau d'or.  
 L'échafaud lézardé s'écroule  
 Aux yeux étonnés de la Mort !  
 Le vice enfin de vivre cesse ;  
 Le trône du tyran s'affaisse.  
 Les peuples sont en allégresse :  
 La paix sainte règne en tout lieu.  
 La foudre de votre génie  
 A terrassé l'idole impie ;  
 Vous réalisez l'utopie  
 Et votre doigt nous montre Dieu !

Soyez béni, divin prophète  
 Au cœur tendre, à la voix d'airain,  
 Ô vous dont le courage apprête  
 La Voie aux Français de demain.  
 En vous nous saluons l'Aurore !  
 Et bientôt puissions-nous encore  
 Aigle, en votre nid voir éclore  
 De grands aiglons, maîtres des cieux.  
 Avant que la mort nous terrasse  
 Nous contemplerons, dans l'espace,  
 Fixe au milieu de ce qui passe  
 Votre Rêve, astre radieux !

Alors ceux de qui la foi tremble,  
 Et ceux qui repoussent la foi,  
 À vos pieds viendront tous ensemble  
 S'écriant : nous croyons en Toi !  
 Déjà le Monde entier vous fête !  
 Le Monde acclame son prophète

Et couronne sa noble tête.  
L'Univers vous aime, ô Martyr.  
Voyant qu'enfin le ciel envoie  
Mille bonheurs dans votre Voie,  
Nous, nous n'aurons que de la joie :  
L'Amour sans fin ne peut grandir !  
11 Avril 65.

Et enfin un sonnet :

J'aime Victor Hugo, puissant et doux artiste.  
Amant de l'art, du Bien, penché sur le malheur  
Il gémit sur Électre en châtiant Égisthe ;  
Il fait pleurer ma joie et rire ma douleur.

Au charme d'un poète aimé nul ne résiste :  
Le Beau me fait songer à Hugo. Dans mon cœur  
Quand d'un Être Inspiré l'œuvre joyeuse ou triste  
Fait vibrer tout à coup son triomphe vainqueur,

Je songe à ce mortel que Dieu même illumine ;  
Aussi, tout palpitant, Courdouan, Tournemine,  
Hier, devant vos tableaux, je le nommais encor !

Vous peignez ses frissons, ses longues harmonies,  
Ombres, soleils couchants, extases infinies,  
Et vous enrichissez l'Orientale d'or<sup>17</sup> !

<sup>17</sup> AICARD (Jean), *Vieux Vers et vieille prose*. Ce recueil contient également une ébauche du même poème, titrée « À MM. Courdouan et Tournemine », très raturée, datée à la fin « 2 septembre 65. »

## Des envois

Enfin, Jean Aicard dédia quelques-uns de ses poèmes à Victor Hugo :

### SAUTS PÉRILLEUX<sup>18</sup>

À l'auteur des *Misérables*

C'était un saltimbanque leste !  
Sa vie était un carnaval ;  
Son costume d'un bleu céleste  
Scintillait d'astres en métal.

Il avait le poing sur la hanche.  
Sa Colombine, verte et blanche,  
L'admirait d'un air orgueilleux ;  
Mais sa paupière était baissée,  
Et l'on eût dit qu'une pensée  
Germaît en larmes dans ses yeux !

Jamais, dans les plus grandes fêtes,  
Bouffon ne s'éleva si haut ;  
Il faisait se dresser les têtes  
Vers le ciel, à son moindre saut !

Sur sa joue amaigrie et blême,  
Sous son rire blafard qu'on aime,  
Sauvage, perçait la douleur ;

<sup>18</sup> AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, IV, iv, pages 95-100. — Versions moins complètes dans *Flux et Reflux*, LXVII, pages 141-142 ; et *Aimer-Penser*. — Poème prépublié dans la *Tribune artistique et littéraire du Midi*, 1866-1867, 10<sup>e</sup> volume, pages 32-33.

Il contenait dans sa poitrine  
Toute une tristesse divine :  
Il souffrait lui, le bateleur !

Allons ! le spectateur trépigne !  
Allons ! gai pantin, en avant !  
Et si tu veux manger, sois digne  
De ton voisin le chien savant !

Ah ! si l'on connaissait les causes !  
Si l'on pouvait de toutes choses  
Voir le fond à travers la nuit !  
Savons-nous où plane ton âme ?  
Sur ces tremplins où l'on t'acclame,  
Savons-nous ce qui t'a conduit ?

Bah ! qu'importe à la multitude ?  
Fais la rire, même en pleurant ;  
Dans une grotesque attitude,  
C'est drôle un visage navrant !

Il vient, il bondit, il s'enlève !  
Sa douleur, à lui, n'est qu'un rêve !  
Plus que jamais leste et hardi,  
Du haut de sa corde tendue  
Feignant une chute éperdue,  
Le saltimbanque est applaudi !

Comme il roule à travers l'espace !  
Comme il est gracieux et fort !...  
Mais tout à coup la corde casse,  
Et l'on relève un homme mort.  
Toulon, 8 juillet 1866

## *L'Homme & L'Ange*<sup>19</sup>.

à V. Hugo.

L'Homme disait : « Être céleste,  
J'ai souvent désiré mourir,  
Et voici que pouvant partir,  
Je sens qu'il vaut mieux que je reste. »

Et l'Homme se penchait, triste, sur les vivants ;  
L'Ange montrait du doigt les cieux, — ailes aux vents !

« À peine ai-je de l'existence  
Comblé la première moitié,  
Et je succombe à la souffrance  
Faute d'amour ou de pitié.

« Dieu permet qu'à présent je meure ;  
J'ai tant lutté que j'ai vécu ;  
En me voyant pâle et vaincu,  
L'Espoir se détourne, et me pleure. »

Et l'Homme se penchait, triste, sur les vivants ;  
L'Ange montrait du doigt les cieux, — ailes aux vents !

« Dieu juge que ma courte vie  
Mérite la paix de la mort,  
Ayant été trop asservie  
Aux injustices du plus fort.

<sup>19</sup> AICARD (Jean), *Vestiges de mes cahiers d'enfant*, quatre pages; et *Flux et Reflux*, pages 143-145.

« Il est vrai ; j'ai fini sur terre  
Tout mon labeur en peu de temps,  
Et j'ai vu sur mon beau printemps  
Neiger l'hiver de la misère. »

Et l'Homme se penchait, triste, sur les vivants ;  
L'Ange montrait du doigt les cieux, — ailes aux vents !

« Après ma mère, sainte femme,  
Je puis, ô séraphin béni,  
Ouvrir les ailes de mon âme,  
Et m'élancer dans l'infini.

« Je sais que ma belle enfant morte  
Me garde son divin amour,  
Dans l'éternel palais du jour  
Dont tu me désignes la porte ! »

Et l'Homme se penchait, triste, sur les vivants ;  
L'Ange montrait du doigt les cieux, — ailes aux vents !

« Mais je sais aussi que le monde  
Manque de bras forts et de cœurs ;  
Je sais que sa nuit est profonde,  
Et que les maux y sont vainqueurs.

« Je sais qu'il est peu d'hommes fermes,  
Et combien est long le chemin !  
Et la lenteur du genre humain  
À faire un pas vers les grands termes ! »

Et l'Homme se penchait, triste, sur les vivants ;  
L'Ange montrait du doigt les cieux, — ailes aux vents !

« Eh bien ! laisse-moi vivre encore :  
Mes frères sont meilleurs, conduits  
Par le martyre, astre des nuits,  
Précurseur de la vraie Aurore. »

Et tous deux se penchaient, tristes, sur les vivants ;  
Mais le doigt vers les cieux et les ailes aux vents.

Toulon.  
17 Juillet 66.

Et enfin le poème L'Aloès publié dans *Les Rébellions et les Apaisements*.

En ses jeunes années, Jean Aicard était donc totalement imprégné de culture hugolienne... et ses amis ou ses maîtres lui en faisaient la remarque.

Jean Aicard, en sa qualité de « poète de la maison », fut prié par son directeur de composer une ode à M<sup>gr</sup> Plantier<sup>20</sup> à l'occasion de sa visite au lycée de Nîmes en mai 1865. Le jeune homme avait donné libre cours à son inspiration et débuté son poème par cette exclamation :

Quelle fête illumine ainsi la sombre Église ?  
Pourquoi ces tapis blancs sur la muraille grise ?

vers jugés, nous dit le poète, « trop *Hugoniens* », et que M<sup>r</sup> Grasset, censeur du Lycée, préféra remplacer par :

Quel éclat ! quels concerts ! — la modeste chapelle  
S'embellit. — C'est un jour de fête solennelle<sup>21</sup>.

<sup>20</sup> Claude-Henri Plantier (1813-1875) fut évêque de Nîmes de 1855 à 1875.

<sup>21</sup> Voir le poème « À Monseigneur Plantier », daté à la fin « Lycée de Nîmes. 20 mai 64. », dans : AICARD (Jean), *Cahier vert*.



Ou bien, sur un mode plus familier et amical, Charles Bayet, un ancien condisciple de Nîmes, lui parlant de ses *Jeunes Croyances*, écrivit à notre jeune poète : « je vois que tu es enfin dans le vrai, que ton fanatisme pour le langage forcé de Victor Hugo commence à te passer ; ce n'est pas un mal, crois-moi bien, que de parler clairement et de pouvoir être compris du commun des mortels, une pièce de vers ne doit pas être une énigme. Ainsi en résumé si tu veux m'écouter pour les idées reste dans la voie que tu as prise ; point de fanatisme mais de l'enthousiasme ; pour le style n'imité personne sans doute, sois tout d'abord toi-même, mais si tu dois te proposer un modèle cherche plutôt à acquérir la diction si élégante, si simple, si naturelle de Musset que cette langue rude, sentencieuse, obscure que Hugo parle trop souvent dans ses derniers ouvrages et que beaucoup de poètes s'obstinent aujourd'hui à considérer comme le *nec plus ultra* du génie <sup>22</sup>. »

## La rencontre

C'est précisément le lundi 11 décembre 1871 en soirée que Jean Aicard rencontra pour la première fois le Maître avec qui il était en relations épistolaires depuis plus de six ans. Ce jour est attesté par une lettre de Jacqueline et Jean à Amédée André, explicitement datée du mardi 12 décembre, où le jeune poète écrit : « J'ai dîné hier chez Victor Hugo. Il est simple, amical, doux, indulgent. Aucune pointe d'orgueil n'a percé durant les trois heures que j'ai passées chez lui. Il défend qu'on parle avec malveillance de tel et tel personnage qui le maltraite,

<sup>22</sup> Lettre autographe signée de Charles Bayet à Jean Aicard, début juin 1867, 4 pages ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 438. — Concernant Charles Bayet, voir ci-après, « Notes et Documents », pages 293-308.

lui, ou qui tient à un parti absolument opposé. Il m'a charmé. Je laisse aux sceptiques de me blaguer sur ce qu'ils pourront appeler un enthousiasme naïf. Je n'aime pas gratter les gloires justes <sup>23</sup>. »

Jean et sa sœur Jacqueline, qui avaient retrouvé la Capitale après les événements de la guerre et de la Commune de Paris, venaient de s'installer dans un nouvel appartement spacieux et confortable, au numéro 55 de la rue Bonaparte. Ils y convièrent aussitôt Amédée André : « Venez, nous vous attendons. Écrivez-nous vite avant... je vous contera de vive voix que j'ai vu Victor Hugo ; qu'il a été charmant pour moi, tendre, affectueux ; qu'il m'a à plusieurs fois pris ma main qu'il serrait énergiquement avec douceur ; — venez voir que Paris malgré les ruines de ses monuments et le grand âge de ses meilleurs et plus glorieux hommes, est toujours fort et fier, — et n'attend que de jeunes gloires et de nouvelles œuvres. <sup>24</sup> »

Le jeune Toulonnais devint rapidement un intime de la famille Hugo, semant partout la pensée du Maître :

[...]. Ce n'est point d'ailleurs mon avis qui ferait changer l'opinion. Jean Aicard est connu et justement apprécié à Toulon et partout où ses poésies ont porté son nom.

Ses œuvres sont de celles qui frappent profondément l'esprit et sollicitent la réflexion et l'étude. Il n'est personne qui, en lisant ses productions, ne se rappelle les poésies de Victor

<sup>23</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 406-407, 4 pages. Lettre écrite conjointement par Jacqueline et Jean, datée par inadvertance « Mardi 11 » car le mardi fut en réalité le 12 décembre.

<sup>24</sup> Lettre de Jacqueline et Jean à Amédée André, écrite vers le 15 décembre : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 413-414.

Hugo auxquelles elles ressemblent vaguement et par la hardiesse de la forme et par l'audace des oppositions.

Victor Hugo est en effet le maître de prédilection de Jean Aicard. Le jeune poète s'identifie la pensée du génie, il rugit ses colères et pleure ses larmes, lorsque, les *Châtiments* à sa main, il traduit l'œuvre du grand poète français devant un auditoire enthousiasmé.

Traduire est certainement le mot propre, car je n'ai jamais si bien compris Victor Hugo que lorsque Jean Aicard se faisait son interprète <sup>25</sup>.

Victor Hugo le lui rendit bien, notamment en le soutenant de manière décisive en vue du prix Vitet, que l'Académie française lui accorda le 4 août 1881, pour le grand poème *Miette et Noré* <sup>26</sup>.

En mai 1872, Jean Aicard fut admis comme rédacteur au *Peuple souverain* fondé par les frères Simond — Valentin (1842-1900), Victor (1847-1911) et Henry (1855-1894), tous trois nés à Saint-Marcellin (Isère), — avec la collaboration de Victor Hugo et d'Auguste Vacquerie <sup>27</sup> :

[...] Victor Hugo, à qui je n'avais rien demandé, a bien voulu songer à moi, et je suis rédacteur du journal *Le Peuple Souverain*, parce qu'il l'a désiré et que ce journal est fait par son fils et deux de ses amis.

<sup>25</sup> *Le Carillon, journal artistique, littéraire et satirique*, 4<sup>e</sup> année, n° 44, dimanche 27 octobre 1872, « Silhouettes toulonnaises. X. Jean Aicard », page 1, colonnes 1-3 et page 2, colonne 1 ; article signé « Bénézi ».

<sup>26</sup> Voir AMANN (Dominique), « Jean Aicard lauréat de l'Académie française », *Aicardiana*, 1<sup>re</sup> série, n° 4, septembre 2013, pages 9-12.

[...] Victor Hugo est un homme simple, doux, bon, charmant, et pour moi particulièrement il est excellent... je l'aime comme quand je ne l'avais pas vu ! ce qui n'arrive pas souvent pour les grands hommes.

[...] je n'ai encore écrit que trois articles au *Peuple souverain*. Il en est à son neuvième numéro seulement <sup>28</sup>.

## Le disciple fidèle

Leur correspondance, publiée dans l'annexe 2 de cette livraison d'*Aicardiana*, ajoutera de nombreux indices de l'amitié qui unit notre écrivain provençal à Victor Hugo et qui dura jusqu'à la mort du Maître : Jean Aicard fut un disciple passionné de Victor Hugo, un « hugolâtre » convaincu — il fut même accusé par un de ses détracteurs d'avoir « rêvé sous un coup de soleil ou sous une hallucination Hugotique » <sup>29</sup> !

<sup>27</sup> *Le Peuple souverain* est un titre adopté par plusieurs périodiques durant le XIX<sup>e</sup> siècle. En 1870, il fut repris par Pascal Duprat pour un journal d'un républicanisme ardent, publié du 10 au 27 septembre 1870 (1<sup>re</sup> année, numéros 1-15) puis du 24 juin 1871 (2<sup>e</sup> année, numéro 1) au 21 février 1872 (3<sup>e</sup> année, n° 28) : la direction et l'administration étaient assurées par Victor Simond et le rédacteur en chef était Pascal Duprat, né à Hagetmau (Landes) le 24 mars 1815, décédé le 17 août 1885 sur le paquebot *Le Niger* entre Dakar et Lisbonne, représentant des Landes à l'Assemblée nationale de 1871 à 1876 puis député de la Seine de 1876 à 1881, journaliste, fondateur ou directeur de plusieurs journaux. — *Le Peuple Souverain* des frères Simond parut du 16 mai 1872 au 5 septembre 1873 (numéros 1-478) : à défaut d'une collection complète, je n'ai retrouvé que deux articles écrits par Jean Aicard : « Papiers et correspondances de la famille impériale », lundi 26 et jeudi 29 août 1872 (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 7, pages 166-171).

<sup>28</sup> Extraits d'une lettre autographe signée de Jean Aicard au grand-père Jacques et à la tante Magdeleine, à Sainte-Trinide, sur papier à en-tête de *La Renaissance littéraire et artistique*, datée « Vendredi 24 mai 1872 » ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre n° 153.

<sup>29</sup> *Gazette du Midi*, vendredi 7 août 1874, article signé « E. Roux ».

Journaliste, Jean Aicard mit bien vite sa plume au service du Maître, notamment en rendant compte de la parution de ses œuvres : la presse, tant nationale que régionale, offre de grandes ressources d'où ont été extraits les principaux articles reproduits ci-après dans l'annexe 1.

Il lui offrit également sa voix, en multipliant les conférences sur l'œuvre de son Modèle : on trouvera, en annexe 3, le texte d'une magnifique conférence formant une véritable leçon de littérature.

Dans l'espace de la petite quinzaine d'années où Jean Aicard put réellement partager la vie du grand écrivain, deux événements particuliers lui permirent d'exprimer poétiquement les sentiments que leur amitié lui inspirait.

### 1879 : le tableau de Bonnat

Le peintre Léon Bonnat réalisa un tableau fort célèbre représentant Victor Hugo assis<sup>30</sup>, appuyé du coude gauche sur un exemplaire d'Homère posé sur une table, la main droite glissée dans sa veste. D'après la correspondance de Juliette Drouet, les séances de pose eurent lieu en novembre et décembre 1878 et l'œuvre fut présentée pour la première fois au Salon de la Société des artistes français, tenu au palais des Champs-Élysées à Paris en mai 1879.

Cette toile inspira à Jean Aicard un poème :

<sup>30</sup> BONNAT (Léon), *Portrait de Victor Hugo*, huile sur toile, 137 × 109 cm, 1879. Dans la collection de M<sup>me</sup> Michèle Nègrepointe, née Jeanne Hugo, jusqu'en 1919 ; puis au musée du Louvre ; déposé en 1948 au musée national du château de Versailles ; actuellement au musée d'Orsay. — Léon-Joseph-Florentin Bonnat (1833-1922) a réalisé environ deux cents portraits des personnalités de son époque.

### Sur le portrait de Victor Hugo <sup>31</sup>

En Arles, — la fille du Rhône,  
La cité sœur des noirs taureaux, —  
Que le fleuve à l'écume jaune  
Caresse avec ses grosses eaux,

En Arles, la si vieille ville,  
Où sont dompteurs tous les garçons,  
Que les filles au front tranquille  
Soumettent par des chansons,

En Arles où la forme antique  
Se transmet encor par l'amour,  
— Au-dessus d'un vieux, vieux portique,  
Voici ce que je vis un jour :

Sculpté dans l'écusson, un Chêne,  
Pied sur roc, cime en plein azur,  
Et ce mot d'allure romaine :  
E VETUSTATE ROBUR.

Plus tard, au Salon de peinture,  
Un portrait profond m'étonna,  
Fière, simple et calme figure :  
VICTOR HUGO peint par Bonnat.

<sup>31</sup> DUMAS (François-Guillaume), *Salon illustré de 1879*, volume I, page 66. Voir aussi le brouillon conservé aux archives municipales de Toulon (Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Ms VIII », chemise n° 318) qui ne diffère que par le titre — *Victor Hugo par Bonnat* — et quelques détails orthographiques.

Époux de la grande Chimère,  
Il rêve, puissant et serein,  
Le coude appuyé sur Homère,  
Homère contemporain.

Assis, cheveux ras, barbe blanche,  
Il suit ses rêves doux et forts ;  
Dans ce grand vieillard rien qui penche,  
Rien, pas plus l'esprit que le corps ;

Il éclaire la sombre toile,  
Et j'ai vu dans le clair-obscur  
Ce mot briller comme une étoile :  
E VETUSTATE ROBUR.

La locution latine *e vetustate robur* se traduit : « de la vieillesse émane la force ».

### 1881 : l'anniversaire de Victor Hugo

Le dimanche 27 février 1881 la France célébra l'entrée de Victor Hugo dans sa quatre-vingtième année : six cent mille personnes défilèrent sous ses fenêtres, avenue d'Eylau, au son d'une *Marseillaise* interprétée par une centaine de sociétés musicales — instrumentales et vocales — réunissant plus de cinq mille exécutants !

Une délégation de *La Cigale*, l'association amicale des Méridionaux de Paris, se rendit chez Victor Hugo le jeudi 3 mars 1881 pour lui offrir un objet d'art en bronze : une cigale moulée sur nature par Ferdinand Barbedienne<sup>32</sup>. Le petit groupe se

<sup>32</sup> Ferdinand Barbedienne (1810-1892) connut un premier succès dans une affaire de papiers peints. L'ingénieur Achille Collas (1795-1859) déposa,

composait du peintre Eugène Baudouin, de Maurice Faure et d'Emmanuel Ducros, les trois secrétaires de *La Cigale* ; de Jean Aicard, du graveur Adrien Didier et du député de l'Hérault Eugène Lisbonne.

Jean Aicard remit au Maître le bijou offert par les cigaliers, en lisant cette poésie composée pour la circonstance :

### *La Cigale* à Victor Hugo<sup>33</sup>

Je suis la petite cigale  
Qu'un rayon de soleil régale,  
Et qui meurt, quand elle a chanté  
Tout l'été...

Mais quand revient la saison chaude,  
Quand la mouche bourdonne et rôde,  
Je renaiss, pour chanter encor  
L'été d'or.

Ô VICTOR HUGO ! chêne immense !  
Le printemps en toi recommence !...

en 1837, un brevet pour un procédé qui, en développant le principe bien connu du pantographe, permet de reproduire des sculptures en ronde-bosse. En 1838, Collas et Barbedienne s'associèrent : ils produisirent et commercialisèrent des copies en réduction de sculptures d'art conservées dans différents musées d'Europe. Au décès de Collas, Barbedienne resta seul propriétaire de la société à laquelle il donna un développement considérable, avec plus de six cents salariés.

<sup>33</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, dossier « Manuscrits VII », n° 313 ; manuscrit autographe mis au net incluant deux strophes ajoutées, 3 pages. — Poème également publié dans *L'Événement*, 10<sup>e</sup> année, n° 3254, vendredi 4 mars 1881, page 2, colonnes 2-3.

Plus grand, plus fort, le chêne, — vieux,  
Chante mieux.

Chêne plein de nids, je me pose  
Dans ta frondaison grandiose,  
Mais si petite que je sois,  
Tu me vois !

La Cybèle antique est ma mère ;  
J'ai chanté pour l'aveugle HOMÈRE,  
À qui ta voix te rend pareil,  
Le soleil.

Mon chant, comme une flamme — éclate.  
Il est expliqué par Socrate  
Sous les lauriers, dans le Phédon,  
À Platon.

Transparentes sont mes deux ailes  
Qui me mènent aux choses belles ;  
Je nais verte ; avec les épis,  
Je mûris.

Je porte au front, marques divines,  
En triangle, trois pierres fines,  
Et ces trois rubis radieux  
Sont des yeux !

Et j'ai pourtant deux yeux encore,  
Pour voir l'azur, pour voir l'aurore...  
Les dieux m'en ont donné beaucoup,  
Pour voir TOUT !

Je porte, petite mais forte,  
Une Lyre, mais je la porte,  
— Cachée au profane moqueur, —  
Dans mon cœur.

Par mon chant, tout mon être vibre ;  
Je chante la lumière libre,  
Le bruit des pins, le rythme cher  
De la mer,

La grâce et le parfum des roses,  
Le secret qui dort dans les choses,  
Leur mort, — leur infini retour  
Par l'amour !

Et moi qui renais avec elles,  
Je dis : « Tes œuvres immortelles  
« Au cœur de l'homme et sous son front  
« Dureront.

« Aussi longtemps que la Cigale,  
« Elle vivra, l'œuvre idéale,  
« Dans l'amour et l'humanité ! »  
... J'ai chanté.

Maurice Faure donna ensuite une traduction d'hommages poétiques écrits en provençal adressés à Victor Hugo par Frédéric Mistral et Théodore Aubanel. Et tous passèrent la soirée dans le salon du Maître.

Victor Hugo ayant appris que Jean Aicard avait également composé une poésie en souvenir de la fête du Maître le dimanche précédent, demanda à l'entendre :

## LA FÊTE DE VICTOR HUGO<sup>34</sup>

Ô Muse ! s'il se peut, fille de la Mémoire,  
Fixe en vers éclatants ce jour fait pour l'histoire.

Sous cet Arc triomphal que Paris a dressé  
Aux victoires d'un homme, à la guerre, au passé,  
Et qu'emplissait d'échos le vent de la musique,  
S'est donné rendez-vous un peuple pacifique  
En l'honneur d'un héros, mais d'un héros du Chant,  
Du grand art, tour à tour redoutable ou touchant,  
De faire à temps égaux respirer la Pensée.

Paris. L'Arc de triomphe. Une foule pressée ;  
Et par-dessus les fronts, flots du fleuve vivant,  
Frémissent à longs plis les bannières au vent.

Où vas-tu, peuple libre ? où va Paris en marche ?  
— Au son des instruments, qui résonnent sous l'Arche  
Où sont inscrits les noms de Wagram et d'Eylau,  
Tu vas, peuple ondueux, bruisant comme l'eau,  
Passer tout simplement devant le seuil tranquille  
D'un dompteur de parole et d'un faiseur d'idylle.

La voici, la maison du poète ; voyez :  
Il est là, — souriant et les regards noyés, —

<sup>34</sup> *L'Événement*, 10<sup>e</sup> année, n° 3255, samedi 5 mars 1881, feuilleton, page 2, colonnes 1-4. — Le manuscrit autographe du poème fut offert par l'auteur à Victor Hugo. Son petit-fils Georges en fit une copie, envoyée à Jean Aicard, et que l'on trouve aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 33, dossier n° 273 « Victor Hugo », 8 pages, poème daté à la fin « Paris 1<sup>er</sup> mars 1881 ».

Plein du trouble, nouveau pour lui si plein de gloire,  
De voir vers lui marcher l'Avenir et l'Histoire,  
Car ce qui passe là, sous ses yeux triomphants,  
Tandis qu'émus aussi, ses deux petits-enfants,  
Jeanne et Georges, tous deux à la même fenêtre,  
Posent leurs jeunes fronts sur le grand cœur du Maître,  
Ce qui passe devant le seuil jonché de fleurs,  
Sous ses yeux doucement mouillés de nobles pleurs,  
Ce qui passe devant ses fenêtres ouvertes  
C'est la POSTÉRITÉ tendant les palmes vertes !

Pourtant beaucoup sont là, bien debout, bien présents,  
Qui naissent quand ce siècle avait un ou deux ans,  
La génération du fier DIX-HUIT-CENT-TRENTE,  
Lutteurs vaillants encor d'une époque expirante  
Qui vient remercier le Maître — d'être vieux,  
D'avoir tant de vigueur dans l'âme et dans les yeux,  
Et de porter si loin, pour l'honneur de leur âge,  
Son génie, — et les vieux au Vieux rendent l'hommage,  
Et la jeunesse acclame, et j'ai vu dans les rangs,  
Dans les grands flots du peuple, à peine murmurants,  
Son enfant sur les bras, — plus d'une jeune mère...  
— Ô peuple, sois loué d'être digne d'Homère !

Et voici qu'en passant devant le seuil fleuri :  
« Vive Victor Hugo ! » Cela se dit, — sans cri.  
Et des Parisiens, gais, au bon mot facile,  
Les sceptiques, enfants malins de la grand'ville,  
Hommes aux cœurs lassés, aux sourires gouailleurs,  
Sont tout à coup, devant cette maison en fleurs,  
— En voyant s'incliner un peuple, tête nue, —  
Pris d'une émotion vainement retenue !



Et beaucoup se taisaient, qui portaient dans leur cœur  
Un hymne de salut au poète vainqueur :

« Nous voici, — pénétrés d'amour pour ton génie, —  
« Voici la coupe d'or, où nous t'avons porté  
« Un breuvage d'honneur et d'immortalité...  
« Nous voulons t'abreuver d'une joie infinie ! »

« Nous venons. Et qui, nous ? Sommes-nous mille ou cent ?  
« Sommes-nous quatre cents ? Sommes-nous quatre mille ?  
« Nous sommes tout Paris, la France dans la Ville...  
« Ton peuple est avec nous, poète éblouissant !

« Nous élevons vers toi les lauriers et les palmes ;  
« Nos fronts sont découverts ; nos cœurs battent d'orgueil ;  
« Mais, sous le doux éclat qui nous vient de ton œil,  
« Troublés et contenus, vois, — nous paraissions calmes.

« Maître, qui t'a transmis ce flambeau que tu tiens ?  
« Il vient d'Homère, il vient d'Eschyle, il est antique :  
« Eh bien, nous t'apportons la couronne olympique  
« Aux applaudissements de tous les citoyens.

« ... Maître, il semble parfois que tout l'azur se voile,  
« Qu'il doit rester funèbre, et qu'il s'est irrité  
« De voir l'esprit humain ivre d'impureté !...  
« — Ta Lyre a la candeur de la première Étoile.

« Maître, il semble parfois empirer, le destin !  
« La Guerre horrible et bête, aux mamelles vidées,  
« Couche les hommes forts et frappe les idées !...  
« — Ta Lyre a dans ses fils l'Étoile du matin.

« Maître, il semble parfois que la jeunesse est pâle,  
« Qu'elle n'a point d'élan, que sa sève tarit,  
« Et qu'elle n'aime plus les choses de l'esprit...  
« — Ta Lyre a dans ses fils l'Étoile matinale.

« Maître, il semble parfois, — on a peur d'y songer, —  
« Que le jour qui s'en va ne doit plus reparaître...  
« — Ta Lyre au socle d'or, paisible et puissant maître,  
« Porte en ses fils chantants l'Étoile du Berger !

« Maître, ta grande Lyre annonce la première  
« Des choses que tu vois et que feront demain  
« Ces petits qu'aujourd'hui nous tenons par la main,  
« Et dont l'âme a déjà reçu de ta lumière.

« C'est la Postérité qui de ses petits bras  
« Te salue ; elle est là qui, pour voir, se soulève !  
« Quand ils accompliront les choses de ton rêve,  
« C'est toi, vivant en eux, qui les accompliras.

« Adieu, Père ! Aussi tard qu'il est possible à l'homme,  
« Tu quitteras tes fils, ô sublime vieillard !...  
« Tous ceux qui, toi vivant, se sont voués à l'art  
« Sont tes fils, quelque nom dont la gloire les nomme.

« Ô Père ! ils ont voulu, les fils de ton esprit,  
« Te faire le triomphe unique dans l'histoire,  
« Et t'entraîner vivant à ce sommet de gloire  
« Où la statue est prête, immortelle, — et sourit !

« Et le monde demain, voyant comme on te fête,  
« Va se dire, en songeant à tes douceurs d'aïeul :



« Ce peuple fort — est doux, qui se gouverne seul,  
« Et qui salue ainsi la bonté d'un poète !

« Car c'est pour être bon qu'aux prophètes pareil,  
« Après avoir été d'abord le charmeur d'âmes,  
« Tu finis en pasteur de peuple, — et que des flammes  
« Jaillissent par faisceaux de ton front de soleil ! »

Ainsi nos cœurs scandaient la marche triomphale,  
Ainsi chantait en nous une voix idéale,  
Et je songeais aux jours où, dans le vent amer,  
Loin de France, il pleurait, entouré par la mer...  
Il pleurait le foyer, de sa voix attendrie...  
Le voici maintenant au cœur de la patrie,  
Et tout est oublié, douleurs, absence, deuil,  
Et c'est un flot ami qui vient battre son seuil !  
De sa fête, la France a fait un jour de fête  
Où s'accordent, unis dans l'amour du poète <sup>35</sup>,  
Les plus nobles esprits et les cœurs plébéiens !...  
« Ô patrie ! Ô concorde entre les citoyens ! »  
Il est de lui, ce vers, écrit là-bas, dans l'île !  
Il l'a réalisé, de retour dans sa ville !  
Et les fleurs, par monceaux, faisaient croire au printemps,  
Et les drapeaux flottaient, libres et palpitants,  
Guidons de soie et d'or, bannières purpurines,  
Gonflés comme les cœurs et comme les poitrines,  
Comme les ailes, — tout ouvertes à l'air pur, —  
De l'Aspiration en essor vers l'azur !

<sup>35</sup> Ce vers et le précédent sont remplacés, dans la copie faite par Georges Hugo du manuscrit de Jean Aicard, par les deux vers :

Et voici qu'aujourd'hui le suave poète,  
Puissant par la douceur, réunit par sa fête

Ô PARIS ! Ville en marche ! Ô NAVIRE À LA VOILE !

Et ceux qui se tournaient voyaient l'Arc de l'Étoile !...  
Les quatre arceaux géants, où la guerre a sculpté  
La Marseillaise en feu chantant la liberté,  
Ces bouches de granit, aux quatre points du monde,  
— Pleines de la fanfare éclatante et profonde, —  
Proclamaient, — écoutés du Maître en sa maison :

Paix au monde à venir ! Concorde à l'horizon !

JEAN AICARD.

*Paris, 2 mars 1881.*

### 1885. La mort de Victor Hugo

Dans son recueil poétique publié au début de l'année 1885, *Le Dieu dans l'Homme*, Jean Aicard n'avait pas oublié le Maître et lui consacra un poème :

Maître, il semble parfois que tout l'azur se voile,  
Qu'il restera funèbre, et qu'il s'est irrité  
De voir l'esprit humain ivre d'impureté...  
— Ton luth a la blancheur de la première Étoile.

Maître, il semble parfois empirer, le destin !  
La guerre horrible et bête, aux mamelles vidées,  
Couche les hommes forts et frappe les idées...  
— Ta Lyre a dans ses fils l'Étoile du matin.

Père, il semble parfois que la jeunesse est pâle,  
Qu'elle n'a point d'élan, que sa sève se tarit,

Et qu'elle n'aime plus avec son cœur — l'Esprit !...  
— Ta Lyre a dans ses fils l'Étoile matinale.

Maître, il semble parfois (on a peur d'y songer !)  
Que le jour qui s'en va ne doit plus reparaître...  
— Ta Lyre au socle d'or, paisible et puissant Maître,  
Porte en ses fils chantants l'Étoile du Berger <sup>36</sup>.

L'événement exceptionnel de la mort de Victor Hugo, le 22 mai 1885, fut particulièrement ressenti par Jean Aicard :

#### LAMENTATION <sup>37</sup>

Victor Hugo est mort ! — violemment ces mots se contredisent, car il est la Vie même. La vie au sens moral, au sens intellectuel, au sens physique, — au sens glorieux.

D'une foi inébranlable, il croyait à la mission du poète, et sa parole était la Vie, c'est-à-dire la vérité, la consolation et l'amour.

Imagination prodigieuse, toujours active, toujours prête, jamais lasse, et pourtant paisible ! son cerveau était la Vie, c'est-à-dire l'inépuisable fécondité.

Et ce Génie et ce Cœur habitaient un corps d'athlète, puissant, non point tant par l'apparence et la stature que par les résistances essentielles de la vie.

Et toutes ces vitalités, par les millions de voix de la presse moderne, la triomphale Renommée les racontait tous les jours

<sup>36</sup> AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'Homme*, 2/ 1885, pages 142-143. — Ces quatre strophes sont reprises au poème « La fête de Victor de Hugo » publié ci-dessus.

<sup>37</sup> *La Jeune France*, mars-avril-mai 1885, pages 587-590 ; numéro spécial consacré à Victor Hugo à l'occasion de son décès. — Texte également publié dans un périodique non mentionné dont les coupures sont conservées aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 3, pages 125-127.

au Monde, en multipliait l'effet à l'infini, en donnait chaque jour une impression démesurée, — et chaque fois qu'un cri de victime se faisait entendre à travers les mondes, la voix de Victor Hugo répondait, calme, ferme, sonore, — innombrable, si l'on peut dire, — et tantôt parlant aux peuples, et tantôt parlant aux rois, elle était partout à la fois française et traduite, pénétrante et sentie, entendue et devinée, comme la voix même de la conscience universelle au XIX<sup>e</sup> siècle !

Voilà ce que Victor Hugo avait fait de sa voix, de son âme, de son cœur, de son esprit, de son génie, de son cerveau, de toutes les forces vives de son être, — servi par les puissances de la Publicité moderne, colosse à sa taille, Hydre à mille têtes, au service de cet Hercule qui en avait vaincu les critiques, les rancunes, les haines, par la magie de son art, la beauté de sa longue vie harmonieuse, la majesté de sa vieillesse.

Et c'est pourquoi ces mots : Victor Hugo est mort, luttent entre eux violemment. Il l'a dit lui-même, mourant ; il a dit :

C'est ici le combat du Jour et de la Nuit.

Le Jour, c'est lui.

Et la Statue que Michel-Ange a sculptée et pour toujours assise dans la chapelle Sixtine, m'apparaît comme l'image symbolique de la puissante Vie du Poète.

Entre Michel-Ange et Victor Hugo, il y a plus d'un rapport. L'un et l'autre sont de durs ouvriers, des tailleurs de pierre, et des Prométhées insufflant au Marbre la flamme mystérieuse, sculpteurs du Tourment divin, dompteurs de Matière, qui surent l'un et l'autre rendre active l'immobilité même, et faire vivante pour l'éternité la Forme des grandes pensées.

Et il se trouve que l'une des statues de Michel-Ange semble le symbole de l'âme toute-puissante, de la Volonté de Victor Hugo.

Cette statue, c'est le Jour, couché, appuyé sur un coude, un genou relevé, la face pleine de rêve tranquille, de visions, de

certitudes, de projets ébauchés, commencés, réalisés, inachevés et infinis.

Il tourne le dos à la Nuit. Elle, elle rêve aussi, mais on ne sait à quoi. À quoi ? Qui le dira ? Le jour lui-même ne le dira point, mais il s'en doute, et il y songe.

Ces deux géants de pierre sublimes, Victor Hugo mourant les a évoqués. Il les a fait se dresser l'un contre l'autre, et lutter. Pour lui-même, le Jour c'était lui, c'était sa pensée pleine de force et de repos à la fois, de pressentiments et d'assurance. La Nuit, aux regards d'inconnu, il l'a vue, parmi ses visions d'agonie, se lever pour le combat, et il l'a combattue !... « L'agonie de Victor Hugo a été horrible, a duré six heures... » Ainsi dit un journal.

— La Nuit a paru triompher, et il est mort.

Et notre pensée troublée, épouvantée et désolée, pour se représenter le combat de la Nuit et du Jour, de la Mort et de la Vie, en Victor Hugo expirant, évoque à la fois les Héros de marbre de l'architecte de Saint-Pierre de Rome et les titanesques créations de la *Légende des Siècles*.

Et ce qui consterne la France et le monde à cette heure, c'est qu'en apparence le Jour a été vaincu : Victor Hugo est mort.

On se répète ces mots pleins de vide, et un coup de détresse frappe le cœur, des larmes montent aux yeux, voilant le regard ; on se trouble, on doute... D'autant plus grande, plus effroyable paraît la Mort, que son Vaincu paraît plus grand !

C'était le dernier grand Croyant, le dernier Représentant de l'Idéalisme pieux dans la philosophie et dans l'art, le dernier des Actifs, des Vivants qui ont le sens des choses, qui communiquent avec la Vie inexprimable, le dernier flambeau sur la route, l'Encourageant par excellence, le dernier des Prophètes, le dernier Inspiré, celui qui, à toute heure, tous les jours, soixante-cinq ans durant, a trouvé dans la vie un intérêt *suffisant*, un charme

indestructible ; celui pour qui chaque pas appelait un pas encore vers toutes les clartés, vers le Progrès lumineux, soleil étrange qui bientôt n'éclairera plus que des aveugles, et des aveugles qui n'en sentent même plus la flamme !

Ce siècle de l'industrie, de la science, du doute, de la raillerie facile, semble finir en pessimisme de fait et de raisonnement. Notre nation pleure des larmes avec ses yeux, du sang avec ses blessures.

Lui, — il souriait. Et il essuyait les pleurs, en pleurant ; il pansait les plaies, en saignant ; il avait fait reculer la raillerie avec de la foi ; il souriait, et nos douleurs gardaient un sourire ; il était grave, et on devenait sérieux, en l'aimant. On était sceptique, savant, raisonneur, positif, industriel, mais on croyait en la Poésie, parce qu'il l'incarnait, parce qu'il l'imposait par la toute-puissance de l'Affirmation irrésistible, confiante, sereine, immuable...

Et il est mort !

Et le siècle se trouble parce que, dans les hésitations, il aspire à la Certitude, parce que, dans le crépuscule, il aspire à la Lumière.

Et il est mort !... La Lumière en lui est vaincue !... Le siècle qui, lui aussi, agonise, se trouble, s'interroge...

C'est ici le combat du Jour et de la Nuit.

Eh bien, que le siècle se rassure ! L'apparence est vaine. La Nuit reculera. Le Jour a vaincu ; on le verra demain.

Demain ou dans trois jours, et trois jours durant, sous l'*Arc de Triomphe de l'Étoile*, un cercueil sera exposé aux regards des Mondes. L'*Arc de Triomphe* sera voilé d'un crêpe, l'*Arc* énorme sera voilé tout comme la petite urne d'albâtre dont parle l'*Octave* d'Alfred de Musset, à propos de Cœlio.

Et toutes les bannières flotteront, et elles, elles ne porteront point de crêpe. À propos de la grande Mort, elles fêteront l'éternelle Vie.

Et je voudrais que ce jour-là on gravât sur les assises de l'Arc de l'Étoile le nom oublié du père de Victor Hugo, afin qu'il fût dit que, mort, le Poète a fait vivre son père même !

Et le grand Homme sera là, sous l'arche colossale, « par le couchant dorée, pleine d'azur céleste », et du fond de la Mort, il dira : « J'ai vaincu ; aimez, croyez, vivez, espérez, luttiez, aimez encore. Je suis le Jour ! » Car rien n'a été enlevé à la gloire de Paris, à son foyer lumineux, pas une étincelle, le jour où Victor Hugo s'est éteint. Au contraire, les âmes rayonnent mieux. Et l'on s'aimera dans sa mort plus qu'on ne s'aimait dans l'admiration de sa vie.

Ce Titan accomplira le prodige de faire communier l'humanité entière dans une pensée unique d'énergie, d'espérance, de foi, à l'heure même des plus noires incertitudes. On disait de M. de Lesseps et de Victor Hugo : *les deux grands Français*. Seulement l'un coupe des isthmes et sépare des Mondes physiques, — Victor Hugo crée des isthmes et rapproche les Mondes.

Que l'Arc de Triomphe soit demain la porte d'entrée du Panthéon, et l'œuvre du Poète sera parachevée ; il aura agi dans la mort même ; il ne sera pas mort même une heure, il vivra ! — Il vit !

Le Jour a vaincu la Nuit.

JEAN AICARD.

Intime de la famille, il se rendit au chevet du défunt :

Dimanche. 6 heures moins 5<sup>38</sup>.

Ma sœur bien-aimée,

<sup>38</sup> Dimanche 24 mai 1885, lettre autographe signée de Jean Aicard à sa sœur Jacqueline, 4 pages ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 10.

Je sors de chez Victor Hugo. J'avais prévenu Mr Lockroy que j'apporterais mes fleurs. Je te dois une des plus nobles et des plus profondes émotions de ma vie. Sans toi, je n'aurais pas même pensé peut-être à demander à le voir. Georges Hugo, appelé, m'a rejoint dans la chambre. Bonnat et Glaize y peignaient le portrait, le lit orné, le coffre de chêne surmonté d'une Minerve d'or.

Hugo dormait, pareil à sa propre statue. Un visage d'une beauté parfaite, le masque ferme, sûr, grand. Quel beau mort, et quelle paix qui semblait d'âme dans ce corps tout rigide, sous les fleurs ; il semblait vêtu de fleurs.

J'ai déposé en ton nom et au mien l'admirable couronne de fleurs naturelles, tout humide, vivante. J'y avais attaché un large ruban blanc avec ces mots, de ma main : à Victor Hugo (fleurs et lauriers de Provence) Jean Aicard et sa sœur M<sup>me</sup> Jacqueline Lonclas.

J'ai déposé la couronne au pied du lit, sur le côté du lit, à ma droite en allant vers Victor Hugo. Bonnat était à la droite du mort.

C'est alors que Georges est venu. Je suis allé vers lui. Je l'ai embrassé et les larmes m'ont pris. — Puis Georges est allé prendre ma couronne et il l'a mise au milieu, sur le devant du pied du lit, où déjà s'en trouvait une fort belle. « Je la mets devant, elle est si belle » m'a-t-il dit, et alors j'ai bien pensé à toi et j'étais heureux tout en pleurant. Mais nulle tristesse au sens de douleur une tristesse de joie, de gloire, de lumière, de conquête, par un génie, de tout, des hommes, de la vie essentielle, — voilà ce qui emplissait la petite chambre.

Merci, je te remercie, ma bonne sœur, ma chère amie, tu penses toujours à tout ce qui est bon. J'ai demandé à Georges la permission d'aller plus près, tout à fait près du Visage, et je l'ai bien regardé, — puis j'ai demandé deux fleurs, une pour toi

détachée de son linceul de fleurs<sup>39</sup>. Je les ai ; je n'ose pas les confier à la poste. Elles sont à toi, et je t'aime et je t'embrasse de toute mon âme,

Jean

Notre poète composa aussitôt une *Invocation* qu'il rajouta en tête de la deuxième édition de son recueil *Le Dieu dans l'homme*<sup>40</sup>, achevée fort à propos en cette fin du mois de mai :

### INVOCATION

À

VICTOR HUGO

Je terminais ce livre, — entrouvert sur ma table, —  
Quand un cri dans l'espace a frémi, lamentable :  
« VICTOR HUGO — le Maître — est mort ! » Et j'ai fermé  
Mon poème, — et le deuil, l'Ombre du Maître aimé,  
Ont mis comme un rayon sur la page première.  
Car l'Ombre d'un tel Mort est faite de lumière !

I

Quel est donc celui-ci, dont la mort fait du jour ?  
C'est un Lutteur armé de lumière et d'amour,  
Un athlète dont l'âme est forte et la voix douce,  
Un grand qui ne sut pas de quel geste on repousse,  
Un divin qui disait : « Venez plus près de moi,

<sup>39</sup> Les fleurs ainsi recueillies eurent toute une histoire : Jean Aicard avait reçu de la famille Hugo une photographie représentant le poète sur son lit de mort. Il la mit sous verre avec les fleurs séchées. Vers la fin de sa vie, il offrit ce souvenir à son excellent ami toulonnais François Armagnin qui, à son tour, en fit don à l'Académie du Var (ARMAGNIN François, *Bulletin de l'Académie du Var*, 1934, pages 132-134).

<sup>40</sup> AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'Homme*, 2/ 1885, pages III-XIV.

Prenez mon cœur : mangez et croissez ! — Ayez foi,  
Et vous saurez ! — Luttez : vous aurez la victoire ! »  
... Ô grand faiseur de jour, d'amour, d'espoir, de gloire,  
Toi qu'on voit triompher par-dessus les vainqueurs,  
Tu vis autant de fois que nous avons de cœurs,  
Nous tous, Paris ; nous tous, la Patrie et le Monde !  
Puissant générateur, dont la mort est féconde,  
VICTOR HUGO ! ta mort de lutteur obstiné  
Sur ta vie éclatante hier a rayonné,  
Et l'Univers, les yeux tout éblouis, contemple —  
Dans ta vie et ta mort — la Beauté de l'Exemple !

Car, soixante ans durant, tu t'es, de bon matin,  
Levé pour le labeur, ô Dompteur du destin !  
Pour mettre au jour un vers, une page du Livre  
Où nous puisons toujours joie et courage à vivre ;  
Pour accroître en beautés, Travailleur matinal,  
Le monde du réel avec ton idéal ;  
Pour faire que devant le mal, le laid, le triste,  
Ton rêve formulé, créé, vivant, — existe,  
Non moins vivant, non moins réel que le réel !  
Pour mettre, par-dessus tous nos dégoûts, — le ciel ;  
Pour montrer, sous la nue horrible, — qui la voile  
Par moments, — l'Espérance ineffable, et l'Étoile  
Du Berger, que j'ai vue et que je vois encor  
Prise aux fils de ton luth, près de la corde d'or !  
Pour te donner vivant, pour te léguer toi-même  
Chaque jour davantage au monde entier qui t'aime,  
À l'univers qui pense, à l'univers qui sent ;  
Pour verser ton génie, enfin, comme du sang ;  
Pour que ton œuvre humaine embellît la nature,  
Et que l'Humanité, faisant sa nourriture

Du cœur d'un seul, — ô fort Charmeur, ô doux Vainqueur, —  
Sentît que tous les cœurs sont grands par un seul cœur !

## II

Tu n'as plus d'envieux que dans la sainte envie  
D'imiter un instant un effort de ta vie,  
Ô Travailleur épique, héroïque Ouvrier  
Que l'Exil ni la Mort, que rien n'a fait plier !  
Ô Maître, qui tenais si haute — l'Oriflamme  
D'azur, à hampe d'or, — pleine d'un souffle d'âme !  
L'Oriflamme sacrée où l'Idéal inscrit  
Parmi les biens réels les rêves de l'esprit,  
Les désirs infinis des cœurs, Amour, Tendresse,  
Tout ce qui charme l'Homme, et, vaincu, le redresse,  
Tout ce qui fait lever le front, lever les yeux,  
Aux Hommes, qui sont vils, et qui pourtant, sont dieux !  
... Qui mieux que toi, Poète, en ce siècle sublime  
Où tout est grand, hélas ! le Génie et le Crime,  
La Foi, qui jette un cri d'appel, — son dernier cri, —  
Le Doute, — ce railleur du Courage amoindri, —  
Le Désespoir, — aussi profond que l'Étendue ! —  
L'Espérance, — toujours debout, quoique éperdue, —  
Qui mieux que toi, Poète, et plus haut, a porté  
L'honneur et la grandeur de notre humanité ?

Ô Maître, dont la mort a fait la Gloire veuve,  
Dans l'Homme vit un dieu — dont ta mort fait la preuve !

## III

Mais toi, l'Espoir en Dieu soutenait tes combats !  
La consolation, tu ne la versais pas  
À toutes nos douleurs, — Échanson d'espérance !

Tu croyais que la mort n'est rien — qu'une apparence,  
Et quoique pris d'horreur devant le trou béant  
Des infinis, — joyeux, tu niais le néant !  
Tu voyais la Justice et la pure Lumière ;  
Tu l'avais en ton cœur, certaine et coutumière ;  
Elle sortait de toi : tu la croyais en Dieu !...  
Et qu'importe ? Le phare ou l'astre, — c'est du feu,  
Et quand l'astre du ciel manque au bateau sans voile,  
Le Phare qui nous sauve est plus beau qu'une Étoile !

## IV

Et ton œuvre splendide est un phare tournant,  
Maître, un phare étoilé, que tous voient maintenant,  
Un phare à feux changeants, aux merveilleuses flammes,  
Vers qui vogue en chantant un monde, — flotte d'âmes !

## V

Mais maintenant, hélas ! dans les jours incertains  
Nous n'aurons plus ta voix, tes défis aux destins,  
Et nous ne verrons plus planer sur la mêlée  
L'oriflamme d'azur, ta bannière étoilée !  
Elle est à terre ! — Eh bien, Maître, sur ton tombeau,  
Ô père ! j'en prendrai saintement un lambeau !  
Oh ! toi seul tu pouvais la porter toute grande !  
Mais nous dirons bien haut ce qu'elle nous commande :  
L'espoir jusqu'à la fin, la justice, l'amour,  
Le combat de la Nuit, la victoire du Jour !  
... Et nous consolerons par la gloire des hommes  
Celui qui ne croit plus à ce Dieu que tu nommes,  
L'Incroyant que ta Foi paisible laissa seul,  
Ô père vénéré, tendre et puissant Aïeul !



## VI

Voilà ce que j'ai dit en moi, dans la minute  
Où la terre a sonné du grand coup de sa chute,  
Parce que je savais qu'il était, malgré tout,  
La Force, le Conseil, l'Espérance debout !  
Mais, dans la nuit, j'allais regarder sa fenêtre,  
Ne le croyant pas mort, croyant le voir paraître,  
Et n'osant pas entrer, voulant pourtant le voir.

Hier, je suis allé... j'ai rempli ce devoir...

Oh ! sous le dais du lit la Figure couchée !  
Par le doigt du Mystère indicible touchée,  
Renversée, et paisible et morte, — et souriant !  
Fermés, ces yeux emplis d'un sublime orient !  
Enfuie, hélas ! cette âme aux lumières d'aurore !  
Muette pour toujours, cette bouche sonore !  
Immobile, ce front plein du cerveau puissant  
D'où son Rêve sortait en nous éblouissant !  
Il est là, couché, mort ; sa grande Voix s'est tue...  
Dans sa gaine de fleurs on dirait sa statue !

Alors, les yeux emplis des larmes de mon cœur,  
En mon nom, en ton nom aussi, ma chère sœur,  
J'ai mis au pied du lit les fleurs, fraîches et vives,  
Humides de rosée, et qui semblaient pensives,  
Les fleurs et les lauriers de mon pays lointain,  
En couronne tressés, — cueillis de bon matin, —  
Et qui venaient porter, à travers deux cents lieues,  
Au Mort — un souvenir vivant des vagues bleues,  
Du ciel d'azur, des bois chantants, et du soleil.

Et jamais je n'ai rien éprouvé de pareil !

Car tous ses vers chantaient, confus, dans ma mémoire,  
Mais tous ensemble, tous ! et j'entendais la Gloire  
Leur répondre ! — Et de tous les coins de l'univers  
Les âmes, au long bruit profond de ses grands vers,  
Entraient par millions dans cette chambre étroite,  
Où je voyais un Christ invisible à sa droite,  
Et Minerve à sa gauche, impassible et rêvant  
Sur ce Mort glorieux qu'elle inspirait vivant !

## VII

Roulez, tambours ! battez les marches triomphales !

Et sous l'arc de l'Étoile aux portes colossales,  
Ouvrées pour jeter aux quatre vents des cieux  
Les noms retentissants des soldats glorieux,  
Menez l'Homme de paix, — et penchez vos bannières  
Sur sa calme Victoire, ô Victoires guerrières !  
Du haut de cet autel le monde est enseigné,  
Ô Nations ! — La Force a trop longtemps régné ;  
Le Droit, c'est une Force, et plus impérissable  
Que l'autre, — et mieux vaudrait compter les grains de sable  
De la mer, que compter les âmes selon Dieu  
Qui vont vers la Hauteur dès qu'il y brille un Feu !...  
Une voix fait mouvoir, seule, des milliers d'âmes !  
Le souffle d'un seul fait flotter mille oriflammes !  
Et l'idéal d'un seul est si réel, si fort,  
Qu'un seul homme fait vivre un peuple, avec sa mort !

Quelle est donc cette mort d'où sort tant d'espérance ?  
D'où vient tant de clarté ? — D'un poète de France !



Et pourquoi lui donner, avant le Panthéon,  
Le grand Arc d'Austerlitz et de Napoléon ?  
Parce qu'il sied qu'on dise et qu'on répète au monde  
Que le Verbe est puissant, que la Voix est féconde,  
Et que le temps approche où les Glaives vainqueurs  
S'abaisseront, — soumis à la vertu des Cœurs !

Roulez, battez, tambours ! — Vous, penchez vos bannières  
Sur la Paix triomphale, ô Victoires guerrières !  
Fanfares d'une armée, éclatez en accords  
Pour honorer l'Esprit qui chanta dans ce corps !  
Honorez — en chantant — les Hymnes magnifiques  
Du Poète, — ô Clairons de la Gloire, Musiques,  
Bruits des cuivres, des cœurs battant, des voix, des mains !  
Honorez dans un mort les dieux, les dieux humains :  
Tout ce qui nous rachète et ce qui nous relève !...  
Et que ce jour soit pur comme l'était son Rêve !

Venez tous voir ceci, Peuples ! Rien n'est si beau :  
Un mort, fait immortel, debout sur son tombeau,  
Un Poète éclatant, que la Mort éternelle,  
Debout dans la lumière, abrite de son aile !  
Devant qui, tous, unis, fût-ce pour un seul jour,  
Nous passons — tout un peuple ! — en frissonnant d'amour !

Ainsi l'adieu puissant du « Travailleur quand même »  
Fait au siècle étonné renier ce qu'il aime,  
Aimer ce qu'il renie : espérance, amour, foi !  
Impose au Citoyen des obsèques de Roi !  
Et rend l'humanité — pour un jour — fraternelle,  
Comme si le Génie, éteint, mettait en elle  
D'un seul coup, tous les feux de son RÊVE ÉTOILÉ !

Tous viendront, — devant l'Arc de triomphe, voilé !...  
Ô peuple, tu fais là, pour ta gloire infinie,  
Un poème vivant, digne de son génie !

### VIII

Ô Maître, couronné du divin Laurier d'or,  
Inspire-nous demain, longtemps, toujours, encor !  
Fais-nous communier dans ta force sereine,  
Grand Français, fils chéri de la Liberté reine !  
Rassemble-nous, les forts dans l'admiration ;  
Les faibles, dans l'orgueil d'être ta nation ;  
Les troublés, dans tes cris de force et de courage ;  
Les hésitants, dans ta patience à l'ouvrage ;  
Les humbles, dans la joie immense d'être aimés,  
Et les chanteurs, tes fils, par ton souffle animés,  
Dans l'espoir de sentir encor, père sublime,  
Ton souffle quelquefois nous venir de l'Abîme !

Passez et saluez, Peuples et Nations !  
Du Sud, du Nord, portez les acclamations  
Des âmes — au Cercueil constellé, qui repose  
Parmi les hauts flambeaux, dans une apothéose,  
Au milieu des enfants, des hommes de Paris,  
De trente millions de Français attendris,  
Sous cet Arc de triomphe où, parmi les batailles,  
La Paix inscrit son Nom dans les fières murailles,  
Sous l'Arc où le grand Mort, tout un jour, va dormir  
En rêvant qu'on y voit triompher l'Avenir !

Paris, 28 mai 1885.

La nuit précédant les funérailles, une cohorte de jeunes poètes  
veilla le Maître disparu :

Quand mourut Victor Hugo, des poètes qui formèrent autour de lui comme une garde d'honneur — et qui devaient, à l'aube, accompagner le cercueil glorieux jusque sous la voûte de l'Arc de Triomphe — attendirent l'heure du départ en devisant entre eux, et ne parlant que de lui, dans une maison voisine de celle du grand mort.

Là, au hasard de l'évocation, chacun de nous récita quelques strophes du maître. Et cette scène, pour nous tous mémorable, eut le charme triste et noble d'un souvenir de la vie antique, d'un respectueux dialogue chuchoté entre disciples, autour du lit funéraire de quelque Platon ravi par les dieux jaloux à leur enthousiaste amitié.

Tour à tour étaient nommées toutes les œuvres du maître...  
— Et les *Châtiments* ? dit l'un de nous.

Dans les *Châtiments*, et devant la mort, nos cœurs de poètes ne cherchaient que de la beauté, de vivantes images harmonieuses, et l'un de nous récita le *Manteau impérial*...

D'abord le poète interpelle les abeilles :

Oh ! vous dont le travail est joie,  
Vous qui n'avez pas d'autre proie  
Que les parfums, souffles du ciel ;  
Vous qui fuyez quand vient décembre,  
Vous qui dérobez aux fleurs l'ambre  
Pour donner aux hommes le miel,  
Chastes buveuses de rosée,  
Qui, pareilles à l'épousée,  
Visitez le lys du coteau...

Puis les abeilles répondent :

... Nous sommes les abeilles !  
Des chalets ombragés de treilles,  
Notre ruche orne le fronton ;  
Nous volons, dans l'azur écloses,

Sur la bouche ouverte des roses  
Et sur les lèvres de Platon !

Selon l'expression du maître,

On était dans le mois où la nature est douce.

La fraîcheur matinale entraît librement dans la salle, à pleines fenêtres.

Quand la voix du récitant eût fait silence, alors, comme si quelque divinité amie — errante autour de nous, dans le jour naissant, frais et violet — eût voulu nous assurer de sa présence, une abeille véritable entra, susurrante, fit le tour des lampes qui palissaient et, remarquée de nous tous, ne nous quitta qu'après s'être longtemps montrée — abeille immortelle sans doute, une de celles, j'imagine, qui avaient voltigé sur les lèvres de Platon, harmonieuse petite sœur de nos âmes de disciples chanteurs, abeille sacrée dont la voix, pareille à la résonance d'une fine corde de lyre, n'était que le bruit doux de ses ailes en vibration.

Quelques heures plus tard, sous l'arche démesurée, tout entière voilée de crêpe, le cercueil, étoilé d'argent, était déposé en triomphe.

Nous le veillâmes tous, tour à tour. Puis le lendemain matin le peuple de Paris, accru de délégations envoyées par tous les peuples du monde, vint le prendre, et je ne crois pas que Rome, aux jours de ses plus imposantes marches triomphales, ait jamais rien vu de plus grandiose... Un fleuve humain, parti de l'Arc de l'Etoile vers dix heures du matin, à six heures du soir roulait encore, descendait toujours l'avenue des Champs-Élysées, serpentait sans cesse sur le boulevard saint-Germain, remontait indéfiniment, par le boulevard Saint-Michel, vers le Panthéon.

Devant la rue Soufflot, sur le rond-point, une statue de Victor Hugo avait été dressée : le mort, revivant, regardait passer son apothéose !

Nos postes autour du cercueil durant la marche nous avaient permis d'être les premiers rangés sur le péristyle du Panthéon ; et de ce haut observatoire, nous vîmes, sept heures durant, venir à nous, sans cesse, sans discontinuité, encore et encore, — comme le flot toujours renouvelé d'un océan qui bat la falaise, — le peuple de Paris, de France, tout un monde en marche vers ce Panthéon [...] <sup>41</sup>.

Les obsèques du grand homme eurent lieu le 1<sup>er</sup> juin, sous l'Arc-de-Triomphe : un deuil national avait été décrété pour cette journée.

Au deuxième banquet mensuel de *La Cigale*, le jeudi 4 juin 1885, Jean Aicard lut des vers composés après l'enterrement de Victor Hugo :

***Sous l'Arc de Triomphe***  
**LE PREMIER JUIN 1885 <sup>42</sup>**

Pour nous, faiseurs de vers, pour nous, chercheurs de rimes,  
Vrai bataillon sacré,  
Victor Hugo, le Chef, grand parmi les sublimes,  
Fut le Père, — adoré.

Dans la mêlée ardente, où son drapeau commande,  
Il fut le Roi vainqueur ;

<sup>41</sup> 22 mai 1910, vingt-cinquième anniversaire de la mort de Victor Hugo. Périodique non mentionné dont les coupures sont conservées aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 5, pages 69-70.

<sup>42</sup> *Le Cigalier*, n° 2, juillet 1885. — Un exemplaire de cette publication aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 33, dossier n° 273 « Victor Hugo », imprimé, 3 pages.

Comme une aigle, la Strophe à l'aile toute grande  
S'envolait de son cœur.

Il montait l'Hippogriffe, et contre la Chimère  
Il avait des combats ;  
César de poésie, il est grand comme Homère :  
Nous sommes ses soldats.

Ses amantes, c'était la Victoire et la Gloire ;  
Tout a plié sous lui ;  
Notre siècle est sceptique : il le forçait à croire ;  
Il le laisse ébloui !

Maintenant, il est mort... Stupéfait, je regarde  
Mes insignes de deuil ;  
Voici l'Arc de Triomphe, et l'on m'a mis de garde  
Auprès de son cercueil.

L'Arc est voilé ; les trois couleurs sont sous des voiles  
Et pendent tristement ;  
Et le cercueil du Maître est noir, criblé d'étoiles,  
Comme le firmament.

Et l'orgueil enfantin, sublime tout ensemble,  
Me saisit d'être là !  
Il est donc là, celui devant qui l'Esprit tremble !  
Je songe : « Il me parla ! »

Et le cœur tout gonflé d'une fierté suprême,  
D'une étrange terreur,  
Soldat pieux, je veille, étonné de moi-même,  
Près de mon Empereur !

## Après la mort de Victor Hugo

Après la mort du Maître, Jean Aicard resta très lié avec la famille Hugo dont il était un intime. Celle-ci s'était bien réduite avec le décès de la fille aînée et des deux fils de Victor Hugo du vivant même de leur père — Léopoldine mourut en 1843, Charles en 1871 et François-Victor en 1873 — ; par ailleurs, la fille cadette d'Hugo, Adèle, sombra progressivement dans la folie à partir de 1863, allant d'internement en internement.

Seul Charles eut une descendance : un fils *Georges-Victor* et une fille Jeanne. Jean Aicard resta très lié avec Georges Hugo.

Jean Aicard entra, en décembre 1905, dans le conseil de famille chargé de gérer la situation d'Adèle Hugo, internée depuis 1872 et qui, en raison de ses troubles mentaux, avait été déclarée « interdite » par jugement du tribunal civil de la Seine en date du 22 février 1882.

Notre écrivain fit également partie de la Société Victor-Hugo, association littéraire fondée pour propager la pensée et l'œuvre du Maître. En mai 1910, il en devint le président, en remplacement d'Émile Blémont, démissionnaire pour raisons de santé : à ce titre, il eut à organiser la cérémonie au Panthéon, le 22 mai, pour le vingt-cinquième anniversaire de la mort de l'auteur de la *Légende des siècles*.

## 1902. Le centenaire de la naissance de Victor Hugo

En février 1902, la Ligue franco-italienne de Paris prit l'initiative d'offrir à la ville de Rome un buste de Victor Hugo à installer au Capitole, à côté de celui de Garibaldi, le jour du centenaire de la naissance du grand poète.

Le conseil municipal de la Capitale italienne ayant accepté

l'offre, un comité s'y constitua aussitôt, sous la présidence de Luigi Luzzatti, ancien ministre.

Un buste de grandes dimensions fut coulé en bronze, d'après celui du sculpteur Gustave Deloye conservé au musée de la ville de Besançon.

Le jour anniversaire, le 26 février, dans la salle historique des Horaces et des Curiaces, le général Türr, au nom de la Ligue franco-italienne, remit solennellement le buste à la ville de Rome, représentée par son syndic le prince Colonna : Victor Hugo fut ainsi le premier Français à recevoir cet honneur. L'artiste dramatique Virginia Marini déclama une *Ode* vibrante du poète italien Giosuè Carducci se terminant par ces trois vers :

*Canta a la nuova prole, o vegliardo divino,*

*Il carme secolare del popolo latino ;*

*Canta al mondo aspettante, Giustizia e Libertà.*

« Chante à la nouvelle génération, vieillard divin,

« Le chant séculier du peuple latin ;

« Chante au monde qui attend, Justice et Liberté. »

Puis Paul Vibert<sup>43</sup> déclama un poème de Jean Aicard :

### VICTOR HUGO AU CAPITOLE

Dante, à Victor Hugo grand poète et grand homme,  
Dante donne aujourd'hui le Capitole et Rome.

C'est la logique des destins  
Que les deux visiteurs des cercles de souffrance,  
L'exilé de Florence et l'exilé de France,  
Se rencontrent unis dans l'amour des Latins.

<sup>43</sup> Paul Vibert (1851-1918), publiciste, journaliste économique ; mais aussi poète et romancier. Chevalier de la Légion d'honneur par décret du 11 janvier 1913 rendu sur le rapport du ministre des Colonies.

Salut, Rome, patrie auguste de tout homme !  
 Les Gaulois, — tour à tour vainqueurs, vaincus de Rome, —  
 Ont du sang romain dans le cœur ;  
 Racine te l'a dit ; Corneille te le prouve ;  
 Et, vois : ton fier génie éternel se retrouve  
 Entier dans celui-ci, dont tu fais ton vainqueur.

À Rome, au Capitole, en pleine gloire ardente,  
 Notre Homère français monte, à côté de Dante,  
 Et là, sur ce mont vénéré,  
 Marc-Aurèle l'accueille et le proclame un sage ;  
 Tacite et Juvénal l'honorent au passage,  
 Et, roi du Verbe, il est, par Virgile, sacré.

Et que dit-il, dressé sur le vieux Capitole ?  
 Il dit : « Regardez-moi, peuples, comme un symbole ;  
 « Ô Rome mère des esprits,  
 « Nous avons, souviens-t'en, les mêmes origines ;  
 « Mon Panthéon doit être aimé des sept collines ;  
 « La gloire des Latins fait l'orgueil de Paris. <sup>44</sup> »

## 1910. Le vingt-cinquième anniversaire de la mort du Maître

Après avoir renouvelé partiellement son conseil d'administration et choisi Jean Aicard comme nouveau président, la So-

<sup>44</sup> *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, 107<sup>e</sup> année, tome XXVI, 1902, « Chronique italienne », page 184. — Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon en détient une épreuve imprimée (carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIII », chemise n° 361) à la ponctuation moins adéquate. Voir également *Le Centenaire de Victor Hugo*, Paris, librairie Larousse, 1902, in-8°, 112 pages ; le poème y est publié aux pages 105-106. — Jean Aicard devait se rendre à Rome pour y lire lui-même ses vers. Finalement, il resta à Paris et participa à la cérémonie au Panthéon.

ciété Victor-Hugo décida de célébrer le vingt-cinquième anniversaire de la mort de l'écrivain :

Dans sa dernière réunion, la Société Victor-Hugo a procédé à la reconstitution partielle de son Conseil d'administration. M. Jean Aicard, de l'Académie française, a été élu par acclamation président de la Société, en remplacement de M. Émile Blémont, démissionnaire pour raisons de santé. [...].

Suivant sa pieuse coutume, le Comité a décidé que la Société Victor-Hugo se rendrait en pèlerinage, au Panthéon, le *dimanche 22 mai*, à 2 h. 1/2, 25<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Victor Hugo, et il a arrêté le programme de la solennité, qui aura lieu sous la coupole. M. Jean Aicard prononcera un discours. [...] <sup>45</sup>.

La société se transporta au Panthéon le dimanche 22 mai :

Le 25<sup>e</sup> anniversaire de la mort  
 de Victor Hugo <sup>46</sup>

Cet après-midi, sur l'initiative de l'Association Victor-Hugo, un grand nombre d'admirateurs du poète ont commémoré, au Panthéon, le vingt-cinquième anniversaire de sa mort.

La cérémonie a eu lieu dans la nef du monument, qui avait reçu une sobre décoration. Elle était présidée par M. Jean Aicard, de l'Académie française, le nouveau président de l'Association Victor-Hugo, assisté de MM. Gustave Simon, président d'honneur, et des membres du bureau de l'association.

<sup>45</sup> *Journal des débats politiques et littéraires*, 122<sup>e</sup> année, n° 132, vendredi 13 mai 1910, « Échos », page 2, colonne 5.

<sup>46</sup> Périodique non mentionné dont les coupures sont conservées aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 5, pages 69-70.

Jean Aicard évoqua les inoubliables funérailles de Victor Hugo et l'actrice M<sup>lle</sup> Marialise<sup>47</sup> récita des vers<sup>48</sup> de Jean Aicard écrits au lendemain du décès du Maître.

---

<sup>47</sup> Actrice bien inconnue, née en décembre 1889. Admise dans la classe de déclamation du Conservatoire de Paris en novembre 1907, elle en sortit en juillet 1910 avec un premier accessit en tragédie et un premier accessit en comédie. Elle fut engagée au théâtre Sarah-Bernhardt (saison 1910-1911) puis à Monte-Carlo (saison 1911-1912). Elle disparut ensuite de la vie théâtrale...

<sup>48</sup> D'après *L'Écho de Paris* (27<sup>e</sup> année, n° 9424, lundi 23 mai 1910, « Réunions, fêtes et banquets », page 3, colonne 5), le poème de Jean Aicard récité par M<sup>lle</sup> Marialise était intitulé *La Mort du poète* : mais ce titre n'apparaît nulle part dans les archives de l'écrivain ! Voir ci-dessus les poèmes connus composés par Jean Aicard en 1885 à l'occasion de la mort de Victor Hugo.

## ANNEXE 1

### QUELQUES ARTICLES DE JEAN AICARD CONCERNANT VICTOR HUGO

#### Avril 1866. — *Les Travailleurs de la mer*

APRÈS UNE NUIT DE LECTURE,  
LES TRAVAILLEURS DE LA MER,  
*Par Victor Hugo*<sup>1</sup>.

Le livre est là, fermé sur ma table ; vivant, palpitant en moi : je l'aime ; je voulais le crier haut et le répéter longuement pour que beaucoup l'entendissent.

Quelle anatomie ! quelle sculpture ! quelle épopée ! — Force et grâce : colonnades puissantes ; chapiteaux brodés et frères. L'édifice est imposant, — le détail délicieux ! Voyez de loin : examinez de près : force vous est d'admirer sans cesse ! le poète a parlé ; le penseur a parlé ; il cherche. il voit, il fouille : il est le modèle de son héros dans la lutte et le sacrifice. Mais son héros tombe à la fin d'une chute qui ressemble, il est vrai, à un triomphe : lui, le poète, reste debout, — toujours ! — Déruchette est une espiègle enfant, un sourire ; elle passe devant Gilliatt, — et l'éclaire. Gilliatt est un rêveur solitaire, sevré d'amour. Comme il est bon, on le trouve méchant ; une immense réprobation environne cet

---

<sup>1</sup> *Le Toulonnais*, 32<sup>e</sup> année, n° 4784, jeudi 5 avril 1866, page 3, colonnes 2-3.



homme ; il se tait. Il est bon ; il aime les oiseaux, les enfants, les hommes même, — et leur fait tout le bien qu'il peut. Il est fort et paisible. Il vient on ne sait d'où : origine ténébreuse, — donc, homme ténébreux ; c'est la fatale logique des ignorants. Pauvre Gilliatt ! — Déruchette devient la forme que prennent désormais ses rêves.

L'oncle de Déruchette est un vieux brave, Lethierry. Il est arrivé à construire un bateau à vapeur, le premier qu'ait vu la Manche, malgré les criailleries et les pièges de la routine vaincue. — Ce bateau, la *Durande*, fait bien son service de Saint-Malo à Guernesey. Or, le capitaine à qui la *Durande* est confiée, est un très brave homme aux yeux de tous, mais un coquin au fond ; ces choses-là se voient. Il fuit avec le bateau, maître d'une somme volée, — très honnêtement, il faut en convenir : Voyez plutôt.

Ici, brouillard et tempête.

L'ouragan est une puissance qui accomplit des travaux formidables. La *Durande* est lancée par lui entre deux hautes roches, les Douvres, — et suspendue, comme un pont, de l'une à l'autre.

Lethierry et Déruchette sont ruinés. — Si la machine de la *Durande* pouvait être dégagée, — sauvée ? mais, qui oserait ? Gilliatt ! car Lethierry a donné *sa parole d'honneur au Bon Dieu* que Déruchette épouserait celui qui accomplirait le prodige. Déruchette ne risque rien à consentir... Qui oserait ? Gilliatt. Comprenez-vous ? Gilliatt ! Cet homme c'est l'*Homme*, l' élu qui tombe et se relève, l' élu qui se brisera, mais qui se brisera superbement, en face du ciel, poursuivant encore la recherche de l'amour et du bonheur dans sa mort, une mort de Titan, après l'avoir poursuivie dans des œuvres de Titan.

En effet, il s'élance dans la nuit, dans l'ouragan, dans la solitude à la fois morte et inintelligente, vivante et acharnée, dans les éléments aveugles ! il va ; où va-t-il, ce fou ? À l'Amour !

Tout enfant, il a contemplé le grand ciel, que nous regardons trop peu, et il a senti que nous y pourrions atteindre d'ici-bas. Les hommes manquent de bonne volonté et de patience. La fraternité de tous n'existe pas, parce que tous ensemble ne veulent pas. Il veut, lui. Mais il est seul à vouloir.

Or, voici le combat accepté avec l'Inconnu. L'homme est face à face avec l'Océan. L'Océan monte, descend, rugit, chante, frappe, caresse, tente tous les moyens ; l'homme pense, sa pensée agit. L'Océan semble vouloir le Mal ; il veut le Bien. Qu'il est beau, cet homme calme, prévoyant, simple, avec sa passion au cœur, son espoir tenace en l'amour !

Pauvre être déshérité de joie, formidable et doux, sonde le gouffre, mesure toutes les profondeurs, l'Océan, l'esprit et le cœur, la vie, la vie de l'homme et celle de la bête obscure, du crabe et du poulpe ; nourris-toi d'immensité ; plonge et reviens, pâle, ébloui des merveilles des palais sous-marins ; emplis-toi de toutes les splendeurs et de toutes les ténèbres d'en haut et d'en bas, — passe dans l'horreur, — arrive au but à travers les impossibilités ; dévoue-toi jusqu'au moment où ce premier dévouement te forcera à te dévouer encore !

L'œuvre est accomplie. Gilliatt retourne, affreux et beau, au rivage, à la réalité commune, ayant opéré ce miracle : le sauvetage de la machine de la *Durande*.

Misère éternelle ! — Déruchette aime et est aimée. Ah ! Certes, l' élu ne troublera pas ces extases ; il les unira. Il marie la fiancée au fiancé. Il était sublime, il est saint.

Mais cet homme est hors nature, criera-t-on ! C'est le génie, l'esprit oublieux de l'enveloppe charnelle : ce type n'existe pas !

Qui sait ? Ne nions pas de pareils dévouements ; le propre du dévouement est de s'effacer. Il est : on l'ignore.

Et d'ailleurs, hélas ! Gilliatt n'oublie pas l'enveloppe charnelle, — car elle lui pèse, à présent. Il se sent homme. Tout lui a men-



ti ici-bas. Que voulez-vous qu'il fasse et croie, à présent ! Il ne lui reste à sonder que la mort. Il s'y plonge.

Qui travaillait avant l'aurore,  
Peut s'en aller avant le soir.

Peut-être n'est-ce pas lui-même qui se tue ? Il est tué ! — Le navire qui emporte les deux époux s'éloigne du rivage. Sur le rivage s'assied Gilliatt. La marée monte ; Gilliatt reste ; la marée monte. « — À l'instant où le navire s'effaçait à l'horizon, la tête disparut sous l'eau. Il n'y eut plus rien, — que la mer. — »

Là se termine le roman, grandiose.

Et les époux ? et Lethierry ? que nous importe ? que leur importe ? Ils sont heureux. Ils oublient, s'ils l'ont remarqué seulement, le héros.

Au reste, peu ou point d'intrigue. Notre poète aimé n'a pas besoin de cela pour fixer l'attention et faire briller son imagination.

Grave, il visite le mystère ! le mystère ! En face du mystère et de ses vertiges, nous devrions nous embrasser dans le même amour ; la quiétude arriverait. Non : bruit et discorde ; bêtise et haine ; voilà donc que des misérables en masse errent, désunis et hagards ; ils vivent et meurent dans le trouble. Le poète nous les désigne, nous les montre.

Il nous prend par la pitié, ce grand sentiment qui créa les Socrate, les Jésus, les Jeanne Darc, — les Sauveurs enfin. Il nous empreint de bonté.

On sort meilleur et plus grand de son livre.

Craignons, craignons d'être pour quelque chose dans la misère des Quasimodo, des Jean Valjean, des Gilliatt. Ayons pitié !

Élevons-nous au-dessus de nous-même, jusqu'au poète qui rêve, pense, agit, souffre pour lui et pour tous !

Le monde s'ennuie. Pour se désennuyer, il joue. Quels sont ses jeux aujourd'hui ?...

Eh ! qu'il se fasse homme et travaille ; il est couché, qu'il se lève !

Une réaction va se faire, trop lente sans doute. Peut-être faudrait-il une transition. Quoi qu'il en soit, après les balivernes quotidiennes du théâtre, c'est le devoir de l'honnêteté d'applaudir le *Lion amoureux* et la *Contagion* ; — après les *Exploits de Rocambole*, les TRAVAILLEURS DE LA MER.

Jeunes gens ! jeunes gens ! aurons-nous jamais à nous tous la force de cet athlète sublime qui combat, toujours plus fort, depuis que le siècle est né ?

À l'œuvre ! La devise de son livre d'aujourd'hui est *Perseverando* ; c'est celle de l'avenir et la nôtre. Honte aux lâches et aux traîtres, car il y en a, et beaucoup : je le sais et vous le savez ! Pitié encore.

À l'œuvre, les fidèles ! en attendant, applaudissons le Maître avec tous nos enthousiasmes !

Toulon, mardi matin, 3 avril.

J. AICARD.

### Avril 1869. — *L'Homme qui rit*

VICTOR HUGO <sup>2</sup>  
*L'HOMME QUI RIT.*

Nous sommes évidemment à l'heure de transition où les hommes forts sont très vieux et où les jeunes hommes forts sont trop jeunes.

Or, à l'horizon extrême de la France, un grand homme est debout qui depuis longtemps est aimé et admiré, et que tous

<sup>2</sup> *Le Marseillais*, [avril ?]. Coupures de presse conservées aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 7 « Articles de 1865 à 1872 », page 52.

les jours on aime et on admire davantage ; — de loin en loin, la *Voix de Guernesey* retentit, dominante, et successivement Victor Hugo nous envoie les *Contemplations*, la *Légende des Siècles*, les *Misérables*, les *Travailleurs de la Mer*, — une série d'épopées.

Aujourd'hui le maître va nous donner un roman : l'*Homme qui rit*, et, comme hier, pour les *Travailleurs de la Mer*, les bruits l'interrompent, et malgré les vents contraires à la poésie, on entendra la voix du poète.

L'*Homme qui rit* aura quatre volumes ; trois déjà sont prêts ; dans huit jours, le livre apparaîtra ; — nous sommes à même de donner d'exactes renseignements sur l'œuvre : le roman se passe en Angleterre sous la reine Anne ; on y trouve une peinture étudiée de l'aristocratie anglaise, et le livre, qui est cependant avant tout un roman, pourrait servir d'avant-propos au 93 que le maître nous a promis.

Nous avons dit que l'*Homme qui rit* est avant tout un roman ; nous insistons sur ce point. Plus, à coup sûr, que dans les *Travailleurs* qui sont un large poème, une création épique ; plus que dans les *Misérables*, cette histoire douloureuse dont le principal personnage est l'infini, et où Victor Hugo s'était donné pour loi de parler longuement de toutes les misères qu'il rencontrait ; plus que dans ses précédents romans enfin, Victor Hugo, dans l'*Homme qui rit*, a cherché le drame suivi, circonstancié, qui se hâte vers le dénouement à travers les péripéties, et qui analyse et explique l'homme.

Voilà ce qu'est le livre que nous étudierons bientôt longuement.

À la Sorbonne samedi, M<sup>me</sup> Ernst<sup>3</sup> dira un fragment de l'*Homme qui rit*, à la veille d'être publié ; — quant au *Rappel*,

<sup>3</sup> Concernant Amélie Ernst, voir *Aicardiana* n° 31, pages 205-220.

le journal de Victor Hugo et de ses amis Meurice et Vacquerie, il fera son apparition le 15 avril ; une combinaison heureuse pour tous, dont le secret nous est recommandé, assure au journal, sûr en tous cas d'un succès immense, une vente sans pareille.

Nous attendons impatiemment le journal qui a un si beau titre, et qui dira enfin les choses que la France a besoin d'entendre, les paroles de vie et d'espérance !

Jean AICARD.

## Décembre 1871

Les Représentants de l'Humanité<sup>4</sup>.

VICTOR HUGO

Il y a des gens qui ne voient dans le soleil que les taches, et encore de toutes les taches qu'ils y voient, la plupart sont au bout de leur lorgnette.

Il y a de petits personnages que gêne un grand homme contemporain ; ils s'imaginent que son génie éclipse leur gloire comme si le moindre talent ne suffisait pas à cela ! Ils regrettent le premier Empire, parce qu'ils eussent pu s'y faire un nom, comme Baour Lormian. Quelle fête si les hommes de valeur de leur époque mouraient en masse ! eux survivants se mettraient à luire comme de certaines petites étoiles scintillent vaguement par les nuits sans lune. Vous comprenez la colère de ces obscurs contre le soleil ! Cela rappelle tout de suite la strophe classique de Lefranc de Pompignan.

Et pourtant, il est si bon d'admirer ! Il est si consolant de rencontrer un homme véritablement grand ! On oublie le peu

<sup>4</sup> *L'Égalité* (de Marseille), mercredi 6 décembre 1871.

que l'on est, à suivre un génie ! Mais cela n'est pas le sentiment de tout le monde, et certains attaquent le grand homme jusque dans ses bonnes actions.

Voyez Victor Hugo : quelle attitude ! Figurez-vous que vous n'en êtes pas contemporain ; que vous êtes en 1971 ; transportez à cette date notre situation d'aujourd'hui ; isolez ce philosophe de toutes les passions de partis, et dites-moi s'il n'est pas admirable de le voir sans cesse invoquer la justice contre tous « les misérables » triomphants, et l'implorer pour tous les malheureux vaincus ?

C'est qu'il appartient au groupe immortel des représentants de l'humanité ; à cette série d'hommes qui sont la voix des peuples, à l'insu des peuples ; qui sont nés ayant en eux un écho de toutes les joies, de toutes les souffrances, de toutes les espérances humaines, de tous les désirs humains.

Voyez Shakespeare. Il porte sous son crâne un monde complet ; dans son œuvre, on retrouve un type de chaque race, avec son caractère particulier. S'il commet des anachronismes dont des gens d'un certain talent lui font des crimes, du moins, il ne se trompe pas sur l'homme. L'humanité vit en lui comme dans tous les grands poètes. Aussi, écoutez-les, si vous voulez savoir ce que veut ce peuple, ou cette foule, ou cette caste, cette classe d'hommes. Leur vie intense résume une infinité d'existences ; âmes sympathiques, tous les rayons les pénètrent, toutes les ténèbres les attristent.

Des malheurs, que chacun se hâte d'oublier, leur restent toujours présents ; ils en souffrent et ne se lassent pas de demander pitié.

On n'a qu'à regarder en eux pour voir une époque ; ils en sont l'expression vivante, le portrait auquel ils ont donné leur touche de maître, un sens inattendu.

Ce sont des miroirs qui montrent tout sous un jour nouveau et plus vrai.

Ce que nous ne découvrons pas nous-mêmes dans une situation, dans un mouvement, dans tels ou tels êtres, ces miroirs merveilleux nous le font sauter aux yeux.

Des objets, des existences insignifiantes à nos regards, prennent, reflétés par ces âmes, une pensée ; ils deviennent comme transparents ; nous voyons en eux leur vœu, le sentiment.

Si ces miroirs réfléchissent des misérables que vous ne croyiez dignes que de mépris et de châtiment, vous vous apercevez qu'ils sont dignes de pitié et de respect. S'ils réfléchissent une chrysalide vous comprenez que des ailes s'y élaborent.

Génies sublimes ! Ce qu'ils dépeignent nous surprend toujours ; ils accroissent quelquefois la somme des sentiments ou des sensations connues : ils créent des mondes nouveaux en présence desquels on se renouvelle ; ils fouillent dans nos âmes et en retirent une idée qui nous préoccupait sans que nous l'ayons jamais pu définir, et nous nous réjouissons de savoir exprimer désormais cette idée, plaisir ou souffrance. Ils délient nos langues.

Voilà ce que nous devons à ces représentants de l'Humanité.

Que signifie le mot : représentant du peuple ?

Il désigne l'homme qui, sachant mieux que d'autres exprimer les vœux d'une cité, d'une contrée, les doit exposer, défendre et réaliser.

Or, qui mieux que ces génies du Verbe dira les vœux de l'homme ? Qui les a dits avant eux ? Ils descendent dans l'inconnu du cœur humain ; les allures d'usage pour les rapports entre les puissances de la terre, et de sujets à maîtres, ne les émeuvent guère, car ils ont touché le fond des intelligences et constaté l'égalité.

L'humanité s'est tue pendant longtemps ; ce qu'elle souffre aujourd'hui, elle le souffrait au premier jour du monde ; seulement, elle ne se l'expliquait pas ; elle se taisait et rêvait ; sa

souffrance ne s'était pas formulée encore ; elle n'était pas sortie de l'homme sous une forme visible ; elle était d'autant plus terrible, étant impuissante à se plaindre ; le premier qui se la représenta extérieure à lui-même la vit comme une ébauche à peine dégrossie, retenue dans la matière, faisant effort pour s'en échapper.

L'Égypte en fit le sphinx ; l'homme était pris encore dans la terre, dans la brute ; mais le voici qui se dégage ; l'esprit en sort ; l'humanité, la grande muette, parle ! Ses douleurs, ses joies ont désormais mille expressions diverses. L'art donne la voix à la vie !

Sensation nouvelle, pleine de charme et d'espérance ! L'homme, bâillonné jusque-là, a crié. Quelqu'un lui répondra-t-il ? Les peuples ont jeté un appel ; les rois sont inquiets. Si quelqu'un venait au secours !...

Encore un peu de temps et les rois sont vaincus, et les dieux sont vaincus. Ô Eschyle, Rabelais, Socrate, ô Molière ! l'humanité rêve, rit, pleure et pense en vous et par vous ; elle était oppressée et voilà qu'elle respire. Elle avait là un mot qui ne pouvait pas sortir et que vous avez prononcé.

Ils ont osé dire ce que nul n'osait se dire. L'humanité a répété ce qu'il lui ont appris. Tout homme se sent vivre et penser.

C'est la naissance de la liberté !

Aussi, quelles haines contre ces hommes ! Ah ! si l'on pouvait les brûler en ce siècle comme jadis ! Mais ils ont même, les infâmes ! supprimé les bûchers et les roues, et ils veulent arracher la mort aux mains de l'homme !

D'autres font les lois ; eux font les mœurs qui feront les lois demain.

Ils forcent le progrès à marcher. Ils ajoutent sans cesse un mot à l'explication jamais achevée de l'énigme de la vie. Ils ne voient jamais se réaliser toutes les réformes qu'ils demandent

parce que si les progrès qu'ils rêvent se réalisent, ils réclament aussitôt les suivants. On ne les trouve pas politiques, parce qu'ils sont en avant de la politique ; mais les hommes d'État vivent de leurs idées qu'ils s'assimilent ; Mirabeau et Danton procèdent de Voltaire et de Rousseau ; au XVIII<sup>e</sup> siècle, Voltaire utopiste rêve 89. En 89, Voltaire utopiste eût rêvé au-delà. Les représentants du peuple demandent conseil à ces représentants de l'humanité sans lesquels ils ne seraient même pas. Ne demandez point votre opportunité à ces génies ; ils sont opportuns dans l'avenir. Voltaire mort siège à la Convention.

Rien n'est beau de nos jours comme ces lettres où Victor Hugo invoque la pitié pour ces malheureux qui ont froid sur les pontons. Beaucoup s'étonnent de ce langage un peu nouveau. Et la discipline ! et la règle ! et l'usage ! La politique est un engrenage, une mécanique ; allez donc inspirer de la pitié à des rouages. Mais lui pense que la politique n'exclut pas l'humanité ; il pense que la politique moderne doit pouvoir s'attendrir, et il implore l'amnistie !

Il a parlé, et le cri des mères et de tous ces petits enfants qui ont faim a traversé les cœurs.

Grand homme ! Grand exemple qui soutient l'espérance ! Grande voix qui nous répond de l'avenir ! — Pourquoi donc ces gloires-là ont-elles des démolisseurs ? ne sont-elles pas comme des monuments, notre plus pur honneur, colonnes qu'il ne faut pas renverser !

JEAN AICARD.

**Février 1872. — *Ruy-Blas***

PROPOS LITTÉRAIRES<sup>5</sup>.

Paris, 1<sup>re</sup> *Ruy-Blas* 1872.

<sup>5</sup> *L'Égalité* (de Marseille), samedi 24 février 1872.

Ruy-Blas.

Avec quelle avidité on attendait cette première représentation de *Ruy-Blas*, c'est chose difficile à dépeindre. Les uns craignaient une manifestation en faveur de Victor Hugo, homme politique, et par peur du grand démocrate dénigraient l'œuvre du grand poète, d'autres s'imaginaient qu'une manifestation contre Victor Hugo pourrait se produire. Il n'en a rien été.

À huit heures, autour de l'Odéon illuminé, fourmillait une foule ; les heureux montaient fièrement le large perron ; les autres regardaient, envieux ; parmi ces derniers, il y avait des amis passionnés de *Ruy-Blas* qui ont passé là toute leur soirée, quémendant des nouvelles pendant les entr'actes.

Nous entrons. Quelle admirable salle ! Un parterre de rois (j'entends du royaume de l'intelligence.) La toile se lève. Un frisson court dans la salle, un murmure d'attention et de respect. C'est que *Ruy-Blas* est un chef-d'œuvre qu'on avait pour ainsi dire perdu et qu'on retrouve, et cela donne une vraie émotion. Quand un gouvernement despotique, comme l'empire à son avènement, fait disparaître de la scène du monde un certain chiffre d'hommes qui le gêne, et Louis Bonaparte exile pêle-mêle Victor-Hugo et *Ruy-Blas*, Edgard Quinet et *Hernani* ! Qu'importe Victor Hugo en exil, si *Ruy-Blas* reste en France ? Qu'importe la tribune interdite à Victor Hugo, représentant du peuple, si, du haut de son fauteuil ducal, le ministre César de Bazan, duc d'Olmedo, dit à ces voleurs qui sont grands d'Espagne leur vérités sanglantes, en présence du peuple français qui écoute et qui applaudit ? Telle est la puissance du génie, il se triple, et au-delà. Si l'homme de génie est avec le peuple, heureux le peuple ! Car il n'a pas un seul ami en lui, il en a mille, et, dans ses rangs, pour le défendre, il voit prendre place les *Gwynplaine*, les *Gilliatt*, les *Enjolras*, et tant d'autres !

Lafontaine tenait le rôle de Ruy-Blas ; Geffroy, celui de don

Salluste ; Mélingue, celui de don César de Bazan ; Mlle Sarah Bernhardt était la reine d'Espagne.

Dès le premier coup d'œil jeté sur l'ensemble de la scène, on comprenait avec quel respect l'œuvre a été montée. Dès les premiers vers entendus, nous avons senti avec quel respect les acteurs se mouvaient dans ce drame ! Mélingue même a tremblé : nous l'avons vu de nos yeux et nous avons su plus tard avoir vu juste.

Quant à Geffroy, seul il paraissait très maître de lui. Il y a à cela bien des raisons. Geffroy doit avoir près de soixante-dix ans et il est familiarisé avec ce lion : le public ; de plus, son rôle est un rôle de concentration et point d'éclat. Lafontaine et Geffroy ont été très beaux ; Mélingue a une revanche à prendre ; ce soir, il l'aura prise.

Dès la scène de reconnaissance entre Zafari et lui, Ruy-Blas, Lafontaine a frappé le public droit au cœur :

— Ah ! mais je te dis là des choses... des folies !

Cette parenthèse s'est détachée admirablement ; on a éclaté en bravos, Lafontaine a pâli, mais il a dû se sentir soutenu ; il a continué, sûr de sa victoire. Je dis de *sa victoire*, car celle du maître n'était pas douteuse ; que *Ruy-Blas* soit un chef-d'œuvre, on n'en doute plus ; cela est su de longtemps ; toutes les critiques ont été faites sur cette œuvre. La bataille ne pourrait être qu'au sujet des acteurs ou qu'à propos de politique, on a eu l'esprit de n'en pas faire là, car les ennemis politiques de Victor Hugo ont fait preuve d'un excellent bon goût.

Le poème s'est déroulé ; il a grandi ; les caractères du drame se sont accentués ; leurs voix toujours plus émues ont dit les passions toujours plus pathétiques, et dans un crescendo plein d'harmonie, l'enthousiasme a monté en même temps. L'œuvre poétique s'est imposée. Cette figure de jeune reine, si ennuyée,

si puissante et si peu libre, a touché ; on a écouté les tristesses de ce cœur ; on l'a aimée pour sa douleur et pour son amour. La pureté de cette âme a désarmé les plus revêches des journalistes, les faiseurs de *mots* à dix centimes venus dans l'espoir de pêcher en représentation troublée quelque calembredaine injurieuse à jeter à cet homme dont la France s'enorgueillira à jamais, et qu'elle est si heureuse de posséder encore.

Le respect a envahi l'assemblée ; il est descendu dans tous les esprits, et quand Ruy-Blas s'est écrié :

Soyez maudits devant votre pays qui tombe  
Fossoyeurs qui venez le voler dans sa tombe !

Quand il a dit tous les malheurs de son pays :

Nous avons sur la mer, où Dieu met ses colères,  
Perdu deux cents vaisseaux, sans compter les galères !

Quand il a dépeint l'Espagne agonisante,

Triste comme un lion rongé par la vermine !

Alors, à cette voix magistrale qui reproche, qui gronde et qui commande, les cœurs se sont gonflés ; des larmes ont roulé de bien des yeux ; de vrais hommes d'État, qui étaient là dans la salle, ont dû sentir une fois de plus, mieux que jamais, la gravité de l'heure présente ; ils ont compris la puissance du poète qui est la voix même d'un peuple, et l'âme de Paris, et de la France qui était dans cette salle attentive s'est exaltée et a frémi d'orgueil et d'espoir.

*Ruy-Blas* est peut-être le drame de Victor Hugo le plus fécond en vers isolément beaux ou charmants ; à tout instant un de ces vers sublimes se détachait et battait harmonieusement des ailes ; on l'admirait une seconde, à part, pour lui-même, sans que le fil du drame en fût perdu.

En somme, ç'a été une fête de l'esprit et des cœurs, une fête éclatante, point du tout dans le sens banal du mot. Après vingt ans d'exil, Ruy-Blas nous revenant a été accueilli comme un ami bien aimé ; il nous donne deux émotions ; on est heureux de le revoir et de songer que son retour a été un des signes de la renaissance espérée.

N'attendez pas de moi un seul mot d'amertume contre les accapareurs de théâtres, qui ont rempli l'intérim, en l'absence des vrais répertoires, contre les Rabagas passés et présents :

Je ne m'occupe pas de ces hommes du tout !

dit Ruy-Blas. Arrivé à une certaine hauteur d'admiration et d'amour pour ce qui est le beau et le mieux, on n'a plus de force, même pour le mépris.

JEAN AICARD.

## Avril 1872. — *L'Année terrible*

### L'ANNÉE TERRIBLE<sup>6</sup>

Le livre a paru ; il était attendu avec une impatiente avidité pour tous les passionnés de la politique et de la littérature. Beaucoup comptaient sur un scandale : « Ah ! disaient les uns, vous allez voir l'incendiaire, le flatteur d'instincts, le chercheur de popularité quelconque se révéler enfin dans ce livre au titre effrayant ! » Et les autres : « Ce penseur a épousé nos haines ; ce livre contiendra un écho de nos fureurs ; *Nous avons avec nous le bonhomme de bronze !* »

Le livre ouvert, on a vu, calme, énergique et rêveur, dans l'attitude de puissance au repos du Jérémie de Michel-Ange, le

<sup>6</sup> *L'Égalité* (de Marseille), mercredi 24 avril 1872.



grand poète de la France, plus grand poète des siècles, répondant par des sourires aux coups qui s'adressent à lui, par des larmes aux coups qui s'adressent aux autres.

Et les plus furieux

S'étonnent de ne voir d'autre but à leurs coups  
Que cet homme pensif, mystérieux et doux !

Le poète n'avait pas attendu d'être *chassé par les hommes* pour *s'enfuir dans les étoiles* ! C'est dans la région des astres, dans les profondeurs où ne va que la pensée des prophètes qu'il nous emporte. Tel l'aigle un jour, sans s'en apercevoir, enleva, blotti dans les plumes de son échine, le petit roitelet ébloui du ciel.

De là-haut, les hommes semblent au roitelet des cirons, tant ils sont lointains, tant ils sont bas !

Les montagnes sont des lignes d'ombre ; les frontières des peuples disparaissent, et si l'esprit du poète qui plane dans les nuées choisit pour patrie la France, c'est qu'il a pour patrie la Justice, pays où l'on souffre :

Je voudrais n'être pas Français pour pouvoir dire  
Que je te choisis, France !

Il a à la fois pour patrie et la France et la République ; il est le patriote de la douleur, et le partisan du martyre.

Les sceptiques sourient, et disent bien vite, dans l'argot du scepticisme moderne : « *C'est de la pose !* »

Si vous entendez quelqu'un dire ce mot bête, ne répondez même pas qu'Homère a posé, qu'Eschyle a posé, que Dante a posé, qu'ils ont tous posé, les lyriques, les grands, les maîtres, parce qu'ils se sont prouvés magistraux, grands et lyriques ; non, ouvrez seulement le volume à la page 45 ; lisez la pièce à *petite Jeanne* :

Votre blond frère George et vous, vous suffisez  
À mon âme, et je vois vos jeux, c'est assez ;  
Et je ne veux, après mes épreuves sans nombre,  
Qu'un tombeau sur lequel se découpera l'ombre  
De vos berceaux dorés par le soleil levant !

Tournez les feuillets suivants, lourds de pensées que votre interlocuteur ne comprendrait peut-être pas ; vous voulez toucher son cœur ; tout le monde n'est pas forcé d'avoir de l'esprit, mais tout le monde est forcé d'avoir un cœur : lisez-lui donc la pièce : à *l'enfant malade pendant le siège*.

Il est suave, ce chant en strophes brèves qui sont semblables à des soupirs ?

Si je ne vous vois pas gaie et rose, et très forte,  
Si, triste, vous rêvez,  
Si vous ne fermez pas derrière vous la porte  
Par où vous arrivez !

... Deux vers sublimes !... Nous ne craignons pas de rappeler Philaminte en nous arrêtant pour analyser et admirer de tels vers !... La frêle mignonne enfant ne ferme pas la porte ; elle est toute faible, toute tremblante, et cette porte ouverte devient aussitôt pour le grand-père rêveur un symbole navrant, presque un présage ; il a dit dans les *Contemplations* :

Hélas vous aviez donc laissé la cage ouverte  
Que votre oiseau s'est envolé !

Reprenons les strophes de l'*Année Terrible* :

Si je ne vous vois pas comme une belle femme,  
Marcher, vous bien porter,  
Rire, et si vous semblez être une petite âme  
Qui ne veut pas rester,



Je croirai qu'en ce monde où le suaire au lange  
Parfois peut confiner,  
Vous venez pour partir, et que vous êtes l'ange  
Chargé de m'emmener !

Tournez encore quelques pages ; en feuilletant le livre que  
de vers vous sauteront aux yeux, étant éclatants, comme ceux-  
ci :

... Nous allons droit au but dans la tempête  
En lui laissant briser nos mâts et nos agrès !

1er janvier, à cette date, arrêtez-vous :

Enfants, on vous dira plus tard que le grand père  
Vous adorait ; qu'il fit de son mieux sur la terre,  
Qu'il eut fort peu de joie et beaucoup d'envieux,  
Qu'au temps où vous étiez petits, il était vieux,  
Qu'il n'avait pas de mots bourrus, ni d'airs moroses,  
Et qu'il vous a quittés dans la saison des roses ;  
Qu'il est mort, que c'était un bonhomme clément ;  
Que, dans l'hiver fameux du grand bombardement,  
Il traversait Paris tragique et plein d'épées,  
Pour vous porter des tas de jouets, des poupées,  
Et des pantins faisant mille gestes bouffons,  
Et vous serez pensifs sous les arbres profonds.

Après cela, tout ennemi du poète doit s'incliner, s'avouer vaincu.

Ce livre est comme un bois farouche, obscur, qui serait plein  
de lueurs d'épées ; les buissons épineux y sont en fleurs, et dans  
sa nuit chantent deux oiseaux, deux petites âmes d'enfants,  
Georges et Jeanne.

Cette œuvre est dédiée à Paris, au Paris bombardé du pre-  
mier siège, au Paris incendié du second siège ; elle est comme

une gloire dressée à côté de nos ruines.

Ici, des maisons écroulées ; des palais noirs, en décombres ;  
des souvenirs d'incendie.

Là, debout, ce livre nouveau, superbe, une épopée, un monu-  
ment ; sur son fronton ces mots : À Paris, capitale des peuples.

Poésie sauvage et pure ! Un vent souffle ; on se sent des ailes  
qui s'ouvrent, et ce vent nous emporte. Quel est le nom de cet  
ouragan ? La suprême inspiration ; où nous mène-t-il ? Dans la  
suprême raison.

Que demander de plus au génie ? Relisez *Dans le Cirque*.  
C'est la vérité simple et dure, l'inanité de la guerre dévoilée.

Et encore, et toujours, et à chaque page, l'image splendide  
apparaît, l'idée étincelante jaillit.

Fleur de bronze éclatée en pétales de flamme ;  
c'est la bombe et c'est l'image ;

Personne n'est méchant et que de mal on fait !

voilà l'idée !

Tout ce que la vie moderne a de poétique, tout ce que les an-  
nées qui viennent de s'écouler ont d'épique, tout ce que la jus-  
tice a de douleur, tout ce que la poésie a d'amour, ce livre fré-  
missant le contient.

Et il me semble impossible que l'enthousiasme d'admiration  
qu'il soulèvera dans les cœurs, ne se change pas en cette sorte  
d'affection qu'on a pour les Virgile et les Platon, pour les philo-  
sophes consolateurs de l'humanité.

Mais que dis-je ? Le seul tort de Victor Hugo, c'est d'être vi-  
vant ; dès qu'il voudra bien mourir, il sera aimé de tous ; que  
ses ennemis se rassurent, cela viendra.

Et j'y songe avec inquiétude. Rien de grand ne s'annonce dans  
les jeunes générations, Le blanc poète est seul sur la cime ; il

s'apprête, dit-il, au mélancolique départ ; quand la lumière qui sort de ses livres cessera de se renouveler, quand sa voix se sera tue, qui donc tiendra en haleine la grande curiosité d'un peuple accoutumé à ces aubes de l'âme, au chant d'une pareille voix ?

Cette pensée a été éveillée en moi par deux vers inédits de Victor Hugo. Me pardonnera-t-il d'être indiscret, de publier deux vers inconnus, qui sont, pour ainsi dire, un legs d'aïeul ? Il ne pourra pas m'en vouloir parce qu'il sentira avec quelle émotion et quel respect je répète ce distique. Je l'ai lu sur la première page d'un exemplaire de *l'Année terrible* ; j'ai lu :

À Georges (dans quinze ans d'ici).

L'avenir me plaît, tel que mon cœur le comprend ;

Car moi je serai mort et toi tu seras grand !

Ce qui se dégage de ces deux vers comme de tout ce livre, c'est une immense sérénité ; elle erre dans l'esprit du lecteur, le pénètre, et rend douces toutes ses pensées, ses tristesses même, et les féconde.

Concluons par deux questions suivies de leurs réponses :

Le génie de Victor Hugo peut-il grandir ? Non. Grandit-il ? Oui.

Les infiniment petits sont les seuls à le nier ; c'est que leur regard ne peut embrasser à la fois qu'un horizon menu, très menu.

Si un mont se mettait à croître, les fourmis, pour qui un caillou est un Himalaya, pourraient-elles s'en apercevoir ?

JEAN AICARD.

Le succès de *l'Année terrible* continue.

Dès les premiers jours de ce succès, les ennemis eux-mêmes de Victor Hugo et de ses opinions politiques, se sont sentis vaincus ; — ils n'ont pas trouvé un traître mot à dire au moment où s'est élevé la grande voix du poète.

Mais l'esprit est revenu aux critiques ahuris. Trop tard, messieurs, vous ne pèserez plus sur l'opinion ; elle est faite, et bien faite. M. Barbey d'Aurevilly lui-même ne prévaudra pas contre elle. Homme singulier dans ses fougues ! Furieux de n'avoir qu'un esprit en retard, l'esprit du palier, il a été plus violent que jamais... et il a excité des sourires. Qui veut trop prouver ne prouve rien ; M. Barbey d'Aurevilly pourtant est parvenu à prouver quelque chose : c'est qu'il manque de goût, de tact, de sincérité et de mille autres qualités qu'il dénie à ceux qui les ont.

Je lui croyais encore une lueur d'intelligence ; je le savais éreinteur systématique, c'est vrai, avec la haine inconséquente, folle et plus souvent bête de la poésie, mais je le croyais capable de comprendre qu'il est des heures où la bonne confraternité littéraire est un devoir.

*L'Année terrible* est un succès fort dur aux Prussiens : la preuve en est qu'ils saisissent ce livre en Alsace et en Lorraine.

Ce livre, saisi en Prusse, M. Barbey voudrait le confisquer en France. Il essaye de le salir. Des penseurs ont dit de ce livre : « C'est le commencement de la revanche intellectuelle ! » Et M. Barbey, enragé, hugophobe, au dernier degré, essaye de gâter ce triomphe ; au-dessous de cette victoire, il inscrit le mot : défaite ! il tente de décourager les esprits français qui se réveillent.

<sup>7</sup> Périodique non mentionné, année 1872, coupures de presse conservées aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 44, agenda n° 5, pages 28-29.

*L'Année terrible* est un monument superbe, construit sur nos ruines. M. Barbey y met sa torche qui s'efforce d'être incendiaire... Quel châtement lui infligerait-on si la tentative était dirigée contre un monument de pierre et de plâtre ?... Oh ! le noble spiritualiste ! — Il s'écrie : « V. Hugo a mérité l'aigle noir. » Il me semble que je viens de prouver jusqu'à l'évidence que c'est M. Barbey qui réjouit les gens de Prusse en travaillant avec eux à escamoter le succès de *L'Année terrible*.

... Triste ! oh ! triste ! dit Shakespeare. En vérité, M. Barbey est de ceux qui souhaitent à chaque instant, avec de grands cris, le calme des passions populaires. Donnez donc le bon exemple, catholique enfiellé !

Vraiment, je ne me sens pas né pour les diatribes, les satires amères, et j'ai horreur de ce qu'on appelle *l'éreintement*. Mais l'indignation qui faisait les vers de Juvénal fait quelquefois les articles du journaliste.

JEAN AICARD.

### Février 1874. — Quatrevingt-treize

#### Quatrevingt-treize<sup>8</sup>

Aujourd'hui le livre a paru. Nous le recevons, nous venons de le lire et nous écrivons tout pénétré encore des sensations qu'il nous a données.

\*

Qu'est-ce que le sujet ? Pendant la guerre de Vendée, un gentilhomme admis à la révolution, Gauvain, commande les forces républicaines contre son oncle le marquis Lantenac, chef des

<sup>8</sup> Périodique non mentionné, année 1874, coupures conservées aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 44, agenda n° 5, pages 30-34.

paysans. Gauvain a auprès de lui un envoyé de la République, Cimourdain, son ami, presque un père pour lui, chargé de le surveiller, car Gauvain « est un clément ! »

Cimourdain comprend la République et la loi à la lettre ; Gauvain en comprend l'esprit et l'âme. Cimourdain est le présent, Gauvain l'avenir. Victor Hugo dit de la Convention ce mot sublime : « Des onze mille deux-cent-dix décrets qui sont sortis de la Convention, un tiers a un but politique, les deux tiers un but humain. » — Gauvain ne voudrait que les derniers, si c'était possible.

Les hasards de la guerre font qu'une pauvre paysanne qui fuit son village dévasté, traînant avec elle ses trois enfants, est rencontrée par les républicains et emmenée par eux. À quelque temps de là, la malheureuse est fusillée et laissée pour morte par les hommes de Lantenac ; le bataillon républicain avait adopté ses trois enfants qui sont pris comme otages par les paysans.

La lutte entre Gauvain et Lantenac touche à sa fin. Lantenac est enfermé dans une « Bastille de province, » la Tourgue. Les trois enfants y sont, dans une salle sous laquelle tout est prêt pour l'incendie. Si on attaque, les assiégés se défendront jusqu'à la dernière extrémité et finalement s'enseveliront sous les décombres. Le siège et l'assaut commencent.

Déjà les républicains vont se rendre maîtres de Lantenac, acculé dans ses derniers retranchements. Tout à coup, une issue ignorée s'ouvre pour lui. Il fuit. Or, la Tourgue est en flammes. Les trois enfants vont périr. On peut les voir près de la fenêtre de la salle déjà pleine de fumée. — Lantenac, qui était libre, a dans sa poche la clé qui peut les sauver ; il réfléchit, et retournant sur ses pas, il sauve les petits, mais il s'est livré à l'ennemi. Prisonnier, la guillotine l'attend. Gauvain ayant délinqué avec lui-même, le fait évader. Quand le tribunal que Ci-

mourdain préside demande qu'on introduise Lantenac, c'est Gauvain qu'on introduit. Cimourdain, le cœur brisé, le condamne à mort, assiste à l'exécution et au même moment se tire un coup de pistolet.

\*

Voilà, grossièrement, le sujet du roman nouveau de Victor Hugo. Toute une époque s'y résume ; au fond, la Convention se dresse ; telle, sur une toile donnant l'illusion du lointain, au théâtre, la grande silhouette d'une montagne préside à l'action qui se passe sur le devant de la scène.

Danton, Robespierre, Marat, ces figures prodigieuses, singulières, terribles traversent le théâtre. L'auteur fait même le dénombrement des membres de la Convention... leur nom suivi d'un mot, et le portrait est fait, rapidement, d'un trait ; — les noms se pressent, chacun avec sa physionomie ; ainsi pour recomposer l'ensemble, le détail se lie au détail.

Les hommes ne sont pas les seuls héros du drame. Le poète explique quelle part les éléments prennent dans les actions humaines ; les milieux ont leur influence ; les horizons donnent des conseils ; *l'âme de la terre passe dans l'homme*. Comment dire tout ce que contient un livre pareil ! Il y a telle page dont chaque ligne est une idée. Il y a telle ligne dont l'idée mère porte en elle tout un poème. Un exemple entre mille : « Une voix dans la montagne suffit pour détacher l'avalanche. » — Victor Hugo est essentiellement créateur ; il n'y a pas d'homme, y compris Shakespeare, dont le cerveau contienne plus d'êtres et de choses ; est-ce en abrégé ? Aucunement. Il semblerait au contraire qu'êtres et choses, dans cet esprit surprenant, grandissent. Tout y devient épique, — en restant humain. Prenez par exemple la Fléchard, la mère douloureuse à la recherche de ses enfants devenus les otages des paysans. Cette figure, comme celles de Cimourdain et de Gauvain, rassemble et résume en

elle des traits qu'on ne retrouve qu'épars dans la vie ; elle est une incarnation de l'idée de maternité ; comme Cimourdain est une incarnation de la Révolution et Gauvain une incarnation de la République. Il y a peu de personnages auxquels ait touché Victor Hugo sans qu'il les ait grandis jusqu'à en faire des types, ce qui est le fait du seul génie.

\*

Or, à travers le drame terrible, le poète a voulu placer un épisode de grâce et de fraîcheur ; il l'a demandé à l'enfance. Quand les trois petits sont laissés seuls dans la salle déserte de la Tourgue, Victor Hugo nous les montre allant, venant, jouant. Une abeille entre, des hirondelles passent, une branche de mûrier sauvage pénètre par la croisée ; les petits regardent l'abeille, les hirondelles, cueillent les mûres ; c'est tout, oui, et c'est charmant. On les voit se mouvoir avec la gaucherie adorable de leur âge, et l'on est ravi. Ils font d'un livre précieux, qui est là, un vrai massacre : ils le déchirent, puis en déchirent encore les morceaux et les jettent au vent. Georgette dit, voyant s'envoler les bribes des feuillets : « Papillons ! » — et l'on a repris des forces pour entrer de nouveau dans le drame effrayant.

Cette halte était nécessaire, car le dénouement du livre est d'une grandeur que rien ne dépasse. Il faut que Cimourdain condamne à mort son ami, son enfant, Gauvain, coupable de générosité, de clémence, il fait cela. C'est ici le moment pour le critique d'attirer l'attention sur une figure jusque-là secondaire, celle du sergent Radoub.

À ce moment, le poète s'en empare, et la marque de son sceau ; c'est le moment où elle devient un type ; elle résume une catégorie d'hommes : elle grandit. Je ne sais si les critiques ont insisté sur ce point, mais il semble qu'entre Gauvain et Cimourdain, chefs et acteurs tous deux absolus dans leur façon de penser, Radoub représente les hommes qui assistent aux

événements et qui en sont sans les mener, et qui les jugent ; ici Radoub représente le bon sens, il est simplement homme, sans théorie, sans réflexion, spontané ; que dit-il ? écoutez-le : « Le vieux a bien fait de sauver les enfants ; vous avez bien fait de sauver le vieux, et si l'on guillotine les gens parce qu'ils ont fait de bonnes actions, alors va-t'en à tous les diables ; je ne sais plus du tout de quoi il est question, il n'y a *plus de raison pour qu'on s'arrête...* je résume ma façon de voir, *je n'aime pas les choses qui ont l'inconvénient de faire qu'on ne sait plus du tout où on en est !* » Quel langage ! et quel enseignement dans le discours d'un ignorant !

Enfin l'action se précipite. Cimourdain va entretenir Gauvain dans sa prison. Ce dialogue entre la République de l'absolu et celle de l'idéal est sublime.

— « Qu'y a-t-il au-dessus de la justice ? — L'équité ! » Quand Socrate mourant parlait à ses disciples rangés autour de lui, non, le jour naissant n'éclairait pas une scène plus majestueuse. Un martyr confessant sa foi dans l'avenir, dans la clémence, dans l'apaisement, dans l'amour, voilà le tableau.

\*

Ce livre est une œuvre de mansuétude et de bonté. Comment est-il possible qu'une pareille œuvre, qui invite les âmes à la concorde, soit méconnue dans son principe par un certain nombre d'hommes ? Eh ! c'est l'histoire éternelle. Le génie ofusque, avons-nous dit bien des gens qui pourraient paraître grands sans lui, lui en veulent parce qu'il les dépasse. C'est avec cette pensée que nous allions faire la péroration de notre article quand nous nous sommes rappelé qu'une des pages du roman nous la fournirait toute faite ; on peut, en effet, appliquer à Victor Hugo lui-même ce qu'il dit au sujet de la Convention. En cherchant bien, on trouve toujours que Victor Hugo a au moins effleuré, sinon développé une idée qu'on croit un moment pouvoir faire sienne. Mais je cite et je conclus :

« Du vivant de la Convention, car cela vit une assemblée, on ne se rendait pas compte de ce qu'elle était. Ce qui échappait aux contemporains, c'était précisément sa grandeur ; on était trop effrayé pour être ébloui. Tout ce qui est grand a une horreur sacrée. Admirez les médiocres et les collines, c'est aisé ; mais ce qui est trop haut, un génie aussi bien qu'une montagne, une assemblée aussi bien qu'un chef-d'œuvre, vus de trop près, épouvantent. Toute cime semble une exagération. Gravier fatiguer.

« On éprouve ce sentiment bizarre, l'aversion du grand. On voit les abîmes, on ne voit pas les sublimités ; on voit le monstre, on ne voit pas le prodige. Ainsi fut d'abord jugée la Convention.

« Aujourd'hui elle est en perspective, et elle dessine sur le ciel profond dans un lointain serein et tragique, l'immense profil de la révolution française. »

Homère et Shakespeare nous apparaissent, de la même manière, grands dans le lointain du temps ; Victor Hugo aura la destinée de ces prodigieux génies. Aussi fort qu'il est doux, il excitera l'enthousiasme par sa puissance d'esprit et par sa grâce de cœur il inspirera la tendresse. JEAN AICARD.

## Mars 1872. — Actes et Paroles

### PROPOS LITTÉRAIRES<sup>9</sup>.

#### Actes et Paroles.

Nous avons très souvent, en peu de temps, prononcé à cette même place, le nom de Victor Hugo. C'est qu'il est impossible

<sup>9</sup> Périodique non mentionné dont les coupures sont conservées aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 8, pages 19-20. Cet article évoque le volume III des *Actes et Paroles*, première partie.



de parler littérature, ou politique, ou philosophie sans avoir à redire, à chaque instant, ce nom glorieux.

Nous savons combien il est difficile aux contemporains d'un homme de cette stature de tolérer longtemps et patiemment qu'il les dépasse ainsi tous de la tête.

*Quantum lenta solent inter viburna cupressi*<sup>10</sup> !

On se lassait d'entendre Aristide toujours appelé le juste ; chez nous, surtout aujourd'hui où chacun se pique d'être un *homme de lettres*, où chacun fait son livre et a même parfois écrit son petit théâtre bourgeois très complet, on est vite las d'entendre appeler toujours un maître : le grand et l'illustre. C'est là la clef de la haine de certains écrivains contre notre bien aimé poète Victor Hugo. Tant pis pour ceux qui se fatiguent de son continuel resplendissement ; ils perdent une des plus pures joies de l'homme, qui est l'admiration.

Aujourd'hui vient de paraître un volume intitulé *Actes et Paroles*, qui contient le récit de la vie publique de Victor Hugo depuis son retour de l'exil jusqu'à aujourd'hui, et la reproduction de ses manifestes en vers et en prose. Rien de plus intéressant que ce volume où sont ainsi rassemblées des pages écrites par notre cher maître au milieu des circonstances les plus terribles, les plus épiques, les plus douloureuses et les plus superbes des temps modernes, pendant le siège de Paris et pendant cette convulsion de colère et de désespoir qui s'est appelée la Commune.

Nous ne pouvons pas analyser à part chacune de ces pages, mais nous nous rappelons comme elles nous sonnèrent au cœur au moment de leur première apparition !

<sup>10</sup> NDLR. — VIRGILE, *Bucoliques*, Églogue I, vers 26 ; volume I, page 4 :

[... Rome élève autant sa tête]  
Qu'entre les viornes flexibles l'altier cyprès.

Combattants ! combattants ! qu'est-ce que vous voulez.  
Vous êtes comme un feu qui dévore les blés !

Théodore de Banville, dans le traité de poétique dont nous parlions il y a peu de jours, dit qu'un des effets les plus remarquables du vers moderne, c'est de paraître, par l'arrangement de sons, plus long qu'il n'est vraiment.

Le second de ces deux vers ne répond-il pas admirablement à cette remarque ? Mais quelle puérilité ! Signaler un beau vers parmi les beaux vers du maître !

Je sauverais Judas, si j'étais Jésus-Christ !

Après la grande image, le sentiment sublime ! Et en réponse à ce vers, l'expulsion de Belgique et, surtout, avant l'expulsion de Belgique, le guet-apens de la rue des Barricades !... Quant à moi, il ne me déplait aucunement, que Victor Hugo soit ainsi insulté, exilé, expulsé, et un peu lapidé ; je ne voudrais pas que cette consécration lui eût manqué. Cela lui sied ; cela va à sa taille de prophète, et tout en souffrant de voir tant de haine au cœur des hommes, je suis bien aise de voir les méchants et les sots donner à cet homme de génie la seule gloire qui lui eût manqué, celle d'exciter leurs cris d'oiseaux de proie et d'oies sauvages !

Et en fin de compte, me dira-t-on, ces insulteurs sont-ils châtiés ? Les lois punissent les attaques nocturnes, à main armée, les violations de domiciles ? — Oui, monsieur ; — « M. Kerwyn de Lettenhove, fils du ministre de l'intérieur local, — n'a pu nier qu'il n'eût fait partie de la bande qui avait assiégé la nuit une maison habitée, et failli tuer un petit enfant. L'honorable juge, sur cet aveu, lui a demandé s'il voulait nommer ses complices. M. Kerwyn a refusé. Le gouvernement l'a condamné à cent francs d'amende. »

Et enfin « les journaux libéraux belges... ont annoncé que M. Anspach, le bourgmestre de Bruxelles, venait d'être nommé

par le gouvernement français commandeur de la Légion d'Honneur. Ce fait... n'a pas été démenti. »

Il me semble qu'on peut après cela s'abstenir de toute réflexion... On se demande seulement à quelle époque se passe cette histoire ?... et l'on se répond avec étonnement qu'elle se passe le 27 mai 1871, à Bruxelles, dans un pays qui prétend quelquefois aimer la France !... N'insistons pas, vous dis-je, et venons-en tout de suite à cette allocution merveilleuse adressée à Vauden, par Victor Hugo, à la société chantante des travailleurs qui était venue donner une sérénade à l'expulsé de la Belgique.

Il m'est impossible de ne pas citer. Écoutez !... « — Un de vos chants m'a saisi... — Laissez-moi vous le raconter à vous-même... — Une voix grave parlait dans l'ombre, puis s'interrompait, et les autres voix répondaient. Toutes les voix qui étaient ensemble étaient basses, et la voix qui était seule était haute. Rien de plus pathétique, *on eût dit un esprit enseignant une foule.*

« ... J'écoutais ce grand dialogue d'un archange avec une multitude ; ce respectueux chuchotement des peuples, répondant aux divines explications d'un génie. Il y avait comme un frémissement d'ailes dans la vibration auguste de la voix solitaire. C'était plus qu'un verbe humain, c'était comme une voix de la forêt et de la nuit donnant à l'homme, à tous les hommes, hélas épuisés de fatigue, accablés de rancunes et de vengeances, saturés de guerre et de haine, les grands conseils de la sérénité éternelle.

« Et au-dessus de tous les fronts inclinés, au milieu de tous nos deuils, de toutes nos plaies, de toutes nos inimitiés, cela venait du ciel, et c'était l'immense reproche de l'amour... »

Qu'ajouter à cela ? Comment dirais-je maintenant ce qu'est la voix du poète, ce qu'est ce volume d'*actes et paroles*, ce que

je sais que sera le volume *l'année terrible*, après cette explication sublime donnée par le poète lui-même de sa propre poésie, l'immense reproche de l'amour !...

Paris, 18 mars 1872.

JEAN AICARD.



## ANNEXE 2

### CORRESPONDANCE CROISÉE ENTRE JEAN AICARD ET VICTOR HUGO

La correspondance échangée entre Victor Hugo et Jean Aicard n'a jamais été publiée *in extenso* en raison de son faible volume : d'un côté les soixante lettres recensées ne seraient pas suffisantes pour former un volume ; d'un autre côté elles excèderaient les limites d'un article pour une revue. En revanche, elles trouveront dans cette livraison d'*Aicardiana* une place de choix, notamment par l'ajout de notes conséquentes et de nombreuses pièces liées aux échanges épistolaires entre les deux écrivains.

La correspondance connue se trouve à la Maison de Victor Hugo à Paris qui possède dix-sept lettres de Jean Aicard et aux archives municipales de Toulon qui détiennent vingt-six lettres envoyées par Victor Hugo ; j'ai, par ailleurs, retrouvé deux lettres publiées ; enfin, quinze lettres n'ont pas été conservées ou ont été perdues.

Les lettres publiées de Victor Hugo ont été généralement disséminées dans sa *Correspondance* ou ses *Œuvres complètes*, où il n'est pas facile de les retrouver. Certaines lettres de Jean Aicard ont été imprimées *passim*, mais pas toujours en intégralité et parfois avec des fautes de transcription ou d'après des documents de seconde main. Le grand intérêt de la présente publication est donc de rassembler les originaux concernés, formant une correspondance croisée très cohérente dans laquelle les pièces des différentes provenances se répondent les unes aux autres : les quelques lettres non invento-

riées qui pourraient être retrouvées ultérieurement dans des collections publiques ou privées ne sauraient donc apporter des éléments très nouveaux. Dans cette édition, j'ai numéroté les lettres de manière à faciliter les renvois.

Cette correspondance est constituée principalement de courtes missives, voire de simples billets. Victor Hugo y multiplie les formules un peu passe-partout, qu'il envoyait à tout le monde : mais il est vrai que, comme tous les grands écrivains, il entretenait une correspondance gigantesque dont les pièces connues se comptent par milliers.

Les articles cités et les notices sur les personnages évoqués ont été renvoyés dans plusieurs annexes et la section « Notes et Documents » de ce volume.

**Correspondance  
de Jean Aicard et de Victor Hugo  
recueillie et annotée par Dominique AMANN**

**Lettre n° 1 : début avril 1865,  
de Jacqueline Lonclas à Victor Hugo.**

NOTES :

1° Lettre non conservée — la Maison de Victor Hugo ne possède aucune correspondance provenant de Jacqueline Lonclas — mais son existence est prouvée par la missive de Victor Hugo à la date du samedi 6 mai suivant (lettre n° 4).

2° Le jeune Jean, âgé de seulement dix-sept ans lorsqu'il envoya sa première lettre à Victor Hugo le mardi 4 avril 1865 (lettre n° 2), avait probablement demandé à sa grande sœur

une lettre d'introduction. Certes, Jacqueline ne connaissait pas Victor Hugo et n'était pas connue de lui, mais, selon une suggestion pertinente faite par Michael Pakenham<sup>1</sup>, elle pouvait se recommander notamment du souvenir de Jean Aicard père (1810-1853) qui avait été un écrivain de quelque notoriété, voire encore de sa compagne Pauline Roland (1805-1852) que Victor Hugo célébra à deux reprises dans *Châtiments* :

— le poème n° XI « Pauline Roland », du livre V « L'autorité est sacrée », cent vingt-huit vers, lui est totalement consacré :

Elle ne connaissait ni l'orgueil ni la haine ;  
Elle aimait ; elle était pauvre, simple et sereine ;  
Souvent le pain qui manque abrégait son repas.  
[...]. (page 208).

— elle est encore citée, mais de façon anonyme, au livre VI « La stabilité est assurée », dans huit vers du poème n° II « Les Martyres », à l'occasion de son départ pour le bagne le 8 juillet 1852 :

Une d'elles était une mère sacrée.  
Le jour qu'on l'entraîna vers l'Afrique abhorrée,  
Ses enfants étaient là qui voulaient l'embrasser ;  
On les chassa. La mère en deuil les vit chasser  
Et dit : — partons ! — Le peuple en larmes criait grâce.  
[...]. (page 234).

**Lettre n° 2 : mardi 4 avril 1865,  
de Jean Aicard à Victor Hugo.**

<sup>1</sup> PAKENHAM (Michael), *Une Revue d'avant-garde*, page 336.

SOURCE : lettre autographe signée, Maison de Victor Hugo, une page + quatre pages de vers.

J'ose aborder seul et faible la majesté sublime du poète qui reçoit en ce moment les applaudissements du monde.

J'ai longtemps marché pour vous parler, et j'ai voulu vous parler parce que je vous aime, grand poète.

J'ai longtemps tâtonné en cherchant un appui. On m'en a offert plusieurs. Tous m'ont bientôt failli. Ils n'ont pas osé vous présenter mon admiration si mal exprimée.

Fort de cette seule admiration, assuré de votre bonté, je viens vous offrir humblement mon jeune cœur, mon cœur de Français enthousiasmé pour vos chants,

J. Aicard

Lycée de Nîmes. 4 Avril 65.

104

NOTES :

1° Lettre très probablement accompagnée de la lettre de Jacqueline (lettre n° 1) si l'on en croit la réponse de Hugo à celle-ci le samedi 6 mai suivant (lettre n° 4).

2° Des vers étaient joints à cette lettre puisque Victor Hugo en accuse réception dans sa lettre du jeudi 4 mai suivant (lettre n° 3). La correspondance reçue par le grand écrivain contient le poème suivant, écrit quelques mois auparavant : je le publie ici d'après le manuscrit autographe en quatre pages conservé dans les archives de la Maison de Victor Hugo ; les archives municipales de Toulon en détiennent, dans le Fonds Jean Aicard, recueil *Poèmes et contes divers*, un exemplaire autographe présentant quelques variantes mineures.

## À Victor Hugo.

*Oh ! l'Avenir est magnifique,  
Jeunes Français, jeunes amis ;  
Un siècle pur et pacifique  
S'ouvre à vos pas mieux affermis.*

i.

Je jette au feu des vers que je vous envoyais ;  
Les pieds étaient comptés ; les rimes étaient belles ;  
Les strophes essayaient terre-à-terre leurs ailes ;  
Pourtant, c'était senti : je vous y tutoyais !

Quelqu'un qui les a lus m'a dit de les refaire,  
Et c'est pourquoi, tant bien que mal, j'écris ceux-ci ;  
Ils seront plus mauvais que les autres, aussi  
Le plus sage parti ce serait... de me taire !

Oui, mais je ne pourrais : depuis le premier jour  
Où vous êtes venu, dans mon âme asservie,  
Demi-dieu rayonnant jeter l'éclair de vie,  
Je me sens pour vous plein d'une ineffable amour.

Je vous aime, exilé qui pleurez votre France,  
Je vous aime, et vos chants me pénètrent le cœur ;  
Je souris avec vous aux rêves de Bonheur ;  
Je pleure : je comprends votre sainte souffrance !

Victor Hugo, j'ai vu dans la splendeur des cieux  
Comme un aigle planer votre sublime Idée ;  
Je l'ai vue en son vol de lumière inondée,  
Et j'ai crié : « c'est grand ! génie audacieux,

« Vous sapez toute erreur qu'un monde vil adore ;  
Vous brisez l'échafaud ; ou, la Justice en main,

105

Vous châtiez le crime, et la France, demain,  
Vous devra les rayons de sa nouvelle aurore ! »

ij.

Je vous ai lu, Victor, pour la première fois  
Dans mon triste Lycée, effroi des Feuillantines,  
Et je n'emportai pas mon livre dans les bois.  
Cependant, étonné des images divines  
Écluses tout à coup devant mes faibles yeux,  
Bien longtemps je rêvai de vous ; et, sérieux,  
Les jours suivants encor j'effeuillais votre livre.

De vos pensers ardents ma jeune âme s'enivre ;  
Je sais par cœur Victor Hugo ; l'heure des jeux  
Se passe bien souvent à causer du poète ;  
Nous vous aimons ; pour moi, volontiers je me prête  
À réciter vos vers fort mal, mais de mon mieux !  
Parfois nous discutons : les deux partis contraires  
Se prendraient au collet, si l'on n'empêchait point...  
Vrai Dieu ! je me battrais ! mes piteux adversaires  
Me vaincraient, ou fuiraient meurtris de coups de poing ?!

Règlement, Règlement ! hargneux, maussade, austère,  
Que de fois j'ai bravé pour Victor ta colère !  
Vous sur qui je lisais, vieux bancs, soyez discrets ;  
Vous, bureaux, receleurs de ses livres secrets,  
*Motus !* car tout pédant, tout Universitaire  
Exalte la *Routine* et punit le *Progrès* !

Je passai plus d'un an à vous lire et relire ;  
Despréaux en souffrit ; et, puisqu'il faut tout dire,  
En délaissant le grec j'oubliai mon latin !

Vos livres, bien cachés derrière ceux d'Horace  
Passaient pour du Virgile ; écolier libertin  
C'est à quoi j'employais mes loisirs et ma classe !...

— Je me confesse à vous : surtout, n'en dites rien ! —

Les vacances, espoir de tout vrai Collégien,  
Vinrent ; je lus toujours l'auteur de préférence ;  
Je le lus en entier ; par bonheur, cette fois,  
J'emportai le beau livre, en rêvant, dans les bois,  
Et je le sentis mieux ! —

Noble fils de la France,  
Ton grand œuvre proscrit est passé sous mes yeux.  
Mon sang a reflué vers mon cœur. En silence  
Longtemps j'ai médité l'ouvrage glorieux.  
Poète, j'ai compris le sentiment qui vibre  
En tes chants immortels ; la sainte majesté  
D'un exilé qui veut la jeune France libre,  
Et j'ai redit ému, palpitant, exalté :

iiij.

« Ne viendra-t-il jamais ce siècle de Lumière ?  
Ne le verrons-nous pas, nous jeunes et Français ?  
Liberté, nous serons tous morts sous ta bannière  
Si nous ne le voyons jamais !

« Semeur divin que rien n'arrête  
Dans ton labeur longtemps ingrat  
Que de couronnes sur ta tête  
Le juste Avenir posera !  
Nos fils diront : "Il était brave

“Ce héros soucieux et grave  
“Qui combattait avec l’esprit !  
“Il nous voulait ce que nous sommes :  
“Libres !” Et l’amour de ces hommes  
Glorifiera ton nom proscrit ! »

Mais s’il venait demain cet Avenir sublime ?  
Demain, plus de bandit, de forfaits, de Victime !  
Rends-nous, ô Liberté, nos exilés français.  
L’heure approche ; Victor, vous, notre grand prophète  
Vous viendrez ; notre gloire alors sera parfaite !  
Oui, nous serons demain libres, et désormais  
Vous vivrez parmi nous, car nous serons Français !

vj.

Vous qui donnez la vie et la joie à mon âme  
En me chantant l’amour de la mère et de Dieu !  
Vous aux accents de qui ma jeunesse s’enflamme  
Quand vos chants aux Français disent un sombre adieu !,  
Pardonnez aujourd’hui si jusqu’à vous j’élève,  
Audacieux, ma voix ; poète au cœur de feu,  
Vous parler un instant était mon plus beau rêve...  
Vous voir... non ! sur la terre on ne voit point un dieu !  
Ah ! que mon cri d’amour n’aille point dans le vide !  
Mon pauvre cœur d’enfant se sentirait troublé...  
Des pleurs... Ayez pitié de ma muse timide :  
Elle vient de France, exilé !

Octobre 64.

J. Aicard.

Élève au Lycée de Nîmes.

3° Il existe encore d’autres poèmes que le jeune Jean composa à la gloire de son idole en 1864 et 1865, mais il s’agit d’es-

quisses qui n’ont pas été publiées, à l’exception du poème « À Victor Hugo » publié dans *Les Jeunes Croyances* (II, III, pages 44-45). Pour ces poèmes inédits, voir ci-dessus pages 13-24.

### **Lettre n° 3 : jeudi 4 mai 1865, de Victor Hugo à Jean Aicard.**

SOURCE : lettre autographe signée, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1, une page.

Hauteville house. 4 mai

Vous avez bien fait de m’envoyer vos vers. Ils sont émus et touchants. On y sent la palpitation d’un jeune et noble esprit. Courage, mon doux poète.

Adorez passionnément la vérité, la justice et la liberté, et aimez-moi un peu.

Victor Hugo.

#### ÉLÉMENT DE DATATION :

La lettre est incomplètement datée mais l’enveloppe porte l’adresse : « Monsieur J. Aicard, élève au Lycée, Nîmes » ; et les oblitérations : « GUERNESEY A MY 5 65 », « LONDON MY 6 65 », « CALAIS 8 MAI 65 », « PARIS À MARSEILLE 8 MAI 65 », « NÎMES [illisible] ».

#### NOTE :

« Vos vers » : Victor Hugo remercie Jean Aicard pour le poème envoyé avec la lettre du mardi 4 avril précédent (lettre n° 2). Mais cette lettre du Maître à son jeune correspondant est

suivie d'une autre missive, écrite le surlendemain, samedi 6 mai, à Jacqueline (lettre n° 4) et qui évoque un sonnet écrit au dos d'un portrait.

Le poème et le sonnet ont été expédiés dans la même enveloppe puisque, dans sa lettre du mardi 6 février 1866 (lettre n° 5), Jean Aicard indique : « je vous envoie pour la deuxième fois des vers ».

### **Lettre n° 4 : samedi 6 mai 1865, de Victor Hugo à M<sup>me</sup> Lonclas.**

SOURCE : lettre autographe signée, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 199, une page.

110

Dimanche 6 mai.

Votre lettre, Madame, me touche profondément. Votre frère est un noble et charmant esprit. Il m'adresse un beau sonnet derrière le portrait qu'il m'envoie. Dites-lui que je suis attendri de cette poésie mâle et douce, jeune et mélancolique ; qu'il ait bon courage. Il est de ceux à qui l'avenir appartient parce qu'ils appartiennent au Progrès. Il y a dans votre lettre, madame, un cœur gracieux et tendre. Je mets à vos pieds mes empressions respectueuses.

V. H.

Auriez-vous la bonté de transmettre la lettre ci-incluse. Merci, et pardon.

ÉLÉMENT DE DATATION :

Le sonnet copié au dos du portrait est daté à la fin « Lycée de Nîmes. 1865 ».

NOTES :

1° Ayant répondu à Jean Aicard par la lettre n° 3 envoyée au lycée de Nîmes, Victor Hugo fait ici réponse à Jacqueline.

2° Les archives de la Maison de Victor Hugo possèdent en effet un joli portrait photographique de Jean Aicard — représenté debout, en habit bourgeois, l'avant-bras droit appuyé sur le dossier d'une chaise — au dos duquel a été copié un sonnet resté inédit. Je le publie ici d'après le manuscrit autographe conservé dans les archives de la Maison de Victor Hugo au dos du portrait photographique. Les archives municipales de Toulon en détiennent, dans le Fonds Jean Aicard, trois versions autographes plus ou moins achevées : recueil *Flux et Reflux*, X, page 20 ; recueil *Poèmes et contes divers*, manuscrit entièrement annulé daté « juillet 1865 » ; recueil *Aimer-Penser*.

### **Victor Hugo**

Jésus-sauveur ; Christ, sacré.

111

Hommes, c'est pour nous que travaille  
Ce penseur au front soucieux ;  
Il a sondé les vastes cieux :  
L'inconnu devant lui tressaille.

Voyant ses douleurs en ses yeux  
Le méchant sourit et le raille ;  
Mais quand l'orage noir l'assaille  
Il apparaît plus radieux.

Fils et père en deuil, sans patrie,  
Il souffre. Sa tête meurtrie  
Porte une auréole de feu.

C'est Jésus-Christ que je le nomme :  
Je l'aime : il est le fils de l'homme.  
Je le vénère, fils de Dieu !

Lycée de Nîmes. 1865. J. Aicard.

3° Dans le *post-scriptum* de cette lettre, Victor Hugo charge Jacqueline de remettre une lettre... à un destinataire qui ne peut être identifié.

4° « Fils et père en deuil » : le général Léopold Hugo, père de l'écrivain, est décédé à Paris le 28 janvier 1828. Par ailleurs, Victor Hugo a perdu de son vivant : son fils aîné Léopold, né et décédé en 1823 ; sa fille Léopoldine, morte noyée dans la Seyne le 4 septembre 1843 ; son fils Charles, décédé à Bordeaux le 13 mars 1871 ; et enfin son fils François-Victor, décédé à Paris le 25 décembre 1873. À cette date, il ne lui restait plus que sa benjamine Adèle, qui avait sombré dans la mélancolie et vivait internée dans un établissement psychiatrique.

**Lettre n° 5 : mardi 6 février 1866,  
de Jean Aicard à Victor Hugo.**

SOURCE : lettre autographe signée, Maison de Victor Hugo, deux pages.

Rue St Roch 26.

Toulon. 6 février 1866.

Un peu moins enfant, un peu plus enthousiaste, — si c'est possible, — je vous envoie pour la deuxième fois des vers : une pièce à notre ami L. Laurent-Pichat, à propos de sa condamna-

tion, — et une autre, dont vous êtes l'âme, que vous porte la *Tribune Artistique* de Marseille...

Je conserve pieusement votre réponse : « aimez-moi un peu, » m'y dites-vous. Ah ! si j'avais l'audace de vous faire des reproches, que je vous en ferais pour cette parole ! et combien ils vous toucheraient !

J. Aicard

P.S. :

Je voulais vous écrire un post-scriptum en prose,  
Afin de vous compter plus simplement la chose ;  
Mais, en vers, il sera peut-être un peu moins long.  
— Bandol est un village assis, près de Toulon,  
Sur les bords de la mer ; les habitants ont l'âme  
Grande ; elle réfléchit leur firmament de flamme !  
Quelques parents à moi vivent là, dans ce coin ;  
Quelques amis ; j'y vais souvent ; ce n'est pas loin ;  
Et cela fait du bien de sentir qu'on vous aime :  
Eh ! bien, ces braves gens chérissent, lisent même  
Le Proscrit. — Avant-hier, j'allai les voir. Beaucoup  
Réclamèrent des vers ; tout en buvant un coup,  
Au milieu d'eux, j'en dis ; et bientôt nous montâmes  
Dans une salle à part, pour abreuver nos âmes  
De vérités ; et là, l'œil fixé sur le mien  
Et les yeux de l'esprit sur vous, ne perdant rien,  
Ils écoutaient. Je pris, en tremblant, la parole.

Un long temps s'écoula comme un instant s'envole.

Quand *Napoléon II* retentit ; quand l'enfant  
Grandit avec l'orgueil du père triomphant,  
L'extase les tenait. — Après le bruit des armes,



Tous pleuraient, de l'exil tous ayant vu les larmes.  
 — Ô mon maître, alors pour tous une seule voix  
 Demanda qu'on fît place à Napoléon III.  
 On souffla : « Châtiment ! » — Je dis l'*Orientale* :  
 On frémit. L'assemblée était vibrante et pâle.  
 Des femmes écoutaient à la porte. On n'eut pas  
 La force d'applaudir, mais debout, et le bras  
 Tendu, chacun criait avec toute sa force :  
 « À l'Exilé ! buvons ! » — Hommes à rude écorce  
 Tous mâchonnaient leur pipe en pleurant. —

J'ai pensé

Vous plaire en vous disant comme ça s'est passé.

J. Aicard

Toulon. 7 février 1866.

#### NOTES :

1° Concernant Léon Laurent-Pichat, voir *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 21, 15 juin 2017, « Notes et Documents », pages 222-228 ; on y trouvera le poème « Pêle-Mêle » dont il est ici question et que Jean Aicard lui adressa à l'occasion de sa condamnation en novembre 1865 ; il est conservé aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, dans le recueil *Flux et Reflux*, I, pages 1-3.

2° Quant à l'autre pièce de vers « dont vous êtes l'âme », il ne peut s'agir que du poème « À nos deux peintres toulonnais V. Courdouan et Charles de Tournemine » qui cite effectivement Victor Hugo : les archives municipales de Toulon en conservent une version autographe dans le Fonds Jean Aicard, recueil *Flux et Reflux*, V, page 9, datée à la fin « Août 1865 » ; je le publie ici d'après la *Tribune artistique et littéraire du Midi*, 9<sup>e</sup> année, 1865, page 148 :

### À NOS DEUX PEINTRES TOULONNAIS V. COURDOUAN et CHARLES DE TOURNEMINE

J'aime le vrai poète, aigle et parfois colombe ;  
 Amant des monts altiers, du pan de mur qui tombe ;  
 Des fleurs et des soleils.

Tel, sublime Pindare ou Virgile champêtre,  
 Plein du frémissement de l'éclair et du hêtre  
 Qu'il jette dans ses vers sonores et vermeils,

Hugo, — peintre, poète, à la voix éclatante  
 Fait couler en mon cœur sa poésie ardente,  
 ... Et mon cœur vit par lui ! —

Soit que j'admire l'Art ou la Nature même,  
 Son grand nom immortel, dans un élan suprême  
 Jaillit hors de mon sein quand le Beau m'éblouit :

Aussi, tout palpitant, Courdouan, Tournemine,  
 Hier, devant ces tableaux que votre âme illumine,  
 Je le nommais encor !

— Vous peignez ses frissons, ses longues harmonies,  
 Ombres, soleils couchants, extases infinies,  
 Et vous enrichissez l'Orientale d'or !

J. AICARD.

Toulon, 1865.

3° Le poème joint en *post-scriptum* cite le village de Bandol (Var), proche de Toulon, où habitaient « quelques parents et amis ». Jean Aicard s'y rendait en train puis rejoignait à pied le

hameau voisin de Sainte-Trinide où son grand-père paternel Jacques Aicard s'était retiré après sa faillite, y vivant en compagnie de sa fille Magdelaine restée célibataire. Il y faisait parfois venir quelques amis et voisins pour deviser autour d'une bouteille de vin.

Ce poème est ici publié d'après le manuscrit autographe des archives de la Maison de Victor Hugo. Les archives municipales de Toulon en conservent, dans le Fonds Jean Aicard, recueil *Flux et Reflux*, XXXV, pages 87-88, une version autographe présentant des variantes mineures.

4° « Napoléon II » : voir HUGO (Victor), *Les Chants du crépuscule*, poème n° V, pages 41-49.

**Lettre n° 6 : mi-avril 1866,  
de Jean Aicard à Victor Hugo.**

NOTE :

Lettre non conservée accompagnant l'envoi de l'article écrit par Jean Aicard sur *Les Travailleurs de la mer*, paru dans le quotidien *Le Toulonnais*, 32<sup>e</sup> année, n° 4784, jeudi 5 avril 1866, page 3, colonnes 2-3 ; article mentionné par Victor Hugo dans la lettre du vendredi 20 avril suivant (lettre n° 7) et publié dans l'annexe 1, pages 69-73.

**Lettre n° 7 : vendredi 20 avril 1866,  
de Victor Hugo à Jean Aicard.**

SOURCE : lettre autographe signée, archives municipales de

Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 2, une page.

Hauteville house.

20 avril 1866

Quel hasard étrange, Monsieur. Je reçois aujourd'hui 20 avril votre lettre du 7 février, avec vos vers doux, profonds, attendris. J'y retrouve la haute conscience et le style charmant et vrai de votre article sur *les Travailleurs de la mer*. Je vous savais critique, et critique supérieur ; je vous salue maintenant poète. Poète dans la grande acception du mot, ayant des ailes pour porter haut son hymne, ayant une âme pour porter haut son cœur.

Je vous serre la main, ému.

Victor Hugo

NOTES :

1° L'enveloppe porte l'adresse : « Monsieur J. Aicard, 26 r. St Roch, Toulon (Var) » et les oblitérations : « GUERNESEY A AP 23 66 », « CALAIS 24 AVRIL 66 », « PARIS 25 AVRIL 66 », « MARSEILLE 25 AVRIL 66 » et « TOULON-S-MER 26 AVRIL 66 ».

2° Victor Hugo a reçu le même jour, 20 avril, la lettre n° 5 du mardi 6 février avec les trois poèmes et celle de la mi-avril (lettre n° 6) contenant l'article de Jean Aicard sur *Les Travailleurs de la mer*, reproduit ci-après en annexe 1.

3° Dans une lettre du 24 mai 1866, Léon Laurent-Pichat, qui aidait alors Jean Aicard à mettre la forme finale à ses *Jeunes Croyances*, voulut le mettre en garde contre les petits triomphes faciles et le ramener à l'essentiel : « On recueille de charmants suffrages ; on reçoit des lettres flatteuses ; on se fait une collection d'autographes : mais on se satisfait trop vite. Hugo écrit de très belles choses, il les écrit à tout le monde. Les journaux sont

remplis de ces banalités. Travaillez ! Vous êtes jeune. Soyez maître de la forme qui vous est déjà si familière [...]. »

4° C'est probablement dans cette enveloppe que Victor Hugo envoya son « portrait » — en fait une simple carte photographique — que Jean Aicard mentionne dans la lettre n° 18.

**Lettre n° 8 : mai 1866,  
de Jean Aicard à Victor Hugo.**

NOTE :

Lettre non conservée accompagnant l'envoi de la plaquette *Jeanne d'Arc*, poème écrit par Jean Aicard, daté à la fin « Toulon, 27 avril 1866 » et mentionné par Victor Hugo dans la lettre du lundi 18 juin suivant (lettre n° 9).

**Lettre n° 9 : lundi 18 juin 1866,  
de Victor Hugo à Jean Aicard.**

SOURCE : lettre autographe signée, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 3, une page.

Hauteville house.

18 juin

Jeanne d'Arc (je lui maintiens cette belle orthographe de guerrière) vous a noblement inspiré. Vous nous faites traverser avec elle *les livides lueurs de l'orage des armes*. Pour ces traits puissants, aucun historien ne vaut le poète. Vos strophes émues

chantent et pleurent. Je vous remercie comme citoyen, je vous applaudis comme poète.

Victor Hugo

Je pars. Je serai à Bruxelles fin juin.

ÉLÉMENT DE DATATION :

Feuille repliée portant, au dos, l'adresse « Monsieur Jean Aicard, Toulon ; au besoin, demander l'adresse au bureau du *Toulonnais* » et les oblitérations : « GUERNESEY B JU 19 6 », « LONDON JU 20 66 », « CALAIS 20 JUIN 66 », « TOULON-S-MER 24 JUIN 66 ».

NOTES :

1° « Jeanne D'Arc » : Victor Hugo mentionne ici le poème de Jean Aicard *Jeanne d'Arc, le rachat de la Tour*, Toulon, imprimerie d'Eugène Aurel, 1866, in-8°, 12 pages ; poème daté à la fin « Toulon, 27 avril 1866 ». Il l'avait donc reçu et en cite même le vers « Les livides lueurs de l'orage des armes ».

2° Victor Hugo et son amie Juliette Drouet se rendirent en Belgique et y séjournèrent du 20 juin au 10 octobre 1866.

**Lettre n° 10 : novembre 1866,  
de Jean Aicard à Victor Hugo.**

NOTES :

1° Lettre non conservée mais bien reçue par Victor Hugo (cf. le *post-scriptum* de sa lettre n° 13 à Jean Aicard du mercredi 19 juin 1867), annonçant la mort du médecin-poète toulonnais Timoléon Pasqualini, décédé le 15 août 1866.

2° Concernant la datation de cette lettre, le mois de novembre 1866 est déduit de la lettre n° 12 du mardi 21 mai 1867 suivant :

« Il y a six mois environ, je vous ai annoncé la mort de Pasqualini ».

**Lettre n° 11 : fin 1866 ou début 1867,  
de Victor Hugo à Jean Aicard.**

NOTE :

La réponse que Victor Hugo atteste avoir donnée à la lettre écrite par Jean Aicard en novembre 1866 n'est jamais parvenue à son destinataire : dans le *post-scriptum* à sa lettre n° 13 du mercredi 19 juin 1867, l'écrivain indique qu'elle aura été interceptée par la censure impériale, toujours à la poursuite de ce qui pouvait provenir des émigrés.

**Lettre n° 12 : mardi 21 mai 1867,  
de Jean Aicard à Victor Hugo.**

SOURCE : lettre autographe signée, Maison de Victor Hugo, une page.

Paris, 21 Mai 1867.

Sous les auspices de M. Paul Meurice qui m'a promis de la recommander à votre attention, je vous adresse, ô maître, ma petite œuvre, — une œuvre de sincérité, de bonne volonté. —

Il y a six mois environ, je vous ai annoncé la mort de Pasqualini, mon vaillant ami, chirurgien chef interne aux hospices civils de Toulon, que vous aviez distingué et encouragé dans la mêlée. Craignant que ma lettre ne se soit égarée, de nouveau je

vous parle de cette mort qui ravit à la cause sainte du progrès une grande intelligence.

Avec tous ceux qui ont foi en l'Avenir, qui croient au Beau et qui croient au Bien,

Je vous aime, — et je vous salue !

Jean Aicard.

Jean Aicard, Rue Toullier 5.

PARIS.

NOTES :

1° Paul Meurice : voir « Notes et Documents », pages 308-317.

2° La « petite œuvre » mentionnée est le recueil poétique *Les Jeunes Croyances*, publié à la mi-mai 1867, dont Hugo parle dans sa lettre n° 13 du 19 juin suivant.

3° Concernant Timoléon Pasqualini, voir *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 15, 15 décembre 2015, « Notes et Documents », pages 154-164.

4° « 5 Rue Toullier » : petite rue proche de la faculté de droit. Jean Aicard y demeura de mars à août 1867 alors qu'il étudiait à Paris.

**Lettre n° 13 : mercredi 19 juin 1867,  
de Victor Hugo à Jean Aicard.**

SOURCE : lettre autographe signée, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 4, deux pages.

Hauteville house. — 19 juin

Vos *Jeunes Croyances* ont la grâce et la force d'avril. Rien

n'est plus puissant que l'aurore. Elle a en elle le jet du jour irrésistible.

Ainsi votre avenir naîtra de votre poésie. Courage ! Vous avez le culte de l'art sévère ; vous avez le rythme, la strophe, l'idée ; plus la conscience. Le poète qui est en vous sent qu'il n'y a pas d'idéal sans liberté, ni d'art sans peuple. Art, liberté, idéal, se fondent en ce seul mot : lumière.

Le poète doit croire, aimer, vouloir. Sa volonté le mène au progrès, son amour à la vie, sa foi à l'infini. Toute poésie est là depuis la poésie de la cité jusqu'à la poésie du Ciel.

L'aube de ces hautes inspirations est dans votre noble et charmant livre. Je vous remercie, poète.

Victor Hugo.

J'avais reçu votre lettre m'annonçant cette grande perte, la mort de notre éloquent et cher *Timol*. Je vous avais répondu. Ma réponse a été interceptée. C'est tout simple.

#### ÉLÉMENT DE DATATION :

Lettre incomplètement datée et sans cachets postaux mais obligatoirement écrite en 1867 puisqu'elle cite *Les Jeunes Croyances* publiées à la mi-mai 1867 et la mort de Timoléon Pasqualini décédé le 15 août précédent.

#### NOTES :

1° Feuille repliée portant, au dos, l'adresse « Monsieur Jean Aicard, aux soins de M. Alph. Lemerre ». Alphonse Lemerre (1838-1912) tenait boutique à Paris, passage Choiseul. Il était alors l'éditeur de nombreux poètes et venait de publier *Les Jeunes Croyances* de Jean Aicard.

2° « Timol. » : Timoléon Pasqualini.

### Lettre n° 14 : mi-juillet 1867, de Jean Aicard et alii à Victor Hugo.

SOURCE : HUGO (Victor), *Œuvres complètes de Victor Hugo. Actes et Paroles II Pendant l'exil 1852-1870*, chapitre VII « *Hernani* », page 404.

Cher et illustre maître,

Nous venons de saluer des applaudissements les plus enthousiastes la réapparition au théâtre de votre *Hernani*.

Le nouveau triomphe du plus grand poète français a été une joie immense pour toute la jeune poésie ; la soirée du Vingt Juin fera époque dans notre existence.

Il y avait cependant une tristesse dans cette fête. Votre absence était pénible à vos compagnons de gloire de 1830, qui ne pouvaient presser la main du maître et de l'ami ; mais elle était plus douloureuse encore pour les jeunes, à qui il n'avait jamais été donné de toucher cette main qui a écrit la *Légende des siècles*.

Ils tiennent du moins, cher et illustre maître, à vous envoyer l'hommage de leur respectueux attachement et de leur admiration sans bornes.

SULLY PRUDHOMME, AMAND SYLVESTRE, FRANÇOIS COPPÉE,  
GEORGES LAFENESTRE, LÉON VALADE, LÉON DIERX,  
JEAN AICARD, PAUL VERLAINE, ALBERT MÉRAT, ANDRÉ  
THEURIET, ARMAND RENAUD, LOUIS-XAVIER DE RICARD,  
H. CAZALIS, ERNEST D'HERVILLY.

#### ÉLÉMENT DE DATATION :

La reprise d'*Hernani* eut lieu le jeudi 20 juin 1867. La réponse de Victor Hugo est datée du 22 juillet 1867.

## NOTES :

1° Après la reprise d'*Hernani*, quelques jeunes poètes adressèrent cette lettre à Victor Hugo pour lui marquer leur attachement malgré son absence de Paris. La lettre et la réponse du Maître furent publiées à la fin du mois de juillet par de nombreux périodiques, dans des versions quasiment identiques.

2° Dès le coup d'État du 2 décembre 1851, les nouvelles autorités mirent en place une organisation policière et répressive très vigilante ; elles interdirent les œuvres des proscrits qui avaient été censurées. Mais, en 1867, la France accueillit, du 1<sup>er</sup> avril au 3 novembre, sur le Champ-de-Mars à Paris, la septième *Exposition universelle d'art et d'industrie*, vue par plus de dix millions de visiteurs. Cet événement exceptionnel et parfaitement réussi marqua l'apogée du Second Empire.

Parmi l'abondante littérature suscitée par l'Exposition se trouve un volumineux *Paris Guide* rédigé par une réunion nombreuse d'auteurs et ouvert par une longue préface de Victor Hugo, de plus de quarante pages : *Paris Guide par les principaux écrivains et artistes de la France*, 2/ Paris, Librairie internationale, A. Lacroix, Verboeckhoven et C<sup>ie</sup> éditeurs, mai 1867, deux volumes in-16, xx-XLIV-XXIV-2139 pages. Introduction de Victor Hugo ; I. La Science, l'Art ; II. La Vie. — La préface de Victor Hugo connut également une édition séparée : HUGO (Victor), *Paris*, Paris, Librairie internationale A. Lacroix, Verboeckhoven et C<sup>ie</sup>, 1867, in-8°, 124 pages.

Avec l'accord de l'impératrice Eugénie, le Théâtre-Français eut l'autorisation de rouvrir sa scène aux pièces de Victor Hugo. L'auteur exigea que le texte original ne subirait aucune censure, ce qu'Édouard Thierry, administrateur de la Comédie-Française, garantit.

*Hernani* ayant été choisi, les répétitions commencèrent le 3 mai, sous la surveillance de M<sup>me</sup> Hugo.

Le 20 juin 1867, la reprise d'*Hernani* fut à la fois un triomphe littéraire indescriptible et une grande victoire politique. La pièce eut soixante et onze représentations en 1867 et rapporta plus de sept mille francs-or de droits d'auteur.

3° Jean Aicard assista à la première d'*Hernani* et, à cette occasion, fut présenté à M<sup>me</sup> Hugo, ainsi qu'il l'indique lui-même dans deux lettres au grand-père Jacques et à la tante Magdelaine : voir, aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, les lettres n° 123 du samedi 29 juin 1867 : « M<sup>me</sup> Victor Hugo est venue à Paris, pour voir jouer une pièce de son mari ; — et on m'a présenté à elle ; je lui ai donné des vers pour qu'elle les remette à son mari ! » ; et lettre n° 127 du mardi 9 juillet 1867 : « je vous ai dit surtout que j'avais été présenté à la femme de Victor Hugo, alors à Paris ».

### Lettre n° 15 : lundi 22 juillet 1867, de Victor Hugo à Jean Aicard et alii.

SOURCE : HUGO (Victor), *Œuvres complètes de Victor Hugo. Actes et Paroles II Pendant l'exil 1852-1870*, chapitre VII « *Hernani* », pages 404-406.

Bruxelles, 22 juillet 1867.

Chers poètes,

La révolution littéraire de 1830, corollaire et conséquence de la révolution de 1789, est un fait propre à notre siècle. Je suis l'humble soldat de ce progrès. Je combats pour la révolution sous toutes ses formes, sous la forme littéraire comme sous la forme sociale. J'ai la liberté pour principe, le progrès pour loi, l'idéal pour type.



Je ne suis rien, mais la révolution est tout. La poésie du dix-neuvième siècle est fondée. 1830 avait raison, et 1867 le démontre. Vos jeunes renommées sont des preuves à l'appui.

Notre époque a une logique profonde, inaperçue des esprits superficiels, et contre laquelle nulle réaction n'est possible. Le grand art fait partie de ce grand siècle. Il en est l'âme.

Grâce à vous, jeunes et beaux talents, nobles esprits, la lumière se fera de plus en plus. Nous, les vieux, nous avons eu le combat ; vous, les jeunes, vous aurez le triomphe.

L'esprit du dix-neuvième siècle combine la recherche démocratique du Vrai avec la loi éternelle du Beau. L'irrésistible courant de notre époque dirige tout vers ce but souverain, la Liberté dans les intelligences, l'Idéal dans l'art. En laissant de côté tout ce qui m'est personnel, dès aujourd'hui, on peut l'affirmer et on vient de le voir, l'alliance est faite entre tous les écrivains, entre tous les talents, entre toutes les consciences, pour réaliser ce résultat magnifique. La généreuse jeunesse, dont vous êtes, veut, avec un imposant enthousiasme, la révolution tout entière, dans la poésie comme dans l'État. La littérature doit être à la fois démocratique et idéale ; démocratique pour la civilisation, idéale pour l'âme.

Le Drame, c'est le Peuple. la Poésie, c'est l'Homme. Là est la tendance de 1830, continuée par vous, comprise par toute la grande critique de nos jours. Aucun effort réactionnaire, j'y insiste, ne saurait prévaloir contre ces évidences. La haute critique est d'accord avec la haute poésie.

Dans la mesure du peu que je suis, je remercie et je félicite cette critique supérieure qui parle avec tant d'autorité dans la presse politique et dans la presse littéraire, qui a un sens si profond de la philosophie de l'art, et qui acclame unanimement 1830 comme 1789.

Recevez aussi, vous, mes jeunes confères, mon remerciement.

À ce point de la vie où je suis arrivé, on voit de près la fin, c'est-à-dire l'infini. Quand elle est si proche, la sortie de la terre ne laisse guère place dans notre esprit qu'aux préoccupations sévères. Pourtant, avant ce mélancolique départ dont je fais les préparatifs dans ma solitude, il m'est précieux de recevoir votre lettre éloquente, qui me fait rêver une rentrée parmi vous et m'en donne l'illusion, douce ressemblance du couchant avec l'aurore. Vous me souhaitez la bienvenue, à moi qui m'apprêtais au grand adieu.

Merci. Je suis l'absent du devoir, et ma résolution est inébranlable, mais mon cœur est avec vous.

Je suis fier de voir mon nom entouré des vôtres. Vos noms sont une couronne d'étoiles.

VICTOR HUGO.

**Lettre n° 16 : 2<sup>e</sup> semestre 1867,  
de Jean Aicard à Victor Hugo.**

NOTES :

1° Lettre non conservée accompagnant l'envoi du poème *L'Aloès*, dédié à Victor Hugo.

2° À défaut d'un manuscrit conservé dans les archives de la Maison de Victor Hugo ou aux archives municipales de Toulon, je donne ici la version publiée dans le recueil *Les Rébellions et les Apaisements*, partie « Rébellions », poème n° XXI, pages 51-54 :



## L'ALOÈS

À VICTOR HUGO

Dans un creux de vieux mur tout de pierres disjointes,  
Asile abandonné des nids & des lézards,  
Surgissent en bouquet redoutable les pointes  
Du farouche Aloès, la plante sans regards !

La pervenche a les yeux bleus d'une blonde fille ;  
L'œil de la pâquerette est une étoile d'or,  
Et toujours une larme en ces prunelles brille  
De savoir Prairial chassé par Messidor !...

L'Aloès insensible est là, debout, farouche ;  
Tous les souffles du ciel palpitent dans les prés ;  
L'insecte tremblant pose une amoureuse bouche  
Sur des lèvres de fleur à pétales pourprés ;

L'homme a senti frémir partout la vie & l'âme ;  
Tout s'incline devant le secret des amours ;  
La femme devient fleur ; la fleur se change en femme...  
L'insensible Aloès est là, morne toujours !

Nul frisson n'a plissé sa filandreuse écorce ;  
Oiseaux & papillons, tout le printemps l'a fui,  
Car, n'étant pas la grâce & n'étant pas la force,  
Il ne saurait avoir d'esclave autour de lui !

La sève, dans le chêne, est émue & tressaille ;  
Les tigres du désert rugissent leur baiser ;  
Le soleil, qui fait vivre & crier la muraille,  
Sans troubler l'Aloès le pourrait embraser !

Sa peau glissante à l'ombre a des froideurs de marbre ;  
Il dresse son faisceau d'armes stupidement ;  
Plus haut que l'herbe haute & plus petit que l'arbre,  
Lui seul il vit en paix sous le grand firmament !...

Qui donc es-tu ? bâtard de familles bâtarde,  
De quel croisement sombre es-tu le rejeton ?  
Sommeilles-tu, dis-moi ? Jamais tu ne regardes !  
D'un essai du chaos n'es-tu que l'avorton ?

Voici qu'aux floraisons succèdent les récoltes.  
Toi qui n'as pas de fleurs, n'auras-tu pas de fruit ?  
Ne veux-tu pas mêler au bruit de nos révoltes,  
Poussé vers l'inconnu, ta révolte & ton bruit ?

Le monde s'oubliait... les nuits étaient si belles !  
Ventôse, qui lui rend sa sauvage vertu,  
Des bois en courroux tord les bras nus & rebelles !...  
Plante grise, qui donc es-tu ? qui donc es-tu ?

« Je suis l'Aloès morne, impassible, stupide !  
Je supporte, muet, la volonté des airs,  
Et longtemps, sous l'aspect froid de la chrysalide,  
Je subis le soleil fatal & les hivers !

« Je suis l'Aloès triste, & je laisse en leur joie  
D'autres faire au printemps une éphémère cour !  
Vivez, riez, flatteurs brodés d'or & de soie ;  
L'impassible Aloès sait attendre son jour !

« Je prépare l'élan de mes métamorphoses ;  
Mon cri, tant comprimé, sortira plus puissant,

Et, d'un effet plus sûr élaborant les causes,  
Pour bien mourir, je suis avare de mon sang !

« Un jour, je grandirai d'un seul jet, ô prodige !  
Et dans un bruit de foudre & de rébellion,  
Souveraine, une fleur jaillira de ma tige,  
Comme l'Idée après la Révolution ! »

Paris, 1867

3° Ce poème a été publié également par *L'Écho du Var*, dans son édition du 3 mai 1868, page 1, colonnes 3-4.

**Lettre n° 17 : dimanche 3 novembre 1867,  
de Victor Hugo à Jean Aicard.**

SOURCE : lettre autographe signée, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 5, une page.

Hauteville house.

3 9<sup>bre</sup>

Je vous remercie, mon jeune et cher confrère, de me dédier ces strophes puissantes. Votre aloès symbole est superbe. C'est en effet la Révolution, plus un tonnerre.

Je vous applaudis et je vous aime *con todo el mio corazon*.

Victor Hugo

ÉLÉMENT DE DATATION :

Le poème *L'Aloès* est daté à la fin « Paris, 1867 ».

NOTES :

1° Feuille simplement pliée et portant, en guise d'adresse : « Monsieur Jean Aicard. Victor Hugo ». Nous ignorons par qui elle fut transmise à son destinataire.

2° *Con todo el mio corazón* : locution espagnole, « avec tout mon cœur ».

**Lettre n° 18 : jeudi 8 avril 1869,  
de Jean Aicard à Victor Hugo.**

SOURCE : lettre autographe signée, Maison de Victor Hugo, une page.

Monsieur Victor Hugo. Hauteville-House.  
Guernesey.

Illustre maître bien aimé,

Vous n'avez peut-être pas oublié mon article d'ardente admiration sur les *Travailleurs de la mer* qui m'a valu un très précieux souvenir de vous : votre portrait accompagné d'un mot d'encouragement.

Je suis un de vos fidèles, et sûr de l'infaillibilité du génie de Victor Hugo, je m'apprête à saluer votre œuvre nouvelle de mes applaudissements ; — j'ai demandé hier à M. A. Vacquerie de m'inscrire sur la liste de ceux à qui sera donné un exemplaire de *l'Homme qui rit* : M<sup>r</sup> Vacquerie, amical et charmant, m'a conseillé de le demander à vous-même ; je fais ainsi, certain du reste, en tout cas, de votre haute bienveillance.

Adieu, maître, et toujours à vous,

Jean Aicard.

Paris, 8 avril 69.

Rue Soufflot 16.

NOTES :

1° *L'Homme qui rit* est un roman philosophique de Victor Hugo relatif à l'aristocratie, écrit de juillet 1866 à août 1868, et dont le héros, le jeune Gwynplaine, a la figure mutilée et figée dans un rictus de rire permanent. Le roman fut publié par l'éditeur Albert Lacroix en quatre volumes mis sur le marché entre le 10 avril et le 5 mai 1869.

2° Auguste Vacquerie : voir « Notes et Documents », pages 317-327.

3° Victor Hugo répondit favorablement, dans la lettre n° 19 du mercredi 14 avril suivant, à la demande d'un exemplaire gratuit de *L'Homme qui rit*.

4° Jean Aicard habita au numéro 16 de la rue Soufflot durant son séjour à Paris de février à juillet 1869.

5° Un brouillon de cette lettre aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 4, enveloppe « Lettres dater ».

**Lettre n° 19 : mercredi 14 avril 1869,  
de Victor Hugo à Jean Aicard.**

SOURCE : lettre autographe signée, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 9, une page.

Hauteville house — 14 avril

Vous êtes inoubliable, Monsieur, et comme poète et comme ami.

Voici ce que vous voulez bien désirer,  
bien à vous  
Victor Hugo

Je prie M. Lacroix de vouloir remettre à M. Jean Aicard un exemplaire de *L'Homme qui rit*.

Victor Hugo

Hauteville house

14 avril 1869

NOTE :

Simple feuille pliée en quatre, portant au dos l'adresse « Monsieur Jean Aicard, 16 r. Soufflot », transmise au destinataire par Auguste Vacquerie : sa lettre est adressée à « Monsieur Jean Aicard, 16 rue Soufflot, Paris » et l'enveloppe est oblitérée « PARIS X<sup>E</sup> 16 AVRIL 69 » ; voir cette lettre aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Victor Hugo, pièce n° 7.

En cette mi-avril, Jean Aicard se trouvait à Paris : il put donc aller retirer son exemplaire chez l'éditeur Albert Lacroix, 15 boulevard Montmartre.

Il publia un article sur le roman dans un journal marseillais dont les coupures non datées sont conservées dans le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon, carton 1 S 46, agenda n° 7, page 52 (voir annexe 1, pages 73-75).

**Lettre n° 20 : mai 1869,  
de Jean Aicard à Victor Hugo.**

NOTE :

Lettre accompagnant l'envoi de l'article sur *L'Homme qui rit* : ces deux documents ne sont jamais parvenus au destinataire (voir ci-après la lettre n° 22 du mercredi 2 mars 1870).

**Lettre n° 21 : février 1870,  
de Jean Aicard à Victor Hugo.**

NOTE :

Lettre non conservée accompagnant l'envoi d'une comédie écrite par Jean Aicard ; et dans laquelle, de toute évidence, il avait reparlé de son article sur *L'Homme qui rit* que Victor Hugo, dans la lettre n° 22 du mercredi 2 mars 1870, indique n'avoir jamais reçu.

**Lettre n° 22 : mercredi 2 mars 1870,  
de Victor Hugo à Jean Aicard.**

134

SOURCE : lettre autographe signée, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 8, une page.

Hauteville house. 2 mars

Vous avez fait tout simplement, mon jeune confrère, une œuvre exquise. L'invention dans la tradition, rien n'est plus charmant. Le style est fier et fort, les figures nettement dessinées et capricieusement peintes, c'est l'idylle et c'est la comédie, un écho de Virgile entendu à travers Plaute. Je vous remercie. J'aime les talents nouveaux, j'aime les jeunes étoiles. Vous êtes une de mes joies.

Non, je n'ai pas reçu votre article sur *l'Homme qui Rit*. Il s'est égaré en route. Tâchez de me l'envoyer directement. Je serais charmé de le lire.

Et encore bravo ! et encore merci !

Victor Hugo

ÉLÉMENT DE DATATION :

L'enveloppe porte l'adresse « Monsieur Jean Aicard, 2 r. de l'Ordonnance, Toulon » et les cachets d'oblitération « GUERNESAY A MA 3 70 », « CALAIS 4 MARS 70 », « LYON À MARSEILLE 5 MARS 70 » et « TOULON-S-MER 5 MARS 70 ».

NOTES :

1° La comédie que Jean Aicard a fait parvenir à Victor Hugo ne peut-être que *Au clair de la lune*, pièce écrite à La Garde à la fin de l'année 1868 : le jeune Jean, atteint de la variole, avait mis à profit sa convalescence pour lire ; sa découverte de la *comedia dell'arte* italienne lui donna l'idée d'une aventure entre ses principaux personnages : le naïf Pierrot, la rusée Colombine et le perfide Arlequin.

Cet acte unique, augmenté d'un prologue mettant en scène « la Comédie italienne », fut reçu par le Gymnase de Marseille et porté à la scène le mardi 18 janvier 1870 : le public lui réserva un accueil chaleureux et la pièce fournit une dizaine de représentations. L'éditeur parisien Alphonse Lemerre en fit l'impression en janvier 1870 : pour cette œuvre de jeunesse, voir *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 28, 15 octobre 2019, pages 11-14 et 47-77.

2° L'article de Jean Aicard sur *L'Homme qui rit*, expédié en mai 1869, s'est perdu en chemin.

**Lettre n° 23 : dimanche 6 mars 1870,  
de Jean Aicard à Victor Hugo.**

SOURCE : lettre autographe signée, Maison de Victor Hugo, une page.

135

À Victor Hugo, — à Guernesey.

Cher et illustre maître,

Votre tout aimable lettre m'a comblé de joie ; j'y ai senti le serrement de votre main amie ; votre remerciement m'a touché ; votre applaudissement m'encourage.

J'espère que l'article sur *l'Homme qui rit* vous parviendra cette fois. Pardonnez-moi de vous l'adresser ainsi coupé, séparé du journal où il a paru ; mais c'est le seul exemplaire qui me reste ; c'est celui que je m'étais réservé.

Tout à vous, cher maître, de tout cœur,

Jean Aicard.

Toulon. 6 mars 1870.

NOTE :

Jean Aicard envoie de nouveau à Victor Hugo l'article sur *L'Homme qui rit* expédié en mai 1869 et qui n'est pas parvenu à son destinataire. Je publie, dans l'annexe 1, pages 73-75, le premier article de Jean Aicard, qui annonce une conférence de Mme Ernst à la Sorbonne, dont le compte-rendu peut être lu dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 31, 20 septembre 2020, pages 206-210.

**Lettre n° 24 : dimanche 20 mars 1870,  
de Victor Hugo à Jean Aicard.**

SOURCE : lettre autographe signée, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 10, une page.

Hauteville house — 20 mars 1870

Votre article sur *l'Homme qui Rit* est simplement admirable.

C'est le haut langage de la philosophie et de l'art. Tout est dit, et merveilleusement dit. Je n'attendais pas moins de vous, Poète.

Dans ce siècle, voici ce qui fait ma force : En dehors du peuple, pour qui je travaille, et qui m'aime un peu parce qu'il sait que je l'aime profondément, dans la région purement littéraire et philosophique, les esprits de mon temps se partagent à mon sujet en deux camps, j'ai contre moi la multitude des petits et pour moi l'élite des grands. À compter, mes ennemis ont le dessus ; à peser, mes amis l'emportent. Quand je publie un livre, cela fait aux petits l'effet d'une pierre qui tombe dans leur étang. De là un tapage nocturne. Le public prudhomme prend ce vacarme pour un jugement. Mais de temps en temps, au plus fort du brouhaha des grenouilles, une grande voix s'élève pour moi, voix de poète, voix d'artiste, voix de philosophe, et ce cri d'aigle annule les coassements. C'est pourquoi je vous remercie.

Victor Hugo

NOTES :

1° Lettre écrite sur une feuille repliée portant, au dos, l'adresse « Monsieur J. Aicard, Toulon. Au besoin demander l'adresse à la Société Académique du Var » et les oblitérations « GUERNESEY A MR 21 70 » et « TOULON-S-MER 23 MARS 70 ».

2° Victor Hugo accuse réception de l'article sur *L'Homme qui rit*.

**Lettre n° 25 : dimanche 24 avril 1870,  
de Victor Hugo à Jean Aicard.**

SOURCE : lettre autographe signée, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 24, une page.

H. H. 24 avril

Cher poète, je me sépare à regret de ces nobles et belles pages. Mais je n'oublie pas que c'est votre unique exemplaire. Je les enveloppe dans ces quelques paroles dites par moi sur la tombe d'un ami mort récemment.

À vous. *Ex imo* V. H.

ÉLÉMENT DE DATATION :

L'enveloppe porte l'adresse « Monsieur J. Aicard, Toulon s/m Var » et les cachets d'oblitération « GUERNESEY A AP 25 70 », « LONDON HT AP 26 70 », « CALAIS 28 AVRIL 70 ».

NOTES :

1° La lettre n° 23 du dimanche 6 mars 1870 parlant d'un « exemplaire unique », il y a tout lieu de penser que Victor Hugo a renvoyé à Jean Aicard les coupures de presse de son article sur *L'Homme qui rit*.

2° *Ex imo* — la locution latine complète étant *ex imo corde* — : « du fond du cœur ».

3° Cette lettre a été écrite au dos d'un article découpé dans un périodique local dont le titre n'est pas mentionné, article contenant le texte du discours fait par le Maître lors des obsèques de son ami Kesler. Concernant ce personnage, voir ci-après, l'annexe 4, pages 219-224.

**Lettre n° 26 : samedi 18 mars 1871,  
de Jean Aicard à Victor Hugo.**

SOURCE : lettre autographe signée, Maison de Victor Hugo, une page.

Toulon. 18 mars 71.

Mon cher maître,

Un grand malheur vous frappe. Votre fils Charles est mort ; les journaux l'affirment. — Je n'aime pas seulement en vous le grand poète, mon cher maître, mais j'aime l'homme aussi, et vos douleurs me pénètrent.

Il est dit que vous boirez toutes les amertumes !

Je vous serre la main en silence.

Votre respectueux et dévoué ami,

Jean Aicard.

NOTE :

Charles-Mélanie-Abel Hugo, second fils des cinq enfants de Victor et Adèle Foucher, né à Paris (10<sup>e</sup>) le 3 novembre 1826, marié à St Josse ten Noode (Bruxelles, Belgique) le 17 octobre 1865 avec Anne Caroline Alice Lehaëne (1847-1928), est décédé à Bordeaux le 13 mars 1871. Il était journaliste et homme de lettres.

**Lettre n° 27 : début septembre 1871,  
de Jean Aicard à Victor Hugo.**

NOTES :

1° Lettre non conservée accompagnant l'envoi du livre *Les Rébellions et les Apaisements*, publié à Paris par Alphonse Lemerre au début du mois de septembre 1871.

2° Les archives de la Maison de Victor Hugo ont conservé la page contenant le quatrain préliminaire aux « Rébellions » à laquelle Jean Aicard a rajouté de sa main cet envoi en forme de quintil :



### À Victor Hugo.

En cette heure de trouble et d'angoisse profonde  
Où le poète parle et n'est pas écouté,  
Je serai consolé du silence du monde,  
Si je suis applaudi, cher maître respecté,  
Par vous, dont le génie auguste est tout un monde.

Jean Aicard.

### Lettre n° 28 : lundi 18 septembre 1871, de Victor Hugo à Jean Aicard.

SOURCE : lettre autographe signée, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 11, deux pages.

140

Altwies près Mondorf

18 7<sup>bre</sup> 1871

J'ai tout reçu, la lettre et le livre. Cher poète, vous êtes une âme douce et haute, et vous avez traduit votre âme dans ce pathétique livre à deux versants, *Rebellions* et *Apaisements*. Vous méritiez de faire ce beau et profond vers, qui résume toute la famille des poètes :

*Les inspirés du Beau, les indignés du Mal.*

Vous êtes indigné parce que vous êtes inspiré. Je crois, au rebours de mon grand Juvénal, que c'est l'inspiration qui fait l'indignation. Les cœurs médiocres ignorent les grandes colères.

J'ai lu votre livre, si riche en émotions vraies puissamment dites ; je le relirai. Je le porterai à Paris où je vais rentrer, moins applaudi que l'an passé, mais plus fier. Oui, j'ai bien fait ; je le

sais. Vous le savez aussi, vous, noble poète, grand cœur. Vous sentez bien, vous tous, généreux esprits que je suis avec vous et que ma vieillesse fraternise avec votre jeunesse. Je porte le drapeau, et les coups sont pour moi ; mais la gloire est pour vous.

Je vous serre la main, et je vous envoie mon applaudissement le plus ému et le plus cordial, cher poète.

Victor Hugo

### NOTES :

1° Lettre écrite du Luxembourg, repliée pour former enveloppe, adressée à « Monsieur Jean Aicard, La Garde près Toulon (Var) » et portant les cachets d'oblitération « LUXEMBOURG 20 SEPT 71 », « LYON 21 SEPT 71 », « MARSEILLE [illisible] ». Victor Hugo accuse réception de *Les Rébellions et les Apaisements*.

2° Outre l'original, il existe également une copie non autographe de cette lettre aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 203, trois pages.

141

### Lettre n° 29 : samedi 2 décembre 1871, de Jean Aicard à Victor Hugo.

SOURCE : lettre autographe signée, Maison de Victor Hugo, une page.

Paris, 2 X<sup>bre</sup> 71.

Cher et illustre maître,

Je serais bien heureux de serrer votre main.

Je pourrais me faire présenter à vous par Camille Pelletan ou quelqu'autre de mes amis, — mais vous avoir vu pour la première

fois sera un des grands souvenirs de ma vie, — et je préfère tenir de vous-même l'invitation à vous aller voir. Je serai d'ailleurs sûr ainsi d'aller chez vous en temps opportun.

Pardonnez mon indiscretion, je vous prie, et veuillez, cher et illustre maître, recevoir l'expression de ma profonde affection et de mon admiration absolue.

Jean Aicard.

À Victor Hugo.

Jean Aicard, hôtel de Beaune. Rue de Beaune.

NOTES :

1° Victor Hugo revint à Paris le 5 septembre 1870, au lendemain de la chute de l'Empire, après dix-neuf années d'exil.

2° En raison des événements de la guerre puis de la Commune de Paris, Jean Aicard ne retrouva la Capitale que dans la seconde quinzaine de novembre 1871. Il s'installa très provisoirement à l'*Hôtel de Beaune* et, au début de décembre, prit un appartement au numéro 55 de la rue Bonaparte où Jacqueline vint le rejoindre.

**Lettre n° 30 : samedi 9 décembre 1871,  
de Victor Hugo à Jean Aicard.**

SOURCE : enveloppe vide, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 12.

NOTES :

1° Enveloppe non écrite par Victor Hugo portant l'adresse « Monsieur Jean Aycard, Hôtel de Beaune rue de Beaune » oblitérée « PARIS 4<sup>E</sup> 9 DÉC 71 ».

2° Cette enveloppe seule a été conservée aux archives municipales de Toulon. Il y a tout lieu de penser qu'elle contenait l'invitation tant attendue de Victor Hugo, que Jean Aicard rencontra pour la première fois le lundi 11 décembre 1871 (voir ci-dessus « La rencontre », pages 30-33).

Au cours de cette visite, Jean Aicard a probablement remis au Maître un exemplaire de l'article qu'il publia dans *L'Égalité* (de Marseille), reproduit dans l'annexe 1, pages 75-79, et titré « Les Représentants de l'Humanité ».

**Lettre n° 31 : samedi 27 avril 1872,  
de Victor Hugo à Jean Aicard.**

SOURCE : lettre autographe signée, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 12, une page.

Samedi 27 avril

Je ferai, mon poète, ce que vous désirez. Votre 1<sup>er</sup> numéro de *la Renaissance*, reçu ce soir, est excellent. Voulez-vous transmettre ce mot à M. Léon Valade, et venir avec lui dîner avec moi lundi 29. — Nous causerons, et vous me ferez le cœur et l'esprit contents.

Votre ami  
V. H.

ÉLÉMENT DE DATATION :

Lettre autographe adressée à « Monsieur Jean Aicard, 55 r. Bonaparte » ; sur l'enveloppe, cachet postal « PARIS 28 AVRIL 72 ».

NOTE :

*La Renaissance littéraire et artistique* a été fondée par un groupe de jeunes écrivains désireux de manifester la vitalité de leur génération. Jean Aicard en fut le premier rédacteur-gérant. Le n° 1 parut le 27 avril 1872. Il contenait notamment, aux pages 4 et 5, un article de Léon Valade sur *L'Année terrible* de Victor Hugo.

**Lettre n° 32 : mercredi 1<sup>er</sup> mai 1872,  
de Victor Hugo à Jean Aicard.**

SOURCE : lettre autographe signée, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 13, une page.

144

Voici, cher poète, la lettre que j'adresse à votre vaillant groupe. Venez donc me voir ce soir, et en causer avec moi.

J'en voudrais corriger l'épreuve. Peut-être feriez-vous bien d'en donner la primeur au *Rappel*. Cela vous ferait une annonce utile.

À vous  
V. H.

1<sup>er</sup> mai

ÉLÉMENT DE DATATION :

La lettre jointe par Victor Hugo, publiée ci-après, est datée très explicitement « 1<sup>er</sup> mai 1872 ».

NOTE :

La lettre de Victor Hugo aux jeunes poètes de *La Renaissance* fut aussitôt publiée par ce périodique dans son numéro 2 du 4

mai 1872, pages 9-10, mais avec quelques petites imprécisions. J'en donne ici la copie d'après le fac-similé de l'autographe publié dans BLÉMONT (Émile), *Le Livre d'or de Victor Hugo*, pages 254-255.

Émile Blémont avait effectivement demandé l'original de cette lettre à Jean Aicard afin d'en publier une reproduction dans deux ouvrages qu'il préparait (voir la lettre autographe signée d'Émile Blémont à Jean Aicard, en date du mercredi 28 juin 1882, une page, conservée aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 671). Blémont lui restitua le document en fin d'année... mais celui-ci ne se trouve pas dans les papiers de notre écrivain.

Paris, 1<sup>er</sup> mai 1872

Mes jeunes confrères,

Ce serrement de main que vous me demandez, je vous l'envoie avec joie. Courage. Vous réussirez. Vous n'êtes pas seulement des talents, vous êtes des consciences ; vous n'êtes pas seulement de beaux et charmants esprits, vous êtes de fermes cœurs. C'est de cela que l'heure actuelle a besoin.

Je résume d'un mot l'avenir de votre œuvre collective : devoir accompli, succès assuré.

Nous venons d'assister à des déroutes d'armées ; le moment est arrivé où la légion des esprits doit donner. Il faut que l'indomptable pensée française se réveille, et combatte sous toutes les formes. L'esprit français possède cette grande arme, la langue française : c'est-à-dire l'idiome universel. La France a pour auditoire le monde civilisé. Qui a l'oreille prend l'âme. La France vaincra. On brise une épée, on ne brise pas une idée. Courage donc, vous combattants de l'esprit.

Le monde a pu croire un instant à sa propre agonie. La civilisation sous sa forme la plus haute qui est la République, a été

145

terrassée par la barbarie sous sa forme la plus ténébreuse qui est l'Empire germanique. Éclipse momentanée ; l'énormité même de la victoire la complique d'absurdité. Quand c'est le moyen-âge qui met la griffe sur la révolution, quand c'est le passé qui se substitue à l'avenir, l'impossibilité est mêlée au succès et l'ahurissement du triomphe s'ajoute à la stupidité du vainqueur. La revanche est fatale. La force des choses l'amène. Ce grand dix-neuvième siècle, momentanément interrompu, doit reprendre et reprendra son œuvre ; et son œuvre, c'est le progrès par l'idéal. Tâche superbe. L'art est l'outil, les esprits sont les ouvriers.

Faites votre travail, qui fait partie du travail universel.

J'aime le groupe des talents nouveaux. Il y a aujourd'hui un beau phénomène littéraire qui rappelle un magnifique moment du seizième siècle. Toute une génération de poètes fait son entrée. C'est, après trois cents ans, dans le couchant du dix-neuvième siècle, la pléiade qui reparaît. Les poètes nouveaux sont fidèles à leur siècle ; de là leur force. Ils ont en eux la grande lumière de 1830 ; de là leur éclat. Moi qui approche de la sortie, je salue avec bonheur le lever de cette constellation d'esprits sur l'horizon.

Oui, mes jeunes confrères, oui, vous serez fidèles à votre siècle et à votre France. Vous ferez un journal vivant, puissant, exquis. Vous êtes de ceux qui combattent quand ils raillent, et votre rire mord. Rien ne vous distraira du devoir. Même quand vous en semblerez le plus éloignés, vous ne perdrez jamais de vue ce grand but, venger la France par la fraternité des peuples, défaire les empires, faire l'Europe. Vous ne parlerez jamais de défaillance ni de décadence. Les poètes n'ont pas le droit de dire des mots d'hommes fatigués.

Je suivrai des yeux votre effort, votre lutte, votre succès. C'est par le journal envolé en feuilles innombrables que la civi-

lisation essaime. Vous vous en irez par le monde, cherchant le miel, aimant les fleurs, mais armés. Un journal comme le vôtre, c'est de la France qui se répand, c'est de la colère spirituelle et lumineuse qui se disperse ; et ce journal sera, certes, importun à la pesante masse tudesque victorieuse, s'il la rencontre sur son passage ; la légèreté de l'aile sert la furie de l'aiguillon, qui est agile est terrible, et, dans sa Forêt-Noire, le lourd caporalisme allemand, assailli par toutes les flèches qui sortent du bourdonnement parisien, pourra bien connaître le repentir que donnent à l'ours les ruches irritées.

Encore une fois, courage, amis.

Victor Hugo

**Lettre n° 33 : mercredi 1<sup>er</sup> mai 1872,  
de Jean Aicard à Victor Hugo.**

SOURCE : lettre autographe signée, Maison de Victor Hugo, une page.

LA RENAISSANCE

Paris, le 1<sup>er</sup> mai 1872.

LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Mon maître bien aimé,

Vous nous envoyez une page prodigieuse. Elle nous écrase et nous enlève à la fois. Vous nous donnez tant que nul remerciement n'est possible. Toute forme de reconnaissance serait grêle à côté de cette forme imposante et ailée d'encouragement et de sympathie.

J'irai ce soir, comme vous le désirez, causer avec vous de la publication de cette lettre qui restera pour nous un titre de gloire.

Il sera fait tout ce que vous voudrez. *Le Rappel* paraît le matin, nous le samedi — matin. Serait-ce trop demander que ne donner notre lettre de vous que samedi, au *Rappel* ?

Notre enthousiasme vous remercie encore.

Votre dévoué fervent,

Jean Aicard.

#### NOTES :

1° En sa qualité de directeur-gérant, Jean Aicard fait réponse au Maître au nom de ses associés. Il lui confirme également qu'il viendra au rendez-vous fixé par la lettre n° 32.

2° Conformément au vœu exprimé par Victor Hugo dans sa lettre du 1<sup>er</sup> mai, les rédacteurs de *La Renaissance* remirent son texte au *Rappel* qui le publia dans son n° 800, dimanche 5 mai 1872, page 1, colonnes 4-5.

#### Lettre n° 34 : dimanche 5 mai 1872, de Jean Aicard à Victor Hugo.

SOURCE : lettre autographe signée, Maison de Victor Hugo, une page.

Paris, Dimanche, 5 mai

Cher et illustre maître,

Je m'étais chargé, au moment où Théodore de Banville allait répondre à une invitation à dîner que vous lui aviez faite, de vous dire qu'il l'accepte pour *lundi soir, demain* ; je croyais, j'espérais aller vous voir hier au soir samedi. J'en ai été durement empêché, et comme M. de Banville compte absolument sur moi pour cette commission et pense même que je l'ai déjà faite, le

seul moyen de ne pas gâter encore mon cas déplorable, — est de vous écrire ce mot.

Veillez, cher maître aimé, m'excuser, je vous en prie, et agréer l'expression de mes sentiments les plus dévoués,

Jean Aicard

Banville viendra dîner aujourd'hui lundi.

#### NOTE ET ÉLÉMENT DE DATATION :

Victor Hugo avait écrit à Théodore de Banville, le mercredi 1<sup>er</sup> mai 1872, pour l'inviter à dîner le samedi ou dimanche suivant, afin de le remercier d'un bel article qu'il avait écrit sur *L'Année terrible* dans *Le National*, 3<sup>e</sup> année, n° 1176, lundi 29 avril 1872, feuilleton, pages 1-2, colonnes 1-6.

#### Lettre n° 35 : lundi 6 mai 1872, de Victor Hugo à Jean Aicard.

SOURCE : lettre autographe signée, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 17, une page.

Lundi matin

Cher poète, si vous recevez ce mot à temps, venez dîner avec nous ce soir *lundi* (demain mardi je serai absent). Si ce mot vous arrive trop tard, nous vous attendrons *mercredi* à notre table de famille à 7 heures. — J'ai arrangé pour vous l'affaire de la *quinzaine littéraire* au nouveau journal. Nous en causerons.

à vous. *ex imo*

V. H.

#### ÉLÉMENT DE DATATION :

L'enveloppe porte l'adresse « Monsieur Jean Aicard, 55 r. Bonaparte » ; elle est oblitérée : « PARIS R. ST LAZARE 6 MAI 72 ».

#### NOTES :

1° Le « nouveau journal » dont il est question est *Le Peuple souverain* : « Victor Hugo, à qui je n'avais rien demandé, a bien voulu songer à moi, et je suis rédacteur du journal *Le Peuple Souverain*, parce qu'il l'a désiré et que ce journal est fait par son fils et deux de ses amis. » (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 153, lettre autographe signée de Jean Aicard au grand-père Jacques et à la tante Magdeleine, à Sainte-Trinide, sur papier à en-tête de *La Renaissance littéraire et artistique*, datée « Paris, le 24 mai 1872. Vendredi. »).

Les fils d'Hugo et Paul Meurice fondèrent *Le Rappel* qui commença à paraître le 3 mai 1869 : interdit de vente sur la voie publique, plusieurs fois suspendu, ce journal connut toutefois un grand succès populaire avec un tirage de cinquante mille exemplaires. Il eut un « petit frère », le *Peuple souverain*, publié à partir de 1872.

2° *Ex imo* : locution latine *ex imo corde*, « du fond du cœur ».

### **Lettre n° 36 : mercredi 19 juin 1872, de Victor Hugo à Jean Aicard.**

SOURCE : lettre autographe signée, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 14, une page.

19 juin

Je viens de lire *Pygmalion*. C'est une œuvre. Quelle lutte puis-

sante, la femme contre la statue ! et quel beau dénouement, ce sourire du marbre ! Vous ne partez pas encore, j'espère. Venez donc dîner avec vos amis de la rue Pigalle. Cher poète, je vous aime bien.

V. H.

Je reçois *l'orchestre*. Après bravo, merci.

#### ÉLÉMENT DE DATATION :

*Pygmalion* : la mention « Sainte-Trinide, en Provence, août 1869 » portée à la fin signale que c'est chez le grand-père Jacques, en cet été 1869, que Jean Aicard composa — ou acheva — ce « poème dramatique » en un acte et en vers, tout aussi bien conçu pour la seule lecture. Mais il ne fut publié par Alphonse Lemerre qu'à la mi-juin 1872. Jean Aicard, qui se trouvait alors à Paris, dut en porter aussitôt un exemplaire chez Victor Hugo, qui s'empressa de le lire.

#### NOTES :

1° D'après les oblitérations portées sur l'enveloppe, la lettre a été postée à Paris le 20 juin 1872, mais Jean venait juste de quitter la Capitale ; elle fut aussitôt redirigée à Toulon, 3 rue de l'Ordonnance, et y parvint le lendemain, 21 juin.

2° AICARD (Jean), *Pygmalion*, Paris, Alphonse Lemerre, mi-juin 1872, in-16, 30 pages. Nouvelle édition par Dominique Amann : *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 28, 15 octobre 2019, pages 19-20 et 213-232.

3° Au 55 rue Pigalle résidait Juliette Droüet.

4° Après vingt-deux années de succès, *L'Orchestre*, un journal-programme des théâtres, changea de rédacteur en chef, modifia quelque peu sa formule et accueillit notamment, à partir de la mi-juin 1872, une causerie inédite à laquelle Jean Aicard fut invité à collaborer. Il y publia aussitôt « Le banquet de



Ruy Blas » dans le numéro du mercredi 19 juin 1872, 22<sup>e</sup> année, page 2, colonnes 1-2 :

## CAUSERIES DE L'ORCHESTRE

### LE BANQUET DE RUY BLAS

La chose fut exquise et fort bien ordonnée chez Brébant. Les artistes de l'Odéon qui ont interprété *Ruy Blas*, et les critiques amis du chef-d'œuvre, étaient tous là ; c'était une fête littéraire, sans arrière-pensée politique. On était dans une atmosphère lumineuse, parfumée de fleurs ; tout le long de la table, au milieu, courait une haie vive de bouquets, de plantes à larges feuilles décoratives ; une vigne verte se dressait sur ses blancs échelas, chargée de raisins roux et mûrissants. À travers cette légère charmille, les convives se voyaient, échangeaient une parole ou un salut. Mlle Sarah Bernhardt, toujours reine d'Espagne, encadrée par les feuilles dentelées de je ne sais quelle plante exotique, nous apparaissait, blanche, fine, exquise, idéalisée encore par son cadre, comme son portrait.

Théodore de Banville, à côté de nous, faisait pétiller toutes les étincelles de son esprit diabolique et plein d'attraits ; Mélingue, aux cheveux rebelles, superbe, nous rappelait la première de *Ruy Blas*, et le respect de la salle et des acteurs pour cette pièce du maître, et ses émotions personnelles, et son admiration (car on sait que Mélingue est sculpteur) pour la tête jupitérienne de Victor Hugo. C'est Mélingue qui a porté le toast à Victor Hugo.

Lafontaine n'était pas là ; il est en province en ce moment, jouant *Ruy Blas* ; mais Pierre Berton, qui a pris le rôle à sa place à l'Odéon, était présent et révélait son esprit très littéraire... On retrouvait en lui le charmant auteur dramatique.

Geffroy, l'admirable don Salluste, ne manquait pas à ce banquet de triomphateurs, ni Mme Lambquin, qui, du bout de rôle

de la duègne, a fait une création complète, ni Talien qui dessine si sûrement « le vieux comte amoureux rêvant sur une natte », ni Mmes Broizat, Ramelli, Belgirard, Colas, ni MM. Eugène Provost, Roger, Laute, etc., etc.

Les poètes et les critiques étaient en troupe aussi, et l'on remarquait Théophile Gautier, qui songeait sans doute à la première de *Ruy Blas*, à la première première, du temps du gilet rouge ; et Théodore de Banville, déjà nommé ; Louis Ulbach, l'auteur de *Madame Fernel*, le vaillant journaliste ; Arsène Houssaye, Louis Jourdan, Paul de Saint-Victor, Spuller, Peyrat, Paul Foucher, de Biéville, Ch. Edmond, Yves Guyot, Guillemot, Hostein, Gustave Frédéric, — et Vacquerie, Meurice, Lockroy, Gill, etc. ; la table des retardataires ou des dévoués, qui avaient cédé les hautes places aux Geffroy et aux Mélingue ; Ernest d'Hervilly parlait, m'a-t-on assuré, en vers, tout le temps.

Après le dîner, les frères Lionnet ont chanté quelques-uns de leurs meilleurs morceaux, dont un « Noël » des *Émaux et Camées*.

Le lendemain au soir, Paris apprenait la mort du directeur de l'Odéon M. de Chilly, qui avait dû quitter la table dès le second service.

M. de Chilly était un acteur distingué, avant d'être un habile directeur de théâtre. Il avait débuté à l'Odéon ; — puis il était allé jouer le drame à côté des Frédérick Lemaître, des Bocage, et des Dorval et des Georges.

En 1865, quand le Théâtre-Français reprit *Hernani*, il rêvait de reprendre *Ruy Blas*. En 1872 il eut cette joie, et c'est dans l'apothéose même de *Ruy Blas*, dans son triompha de directeur, au milieu de sa troupe et de ses amis, comme Molière sur la scène, qu'il a été frappé du coup de la mort.

Avec ce souvenir de mélancolie qui est venu s'y rattacher le

lendemain, le dîner de *Ruy Blas* restera dans l'esprit de ceux qui y ont assisté, comme un rêve artistique, plein de mélodies, de figures attachantes, de fleurs, de grâce et de charme ; — une apothéose, je le répète, dans laquelle, au-dessus de toutes les têtes, surgit celle du grand poète où rayonnent l'énergie et la sérénité.

On connaît le toast de Victor Hugo aux théâtres de Paris : « Boire aux théâtres de Paris, c'est boire à Paris même. Illustre ville ! elle a bien souffert. Ôtons-lui sa couronne de douleur et rendons-lui la couronne de gloire. » La couronne de gloire de Paris !... j'y vois un fleuron nouveau resplendir : « l'Année terrible. »

### Lettre n° 37 : été ou automne 1872, de Jean Aicard à Victor Hugo.

#### NOTE :

La lettre écrite de Guernesey le 17 novembre 1872 par Victor Hugo (lettre n° 38) laisse entendre que Jean Aicard lui avait envoyé des vers, au moins à une reprise, mais ceux-ci n'ont pas été conservés dans les archives de la Maison de Victor Hugo.

Jean Aicard était revenu en Provence à la fin du mois de juin 1872. Il y poursuivit une intense activité journalistique, envoyant des articles aux journaux qui l'employaient : *L'Espagne nouvelle*, chronique « Lettres parisiennes » ; *La Renaissance littéraire et artistique*, chronique « Salon de 1872 » ; *L'Égalité*, de Marseille, chronique « Causerie parisienne » et autres articles ; *Le Peuple souverain*, etc.

Mais il avait également commencé à réunir des poèmes en vue de son prochain ouvrage, *Les Poèmes de Provence* : il en fit donc parvenir quelques-uns au Maître.

### Lettre n° 38 : dimanche 17 novembre 1872, de Victor Hugo à Jean Aicard.

SOURCE : lettre autographe signée, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 6, deux pages.

H. H. 17 9<sup>bre</sup>

Cher poète, merci, j'ai le pauvre petit être ; voilà ses yeux, voilà ses ailes. Vous m'aviez déjà envoyé son âme dans des vers charmants. Je suis bien profondément touché de noter les formes délicates de votre affection pour moi. Je savais le grand succès de votre parole dans le Midi. M. Gilly La Palud me l'avait écrit ; il m'avait même annoncé l'envoi d'un journal que je n'ai pas reçu. Dites-le lui si vous lui écrivez. Quand vous verai-je ? Je suis ici. Je travaille. On m'a laissé seul. L'abandon, c'est le destin des vieux. Je ne puis bien travailler qu'ici. Ma famille, c'est mon bonheur. Il fallait choisir entre ma famille et mon travail, entre mon bonheur et mon devoir. J'ai choisi le devoir. C'est la loi de ma vie.

Je salue votre noble esprit.

V. H.

#### ÉLÉMENT DE DATATION :

L'enveloppe est oblitérée « GUERNESEY A NO 18 72 », « PARIS 19 NOV 72 » et adressée à « Monsieur Jean Aicard, 55 r. Bonaparte Paris ».

#### NOTES :

1° Victor Hugo s'en était retourné dans sa maison de Guernesey, laissant sa famille à Paris.

2° En évoquant « le grand succès de votre parole dans le Mi-

di », Victor Hugo fait très probablement allusion à la *Revue des Deux Mondes* qui, dans sa livraison du 15 novembre 1872, publia cinq poèmes de Jean Aicard : « La Cigale » (pages 505-506), « Les tambourinaires » (page 506-508), « L'aire » (pages 508-510), « La Moustouïre » (pages 510-511) et « Bénédiction du feu » (page 511). Le « pauvre petit être » serait alors la cigale...

3° Pour François-Alphonse Gilly, voir ci-après, annexe 4, pages 246-271.

**Lettre n° 39 : jeudi 2 janvier 1873,  
de Jean Aicard à Victor Hugo.**

SOURCE : lettre autographe signée, Maison de Victor Hugo, une page.

Paris, le 2 janvier 73

Cher et illustre maître,

Vous m'avez dit l'an passé que vous n'aimiez pas les cartes de visite. Je ne vous en envoie donc pas, mais je tiens à vous remercier du mot affectueux que vous avez bien voulu m'adresser. Vous m'y dites : quand vous verrai-je ? — Hélas ! cher maître, quand vous verrons-nous ? Voilà ma réponse. Si cela m'eût été possible, croyez que je serais allé avec joie visiter le glorieux asile de Victor Hugo exilé, et serrer votre main à Guernesey. Mais tout le contraire de la grandeur m'attache au rivage. Je lutte. Je chancelle. J'espère. Vos encouragements dont j'ai gardé le bon souvenir me sont toujours présents et efficaces, et une fois de plus je vous en remercie. Vous me savez, n'est-ce pas, votre toujours tendrement dévoué,

Jean Aicard.

à Victor Hugo. Guernesey.  
55. rue Bonaparte.

NOTES :

1° Réponse à la lettre n° 38 du dimanche 17 novembre 1872, dans laquelle Victor Hugo lui demandait : « quand vous verrai-je ? »

2° Lettre écrite sur papier de deuil : le grand-père Jacques était en effet décédé le 29 septembre précédent.

**Lettre n° 40 : dimanche 12 janvier 1873,  
de Victor Hugo à Jean Aicard.**

SOURCE : lettre autographe signée, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 16, une page.

H. H. 12 janvier

Certes, à bientôt, mon cher et charmant poète, soit ici, soit à Paris. Je travaille ici ; mon travail fini, j'aurai besoin de serrer votre main cordiale.

Ah ça, et cette *Renaissance*, si spirituelle et si robuste, est-ce qu'elle ne va pas reparaître ? Il y avait là le souffle du jeune esprit. Salut à votre vaillant groupe, ô mes poètes. Je vous serre tous dans mes vieux bras

Votre ami                      Victor Hugo

ÉLÉMENT DE DATATION :

*La Renaissance littéraire et artistique* avait connu une existence régulière en 1872 jusqu'au numéro 36 du 28 décembre. Jean Aicard passa l'été en Provence et avait promis de revenir

pour le 15 septembre mais le bon grand-père Jacques arrivait au terme de son existence et son petit-fils ne voulut pas l'abandonner à l'instant suprême : il mourut en effet le 29 septembre. Jean ne revint à Paris que fin octobre ou début novembre et il quitta la direction de la revue, qu'il avait jusque-là assurée bénévolement, celle-ci constituant pour lui une charge trop considérable.

Émile Blémont lui succéda et, après un grand mois de silence en janvier, la publication put reprendre son cours en février.

**Lettre n° 41 : janvier 1873,  
de Jean Aicard à Victor Hugo.**

158

NOTE :

Lettre non conservée accompagnant l'envoi de *Mascarille* à Victor Hugo, alors à Guernesey, et dont le destinataire accuse réception dans sa lettre du 27 janvier suivant (lettre n° 42).

**Lettre n° 42 : lundi 27 janvier 1873,  
de Victor Hugo à Jean Aicard.**

SOURCE : lettre autographe signée, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 15, une page.

H. H. 27 janvier

Cher poète, je viens de lire votre *Mascarille*. C'est charmant et beau.

*Molière regardait avec les autres dieux.*

Et moi, qui ne suis que du parterre, j'applaudis. Mon applaudissement a des ailes pourtant, et il s'envole, pour aller à vous, par-dessus l'océan. Ouvrez-lui votre fenêtre et recevez-le bien.

*Tuus. V. H.*

Voulez-vous être assez bon pour transmettre cette lettre à M. La Palud, qui est de vos amis.

ÉLÉMENTS DE DATATION :

1° L'enveloppe porte l'adresse « Monsieur Jean Aicard, 55. r. Bonaparte, Paris » et l'oblitération « GUERNESEY B JA 27 73 ».

2° Lemerre mit en librairie *Mascarille* à la fin janvier 1873.

NOTES :

1° *Mascarille* : court monologue, délicieux d'invention et d'écriture, écrit pour l'anniversaire de la naissance de Molière, et récité sur la scène de la Comédie-Française, le 15 janvier 1873, par Coquelin aîné. — AICARD (Jean), *Mascarille*, Paris, Alphonse Lemerre, fin janvier 1873, in-16, 16 pages. Nouvelle édition par Dominique Amann : *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 28, 15 octobre 2019, pages 233-237.

2° *Tuus* : pronom-adjectif possessif latin, littéralement « tien » ; ici au sens de « à toi ».

3° La Palud : pour François-Alphonse Gilly, voir ci-après, annexe 4, pages 246-271.

4° Cette lettre a été publiée notamment par *Le Toulonnais*, 39<sup>e</sup> année, 2<sup>e</sup> série, n° 880, mercredi 26 février 1873, « Chronique locale », page 3, colonne 1 ; et par *La France*, 12<sup>e</sup> année, n° 59, vendredi 28 février 1873, « Chronique », page 2, colonne 6.

159

**Lettre n° 43 : mardi 25 février 1873,  
de Victor Hugo à Jean Aicard.**

NOTES :

1° Lettre non conservée dont seule l'enveloppe subsiste aux archives municipales de Toulon. Aucun élément ne permet d'en deviner le contenu.

2° Adresse : « Monsieur Jean Aicard, 55. r. Bonaparte, Paris » ; oblitération « GUERNESEY A FE 25 73 » et « PARIS 26 FEVR. 73 ».

**Lettre n° 44 : début juillet 1873,  
de Jean Aicard à Victor Hugo.**

160

NOTE :

La lettre de Victor Hugo en date du samedi 26 juillet 1873 (lettre n° 45), qui évoque la médaille d'or obtenue pour le poème *Pierre Puget*, atteste que Jean Aicard avait informé le Maître de son succès au concours et lui avait fait parvenir à Guernesey un exemplaire de la plaquette imprimée à cette occasion.

**Lettre n° 45 : samedi 26 juillet 1873,  
de Victor Hugo à Jean Aicard.**

SOURCE : lettre autographe signée, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 18, une page.

Les villes vous donnent des médailles d'or ; la solitude vous envoie un applaudissement.

Victor Hugo

H. H. 26 juillet

ÉLÉMENT DE DATATION :

L'enveloppe porte l'adresse « Monsieur Jean Aicard, Toulon » modifiée par une autre main en « Campagne de M<sup>r</sup> André à La Garde » et les oblitérations « GUERNESEY A JY 28 73 », « PARIS À MARSEILLE 28 JUIL 73 », « TOULON-S-MER 30 JUIL 73 », « TOULON-S-MER 31 JUIL 73 ».

NOTE :

En 1873, Jean Aicard remporta la médaille d'or du prix de poésie française de la Société académique du Var pour un long poème de deux cent quatre-vingt-six vers à la gloire de l'artiste provençal Pierre Puget. La municipalité toulonnaise organisa, au Grand-Théâtre de la ville, le dimanche 8 juin 1873, une grande soirée artistique et musicale : les résultats furent proclamés solennellement et Jean, fraîchement revenu de Paris, y reçut sa médaille et récita son poème.

Le poème, publié dans une plaquette mise en librairie au début du mois de juillet suivant, a été augmenté du paragraphe VI tout entier et des vingt-huit premiers vers du paragraphe VIII qui ne faisaient pas partie de l'œuvre soumise au jury. — AICARD (Jean), « Pierre Puget », *Bulletin de la Société académique du Var*, nouvelle série, tome VI, 1873, pages 45-55. Tiré à part : Toulon, imprimerie de L. Laurent, juillet 1873, in-8°, 16 pages. Nouvelle édition : *Aicardiana*, 1<sup>re</sup> série, n° 3, août 2013, pages 93-104.

161

**Lettre n° 46 : vendredi 21 novembre 1873,  
de Jean Aicard à Victor Hugo.**

SOURCE : lettre autographe signée, Maison de Victor Hugo, deux pages.

Toulon, 21 9<sup>bre</sup> 73

Très cher et très illustre maître,

Je sens bien que vous ne sauriez vous étonner de mon silence. La cause en est seulement dans mon respect de vos travaux et de votre temps. Si, depuis que je n'ai pas eu la joie de vous voir, Victor Hugo avait publié un livre, vous auriez eu certainement de mes nouvelles. — Hélas ! *Marie Tudor* a été jouée, et je n'y étais pas ! — J'aurai donc manqué d'assister à un de vos triomphes contemporains. Du moins y ai-je applaudi en esprit, de loin.

L'année s'achèvera peut-être sans que je retourne à Paris, mais pas du moins tant que je vous aie remercié du mot magnifique qu'a été l'accusé de réception d'un poème : *Pierre Puget*, que je vous envoyai à Guernesey.

« Les villes, me disiez-vous, vous donnent des médailles d'or ; la solitude vous envoie un applaudissement. »

Le mot est frappé comme une médaille, — mais quoi ! la solitude où vous êtes, maître ! — solitude infinie ; un monde, votre création, l'habite, et les cœurs d'un siècle entier y sont autour de vous.

J'ai reçu vos vers : *La Libération du Territoire*, un soir, à bord du *Daim* où j'étais avec quelques officiers. Je les ai lus aussitôt. Il y avait des larmes dans les yeux de tous. Vous êtes le meilleur de notre jeunesse, nous vous remercions.

Je serre avec un affectueux respect votre main vénérable,

Jean Aicard.

3 rue de l'ordonnance. Toulon. Var

NOTES :

1° *Marie Tudor* : drame romantique en trois actes, en prose, de Victor Hugo, joué pour la première fois sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin le mercredi 6 novembre 1833 et repris au nouveau théâtre de la Porte-Saint-Martin le samedi 27 septembre 1873. Mais Jean, revenu à Toulon début juin, y prolongea son séjour et ne retrouva la Capitale qu'en janvier 1874. Il manqua donc la reprise de *Marie Tudor* et toutes les représentations suivantes.

2° Le traité de Francfort avait imposé l'occupation d'une partie du territoire français par l'armée allemande jusqu'au paiement des cinq milliards que la France devait verser au titre de l'indemnité de guerre. L'évacuation du territoire fut réalisée progressivement au fur et à mesure du paiement de l'indemnité. Le poème d'Hugo, *La Libération du territoire*, fut mis en vente le 16 septembre 1873, date du départ des dernières troupes allemandes. — HUGO (Victor), *La Libération du territoire*, Paris, Michel Lévy frères, septembre 1873, in-18, 16 pages.

3° *Le Daim* : aviso de 2<sup>e</sup> classe à roues et à vapeur appartenant à l'escadre de la Méditerranée.

**Lettre n° 47 : dimanche 23 novembre 1873,  
de Victor Hugo à Jean Aicard.**

SOURCE : lettre autographe signée, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 25, une page.

23 9<sup>bre</sup>

Merci, poète, et à bientôt. Le fond de mon cœur est avec vous, nobles et jeunes esprits qui me succéderez.



Vous tous, vous, Jean Aicard, un des premiers parmi les premiers.

à bientôt

V. H.

#### ÉLÉMENT DE DATATION :

L'enveloppe porte l'adresse « Monsieur Jean Aicard, 3 r. de l'Ordonnance, Toulon. Var » et les oblitérations « PARIS. R. MILTON 24 NOV 73 » et « LYON 25 NOV 73 ».

### **Lettre n° 48 : janvier 1874, de Jean Aicard à Victor Hugo.**

#### NOTE :

Lettre non conservée accompagnant l'envoi des *Poèmes de Provence*. La lettre n° 49 du jeudi 22 janvier 1874 atteste que Victor Hugo a bien reçu cet ouvrage.

### **Lettre n° 49 : jeudi 22 janvier 1874, de Victor Hugo à Jean Aicard.**

SOURCE : lettre autographe signée, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 19, une page.

22 janvier

Poète, je vous remercie. Vous m'avez fait du bien. Votre livre, c'est le charme. *Carmen*. Vous avez endormi en moi la douleur, et il m'a semblé qu'au lieu d'entendre pleurer mon âme, je l'en-

tendais chanter. Vos vers sont doux et beaux. Je suis votre ami.  
V. H.

#### ÉLÉMENT DE DATATION :

L'enveloppe porte l'adresse « Monsieur Jean Aicard, 3 rue de l'Ordonnance, Toulon » biffée et modifiée « rue Bonaparte 55 à Paris » et les oblitérations « PARIS. R. MILTON 22 JANV 74 », « LYON 23 JANVIER 74 », « MARSEILLE À PARIS 23 JANVIER 74 », « TOULON-S-MER 23 JANVIER 74 », « PARIS 24 JANVIER 74 ».

#### NOTES :

1° Papier à lettre et enveloppe de petit deuil : Victor Hugo venait de perdre son deuxième fils, François-Victor, né à Paris le 22 octobre 1828 et décédé à Paris le 26 décembre 1873, littérateur, journaliste et traducteur de Shakespeare.

2° « Votre livre » : il s'agit des *Poèmes de Provence* qu'Alphonse Lemerre mit en vitrine à la fin du mois de décembre. — AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, décembre 1873, in-8°, 182 pages. La première édition ayant été enlevée en quelques jours, Lemerre procéda à un second tirage à la fin janvier 1874 : 2/ Paris, Alphonse Lemerre éditeur, avril 1874, in-18, 198 pages ; édition augmentée d'un poème de Sully-Prudhomme.

3° *Carmen* : mot latin dont le sens premier est « composition en vers » et qui a ici le sens de « incantation, charme, enchantement ».

### **Lettre n° 50 : jeudi 12 février 1874, de Jean Aicard à Victor Hugo.**

SOURCE : lettre autographe signée, Maison de Victor Hugo, une page.

Paris, 12 février 1874

Très cher et très illustre maître

On m'a dit à mon arrivée à Paris que vous n'êtes plus visible que le jeudi soir, en sorte qu'ayant été dans l'impossibilité absolue d'aller vous rendre mes devoirs, depuis trois jeudis, c'est trois semaines que je serai resté sans vous rendre visite depuis mon retour ! Trois jours en égalent vingt !

Je n'espère pas que vous vous serez aperçu de mon absence ; j'éprouve pourtant le besoin de m'en excuser, au risque de vous la signaler.

Mais à bientôt, très cher et très illustre maître ; j'espère pouvoir bientôt vous exprimer de vive voix mes sentiments d'admiration et d'affection constantes,

Jean Aicard.

55 rue Bonaparte.

NOTES :

Jean Aicard, après un long séjour en Provence, revint à Paris en janvier 1874, vers le 20 du mois selon cette lettre.

**Lettre n° 51 : lundi 23 mars 1874,  
de Victor Hugo à Jean Aicard.**

SOURCE : lettre autographe signée, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 20, une page.

23 mars

Merci. *Ex imo*. Je viens de lire votre grande et profonde étude de mon livre. Que de choses j'ai à vous dire, ô mon élégant et cher poète, et que je voudrais vous les dire dans un serrement de main ! Voulez-vous venir dîner avec moi *après demain mercredi 25* à 7 h 1/2, rue Pigalle. Oui, n'est-ce pas ? Le fond de mon vieux cœur vous aime.

V. H.

ÉLÉMENTS DE DATATION :

1° L'enveloppe porte l'adresse « Monsieur Jean Aicard, 55 r. Bonaparte » et l'oblitération « PARIS. R. MILTON 23 MARS 74 ».

2° Papier et enveloppe de petit deuil (voir lettre n° 49, note 1).

NOTE :

Victor Hugo a publié, en janvier 1874, un nouveau roman, *Quatrevingt-treize*, consacré à la Révolution française. Jean Aicard lui avait consacré une étude, ici reproduite dans l'annexe 1, pages 90-95 . — HUGO (Victor), *Quatrevingt-treize*, Paris, Michel Lévy frères éditeurs, 1874, trois volumes grand in-8°.

**Lettre n° 52 : dimanche 13 août 1876,  
de Victor Hugo à Jean Aicard.**

SOURCE : lettre autographe signée, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 22, une page.

dimanche

J'ai été charmé de vous voir. Cher poète, une rencontre comme

la vôtre m'est toujours douce. À votre retour, apportez-nous un beau livre de plus, et venez voir votre ami,

V. H.

ÉLÉMENT DE DATATION :

L'enveloppe porte l'adresse « Monsieur Jean Aicard, 16 r. des Sts Pères » et l'oblitération « PARIS. ST LAZARE 14 AOÛT 76 ».

**Lettre n° 53 : mardi 27 février 1877,  
de Jean Aicard à Victor Hugo.**

SOURCE : lettre autographe signée, Maison de Victor Hugo, une page.

168

Paris, 27 février 1877.

Très cher et très illustre maître,

Je tiens à vous dire que je suis toujours avec vous de cœur lorsqu'on vous fête et qu'on vous acclame.

Un fidèle de vos admirateurs les plus affectueux,

Jean Aicard.

NOTE :

Le 26 février est le jour anniversaire de la naissance de Victor Hugo.

**Lettre n° 54 : samedi 15 février 1879,  
de Jean Aicard à Victor Hugo.**

SOURCE : lettre autographe signée, Maison de Victor Hugo, trois pages.

Paris, 15 février 1879

À Victor Hugo.

Très cher et très illustre maître,

On me prie de vous transmettre ce manuscrit d'un déporté, Casimir Bouis, et cette lettre de sa sœur.

Bouis est de Toulon ; il est mon concitoyen ; je l'ai connu quand il avait l'espérance et la première jeunesse. J'ai été ému jusqu'aux larmes en recevant la lettre par laquelle il me charge de ses vers pour Victor Hugo.

Je les apporte à l'auteur de la *Pitié suprême* ; à travers les époques d'indifférence et de scepticisme, Victor Hugo a gardé pour lui et nous a transmis le droit de bonté et d'attendrissement.

Je lui sou mets avec confiance la demande de mon confrère qu'une lettre de Victor Hugo en tête de son livre consolera it en lui rendant l'espérance.

Je vous prie, très cher et très illustre maître, de vouloir bien agréer l'expression de ma respectueuse et dévouée admiration,

Jean Aicard.

16 rue des Saints-Pères.

NOTES :

1° Un brouillon autographe de cette lettre se trouve aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 200, deux pages, également daté du 15.

2° Concernant Casimir Bouis, voir ci-après, annexe 4, pages 238-246.

3° Le manuscrit de Casimir Bouis ainsi que la lettre de sa sœur n'ont pas été retrouvés dans les archives de la Maison de Victor Hugo.

169

4° *La Pitié suprême*, poème épique et philosophique, composé en 1857, qui aurait dû figurer dans *La Légende des Siècles*, parut en effet en ce mois de février 1879.

5° « Son livre » : BOUIS (Casimir), *Après le naufrage, poésies politiques*, Toulon, 1879. Victor Hugo lui envoya effectivement une petite lettre que Bouis inséra dans la préface de son livre.

6° Jean Aicard et sa sœur Jacqueline revinrent à Paris en février 1875 et s'installèrent au numéro 16 de la rue des Saints-Pères.

**Lettre n° 55 : mars ou avril 1880,  
de Jean Aicard à Victor Hugo.**

170

NOTE :

Lettre non conservée accompagnant l'envoi du poème *Miette et Noré*, qui connut deux éditions, la première fin février 1880 et la seconde en avril 1880. — AICARD (Jean), *Miette et Noré*, 1/ Paris, Georges Charpentier, fin février 1880, in-18, 408 pages. 3/ augmentée d'une préface et d'un épilogue, Paris, Georges Charpentier, avril 1880, in-18, xxxii-412 pages.

L'ouvrage fut bien reçu par Victor Hugo (cf. la lettre n° 56 du lundi 26 juillet 1880).

**Lettre n° 56 : lundi 26 juillet 1880,  
de Jean Aicard à Victor Hugo.**

SOURCE : lettre autographe signée, Maison de Victor Hugo, deux pages.

La Garde près Toulon.  
26 juillet 1880.

Bien aimé et vénéré maître,

Que j'aurais été heureux de pouvoir nous souhaiter aussi, avec Vacquerie, de vous voir longtemps le même Victor Hugo.

J'ai un bien grand, bien doux, profond souvenir de ma dernière visite chez vous, maître. Que vous êtes bon, simple, charmant. Grand vieillard, qui inspirez la force, on vous quitte jeune, et on se croyait jeune ! J'ai emporté de ma visite chez vous, une provision de courage pour mon temps de solitude ici.

Je n'ose pas vous demander si vous avez parcouru mon poème, paysan et provençal, *Miette et Noré*. C'est le seul de mes volumes, au sujet duquel je n'ai pas à me lire un mot venu de vous. Et c'est pourtant mon premier succès étendu.

... j'ose vous demander si vous l'avez parcouru ?

Veuillez croire, mon bien aimé maître, à mon dévouement fidèle et respectueux,

Jean Aicard.

— à Jacques-Laurier.

La Garde près Toulon. Var.

**Lettre n° 57 : lundi 26 juillet 1880,  
de Victor Hugo à Jean Aicard.**

SOURCE : lettre autographe signée, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 21, une page.

26 juillet

Cher poète, je vous lis et je vous relis. Je vous croyais ici, et je comptais vous dire tout ce que je gardais en moi. Vous êtes

171

charmant, et je suis avec vous.

Victor H.

ÉLÉMENT DE DATATION :

L'enveloppe porte l'adresse « Monsieur Jean Aicard, à Jacques-Haurier, La Garde près Toulon (Var) » et l'oblitération « PASSY. [ILLISIBLE] JUIL. 80 ».

NOTE :

Victor Hugo fit savoir à Jean Aicard qu'il lisait son poème *Miette et Noré* le jour même où le jeune auteur lui demandait s'il l'avait lu... Leurs deux lettres se sont donc croisées.

172

**Lettre n° 58 : jeudi 29 juin 1882,  
de Jean Aicard à Victor Hugo.**

SOURCE : enveloppe vide, Maison de Victor Hugo.

NOTES :

1° L'enveloppe porte l'adresse « À Victor Hugo, Avenue Victor Hugo, Paris » et l'oblitération « LA GARDE-PRÈS-TOULON 29 JUIN 82 ».

2° La lettre n'a pas été conservée. Le rapprochement avec la lettre n° 59 du mardi 11 juillet 1882 donne à penser qu'il pourrait s'agir d'une invitation adressée au Maître de venir séjourner à La Garde.

**Lettre n° 59 : mardi 11 juillet 1882,  
de Victor Hugo à Jean Aicard.**

SOURCE : lettre autographe signée, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 29, une page.

Je n'irai pas dans le Midi, mais j'ai votre lettre. Je vous remercie. Un rayon de cœur vaut un rayon de soleil.

Victor Hugo

11 juillet 1882

NOTES :

1° L'enveloppe porte l'adresse « Monsieur Jean Aicard, Villa Jacques-Laurier, La Garde près Toulon » et l'oblitération « PARIS PASSY 12 JUIL. 82 ».

2° Jean Aicard aurait aimé recevoir Victor Hugo à La Garde, mais l'écrivain ne put faire ce voyage en raison de la santé déjà déclinante de Juliette Drouet, qui décèdera en effet quelques mois plus tard, le 11 mai 1883.

3° Victor Hugo avait fait un voyage dans le Midi de la France durant l'été 1839. Il était passé par Toulon et y avait visité le bain : voir l'annexe 5 « Victor Hugo et le bain de Toulon ».

173

**Lettre n° 60 : mardi 22 janvier 1884,  
de Jean Aicard à Victor Hugo.**

SOURCE : lettre autographe signée, Maison de Victor Hugo, une page.

22 janvier 84

Maître bien-aimé,

J'espère encore que le poète des *Travailleurs de la mer* me fera l'honneur insigne d'assister à mon drame qui est, par cer-

tains côtés, un hommage à la marine française.

Venez, maître : on salue les couleurs !

À vous, en tout dévouement,

Jean Aicard.

NOTE :

Invitation à la première de *Smilis*, le mercredi 23 janvier 1884, à la Comédie-Française.

## ANNEXE 3

### UNE CONFÉRENCE DE JEAN AICARD SUR VICTOR HUGO <sup>1</sup>

Victor Hugo

Mesdames, Messieurs,

Vous n'espérez pas, j'en suis assuré, que le conférencier puisse, en cinquante ou soixante minutes, faire de Victor Hugo un éloge à la taille du maître dont l'œuvre est immense. Les réflexions qu'elle impose se présentent à nous abondantes et tumultueuses ; elles sont trop ; et d'ailleurs on a écrit sur Victor Hugo, en prose et en vers, assez de volumes pour garnir les rayons de toute une bibliothèque. Et quand le critique et son auditoire auraient beaucoup de temps à passer ensemble, en toute une série de conférences sur le même grand poète, encore faudrait-il, pour le traiter dignement, un écrivain à sa mesure. Lui, il a écrit un *Shakespeare*. Shakespeare par Victor Hugo, voilà qui va bien — mais ne croyez pas que même Victor

---

<sup>1</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 33, dossier n° 273 « Victor Hugo », 46 pages. Conférence de Jean Aicard, écrite après la mort de Victor Hugo ; manuscrit d'une grosse écriture pour en faciliter la lecture publique ; texte bien retravaillé par endroits mais qui reste toujours lisible. — Si le texte de Jean Aicard est ici publié à l'identique, hormis quelques améliorations minimales, les citations — pas toujours très exactes — ont été systématiquement corrigées. Par ailleurs, le texte original ne contient aucune note : tout l'apparat critique a été ajouté par la rédaction.



Hugo aurait pu nous donner un Shakespeare portraicturé en pied, s'il n'eût eu que quelques pages à lui consacrer. Non, il a écrit sur l'auteur d'*Othello* et d'*Hamlet* tout un très gros volume. Et encore n'a-t-il pas prétendu d'y enclore Shakespeare, puisqu'il a pris soin de nous dire que Shakespeare c'est l'océan ; — et l'océan ne s'enferme pas dans un barillet ni même dans la tonne d'Heidelberg<sup>2</sup>. Personne n'a jamais non plus dessiné ou peint l'océan, ni la montagne, ni même la forêt. Un paysagiste ne [peut] jamais que nous montrer une vague déferlante à la surface de la vaste mer ou un humble ravin des Himalayas ou quelques pauvres arbres des grands bois murmurants. En présence de Shakespeare Victor Hugo lui-même ne put qu'admirer « comme une bête » ; et en présence de Victor Hugo tout commentateur s'arrête effaré, sentant bien que nulle critique ne saurait définir ce surprenant génie qui se débordait lui-même. Nul en effet ne fut plus suggestif ; en d'autres termes nul écrivain n'inspire à ses lecteurs plus de sensations et de réflexions par-delà le sens des mots qu'il emploie. Peut-être est-ce là d'ailleurs l'essence même de la faculté poétique, au moins chez les modernes.

Victor Hugo est avant tout un créateur involontaire d'images en couleur et en relief, qui se pressent sans nombre les unes contre les autres, de vers en vers, et s'envolent incessamment d'un vol rythmique, dans la pleine clarté chère aux esprits de France.

En tête d'un chapitre des *Misérables*, Victor Hugo a dit : « Le premier personnage de ce roman, est l'infini... » Ceci établi, il

<sup>2</sup> Tonneau monstre, d'une capacité de 195 000 litres, construit en 1664 dans les caves du château de Heidelberg (Bade-Wurtemberg) et reconstruit en 1751, destiné à stocker le vin perçu au titre de l'impôt en nature. Son sommet est couvert d'une plateforme desservie par deux escaliers.

se fait une loi, dans cet ouvrage, d'abandonner à tout instant le chemin classique qui conduirait en toute hâte son récit vers le dénouement : il y multiplie les digressions, les développements les plus importants sur une idée accessoire, les longs arrêts devant un paysage qui le charme, les considérations générales sur le mystère de vivre aussi bien que sur toute une époque évoquée à ses yeux par quelqu'un de ses personnages ; — théories sociales, philosophiques, métaphysiques, tout cela abonde dans ce roman qui aurait pu nous être conté en trois cents pages et que Victor Hugo nous a présenté en dix volumes pour en faire un chef-d'œuvre contraire aux règles de la composition latine telle que l'enseignent Horace et Boileau. C'est que son roman, au fond, ne lui importe que comme prétexte à renverser sous nos yeux émerveillés l'étonnante, la magique corne d'abondance que, tel un dieu, il porte sans fatigue, éternellement vidée, éternellement pleine, corne d'abondance de je ne sais quelles Danaïdes-fées et d'où sortent à l'infini encore et encore des images, des images, des formes et des colorations changeantes, qui se succèdent sans fin ni confusion, sans cesse mêlées et dé mêlées, — un monde, vous dis-je, la vie même en perpétuelle agitation. Ainsi était en lui la représentation du mobile univers, en état d'incessante transformation ; et ainsi elle sortait de lui sans s'épuiser jamais.

Oui, ce qu'il a dit de son roman *Les Misérables*, on peut le dire de son œuvre entière : le premier personnage en est l'infini.

Ce qui, semble-t-il, distingue les poètes des versificateurs les plus habiles, les plus puissants, c'est que chez les poètes, un don naturel commande leur talent, le leur impose et le dirige.

On devient versificateur, on peut même le devenir avec génie ; c'est en ce cas que le génie est une longue patience. On naîtra poète ; j'entends que le vrai poète reçoit de la Nature un don de voir ou de sentir qui le force à s'exprimer en poète, c'est-à-dire

à donner à ce qu'il écrit une intensité d'émotion ou de relief et de couleur qui fait voir aux autres ce qu'il a vu, sentir ce qu'il a senti.

Chez un Lamartine, ce don naturel est une faculté spéciale d'émotion rêveuse ; chez un Alfred de Musset, une fine sensibilité railleuse ; chez Victor Hugo, une vision intérieure démesurée, constante et innombrable des formes colorées et mouvantes de la vie.

Chacun de ces trois poètes, tout en ayant aussi les qualités des deux autres, les a à un degré moindre ; et chacun d'eux ne s'impose que par sa dominante, qui, au degré où il la possède, n'est qu'à lui, lui donne son originalité, son caractère personnel, sa valeur triomphante.

D'un seul mot, Victor Hugo c'est le grand visionnaire.

On a rapproché souvent trois pages de Victor Hugo, de Lamartine et de Musset — où nous pouvons juger leurs différentes façons d'être tristes : le « Souvenir », « Le lac », la « Tristesse d'Olympio »<sup>3</sup>.

Chez Lamartine, la mélancolie ne se laisse guère détourner d'elle-même. Chez Musset, elle est combattue par la raillerie, sauf dans *Les Nuits* où, comme Lamartine, il chante la grande douleur. Certes convenons que le poète qui met en beaux vers ses souffrances par cela même s'en distrait toujours un peu. *J'enchanter mon mal*, dit la devise de Pierre Loti. *Qui chante, son mal enchante*, réplique Aubanel, — et les douleurs que l'on traduit en vers magnifiques, pour être sincères et poignantes, n'en sont pas moins déjà un peu consolées. Elles n'ont pas pris

---

<sup>3</sup> Jean Aicard évoque ici : le poème « Souvenir » des *Poésies nouvelles* (1850) d'Alfred de Musset ; le poème « Le lac », n° XI des *Méditations poétiques* (1820) d'Alphonse de Lamartine ; le poème « Tristesse d'Olympio », n° XXXIV du recueil *Les Rayons et les Ombres* (1840) de Victor Hugo. — Pour les lecteurs désireux d'approfondir la comparaison mentionnée par Jean Aicard, je publie ces trois poèmes après cette conférence.

tout l'homme puisque, loin d'en mourir, il s'est attaché à les revêtir d'une expression soignée. Les Muses en grand deuil, les douces et tendres élégies sont toujours un peu comparables à ces jolies veuves qui pleurent, comme il se doit, l'époux enlevé à leur tendresse, mais qui, tout de même, envoient chercher les bons faiseurs pour que leur robe, leur chapeau et leur voile concourent savamment à rendre plus gracieux leur désespoir. Et ne crions pas au scandale, à la profanation. La vie veut vivre. Si chaque mère mourait d'avoir vu mourir son enfant, le monde finirait et la Nature ne s'accommode pas de pareille conclusion. C'est pourquoi les mères, les veuves, les amantes et les poètes parent leurs désespoirs les plus sincères. Et c'est bien ce qu'il faut faire, si l'on n'est pas décidé à en mourir une bonne fois.

Eh bien, chez Victor Hugo, la puissance de la vie, sa faculté de la sentir, innombrable comme elle est, variée, colorée, on-doyante, infinie, l'emporte toujours sur toutes ses autres puissances. Cette faculté chez lui est proprement surhumaine ; on imagine que les dieux de l'antique mythologie devaient être ainsi. À Vulcain la forge où il prépare pour Zeus les éclairs liés en faisceaux ; à Diane son arc, ses flèches et ses lévriers ; à Amphitrite son char traîné par des Tritons ; à Phoëbos-Apollon sa lyre — devaient importer plus que les événements auxquels les pouvaient mêler ce qui, en eux, restait d'humanité. Leurs attributs, c'était eux-mêmes. Et ainsi, en Victor Hugo, le vaste Miroir magique qui est son attribut, la vision changeante qui s'y formait et s'y déformait sans cesse, représentation du monde en mouvement, en couleur et en relief, — reléguait tout le reste au second plan de ses préoccupations. Triste, il restait d'abord poète-imagier ; il mettait aussitôt les images nées en lui au service de la peine qu'il voulait exprimer et, si j'ose ainsi dire, il n'était triste qu'ensuite ; tristesses d'un dieu.

Relisons, à ce point de vue, la fameuse page intitulée : « Tristesse d'Olympio ». Au fond, que dit-il dans cette pièce ? ceci : la vision de l'univers est plus belle que ma douleur. Son sujet même est bien conforme à sa nature de surhomme. Et d'abord, remarquez le nom suggestif que s'est donné le poète : Olympio. C'est ici en effet une tristesse olympienne. Le dieu Pan en personne ne doit pas être mélancolique autrement ; Olympio pleure ses amours défuntes ; il va errer curieusement en ami passionné des beaux sites sur les lieux où, avec la bien-aimée, il vécut des heures très douces. Dans ce paysage, un autre homme, (tel Lamartine au bord du lac ou Musset au pied des Alpes), un autre, fermant les yeux, ne reverrait en lui-même que la figure de l'adorée, il ne saurait que déplorer la fuite des années et noter la chanson mourante du souvenir. La Fontaine lui-même dirait : « Hélas ! quand reviendront de semblables moments !<sup>4</sup> » Avec Victor Hugo, il en va autrement. Il accepte le destin, il l'admire.

La borne du chemin, qui vit des jours sans nombre, où jadis pour m'attendre elle aimait à s'asseoir, s'est usée en heurtant, lorsque la route est sombre, « les grands chars gémissants qui reviennent le soir<sup>5</sup> ». Voilà que les grands chars, qui ne sont même pas présents, prennent toute la place disponible dans un grand vers. L'intérêt pour nous se déplace : il n'est plus dans la douleur de l'amant, mais dans la magnificence du paysage.

Ces détails de la vie rustique, cette borne au bord du chemin ont pris, aux regards du dieu Pan, une importance plus haute que ses regrets mêmes. Ces détails sont apaisants, ils charment, ils distraient le poète, ils le ramènent à s'intéresser à la vie, à toute la vie. Comme elle est admirable l'existence des êtres, des

<sup>4</sup> LA FONTAINE (Jean de), fable « Les deux pigeons ».

<sup>5</sup> HUGO (Victor), *Les Rayons et les Ombres*, XXXIV « Tristesse d'Olympio », page 130.

insectes, des fleurs, et même celle des objets inanimés. Et combien cette pierre, cette borne est significative, qui s'est usée en heurtant dans l'ombre « les grands chars gémissants qui reviennent le soir ».

— Faisons encore quelques pas à la suite du poète. Tiens ! remarque-t-il :

La forêt ici manque et là s'est agrandie...

. . . . .

L'air joue avec la branche au moment où je pleure<sup>6</sup>...

J'entends bien. Nous sommes dans le sujet qui est l'opposition entre la nature indifférente et la créature douloureuse, et cela amène ce vers délicieux :

Ma maison me regarde et ne me connaît plus<sup>7</sup>.

Mais, encore une fois, la créature douloureuse l'est à la façon d'un surhomme, d'un sylvain, d'un dieu Pan ; et ce qu'il chante au fond c'est moins la peine d'un cœur que la beauté de l'univers.

Si la faculté de revoir en lui-même, comme réellement présentes, les choses vues par ses yeux, ne dominait pas cet homme de génie, il pleurerait différemment ; il apercevrait moins les changements pittoresques apportés par le temps au paysage qui connut ses chères amours ; la pièce où s'épanche la tristesse d'Olympio, cette tristesse n'est en réalité qu'un hymne d'admiration à l'éternelle Nature ; le poète y rivalise avec elle dans l'art d'envelopper les ruines de floraisons splendides.

<sup>6</sup> HUGO (Victor), *Les Rayons et les Ombres*, XXXIV « Tristesse d'Olympio », page 131.

<sup>7</sup> HUGO (Victor), *Les Rayons et les Ombres*, XXXIV « Tristesse d'Olympio », page 131.

Nos chambres de feuillage en halliers sont changées ;  
L'arbre où fut notre chiffre est mort ou renversé ;  
Nos roses dans l'enclos ont été ravagées  
Par les petits enfants qui sautent le fossé<sup>8</sup> !

Et encore :

On a pavé la route, encor mal aplanie<sup>9</sup>...

Voyez-vous cela !... elle est encore mal aplanie, cette route, on l'en blâme presque mais parce que c'est là un travail de main d'homme. Pour les autres changements qui dépendaient des forces naturelles, si vous voulez l'avis de Victor Hugo — et le mien — je crois qu'au fond le paysage est bien plus joli maintenant que nous sommes tristes qu'autrefois, dans ce temps où nous étions heureux... Voilà la tristesse d'Olympio. Elle se complaît surtout aux belles images, parce que Victor Hugo est soumis à son génie, à sa faculté maîtresse qui est de mettre en images même les abstractions :

Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,  
L'une emportant son masque et l'autre son couteau,  
Comme un essaim chantant d'histrions en voyage  
Dont le groupe décroît derrière le coteau<sup>10</sup>.

Mais attendez ; l'âme moderne ou éternelle va vous apparaître. On n'est point Victor Hugo sans être homme en même temps que Dieu, et voici qu'il va revenir à l'humanité après avoir jeté

---

<sup>8</sup> HUGO (Victor), *Les Rayons et les Ombres*, XXXIV « Tristesse d'Olympio », page 130.

<sup>9</sup> HUGO (Victor), *Les Rayons et les Ombres*, XXXIV « Tristesse d'Olympio », page 130. Le vers exact est : « On a pavé la route âpre et mal aplanie ».

<sup>10</sup> HUGO (Victor), *Les Rayons et les Ombres*, XXXIV « Tristesse d'Olympio », page 134.

sur le monde extérieur le regard par lequel il s'en était emparé ; voici qu'à la fin de cette fameuse « Tristesse d'Olympio », il se prend à suivre son âme qui descend dans les profondeurs d'elle-même :

Comme quelqu'un qui cherche, en tenant une lampe,  
Loin des objets réels, loin du monde rieur<sup>11</sup>...

La haute conscience du grand poète échappant non sans peine au monde rieur, aux gaîtés qui se jouent de la surface des choses s'empare à son tour tout à coup du monde invisible. Suivons avec lui son âme en quête d'elle-même :

Elle arrive à pas lents par une obscure rampe  
Jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur ;  
Et là, dans cette nuit qu'aucun rayon n'étoile,  
L'âme, en un repli sombre où tout semble finir,  
Sent quelque chose encor palpiter sous un voile...  
C'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir<sup>12</sup> !

Victor Hugo est donc bien le grand visionnaire. Tous les qualificatifs qui nous viendront à la pensée pour le louer convenablement doivent se subordonner à celui-là.

Il le sait bien, d'ailleurs, qu'il est avant tout un miroir du monde, un miroir de cristal chantant :

Si parfois de mon sein s'envolent mes pensées,  
Mes chansons par le monde en lambeaux dispersées ;  
S'il me plaît de cacher l'amour et la douleur  
Dans le coin d'un roman ironique et railleur ;

---

<sup>11</sup> HUGO (Victor), *Les Rayons et les Ombres*, XXXIV « Tristesse d'Olympio », page 135.

<sup>12</sup> HUGO (Victor), *Les Rayons et les Ombres*, XXXIV « Tristesse d'Olympio », page 135.

Si j'ébranle la scène avec ma fantaisie ;  
 Si j'entrechoque aux yeux d'une foule choisie  
 D'autres hommes comme eux, vivant tous à la fois  
 De mon souffle et parlant au peuple avec ma voix ;  
 Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,  
 Jette le vers d'airain qui bouillonne et qui fume  
 Dans le rythme profond, moule mystérieux  
 D'où sort la strophe ouvrant ses ailes dans les cieux ;  
 C'est que l'amour, la tombe, et la gloire, et la vie,  
 L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,  
 Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,  
 Fait reluire et vibrer mon âme de cristal,  
 Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore  
 Mit au centre de tout comme un écho sonore <sup>13</sup> !

Sans doute avez-vous remarqué, dans ces vers des *Feuilles d'automne* c'est-à-dire de sa première époque, les mots :

*S'il me plaît de cacher l'amour et la douleur*  
 Dans le coin d'un roman...

Il lui plaît de les mettre au second plan parce que cela est selon sa nature personnelle, qui commande son génie, parce qu'il n'est humain qu'après avoir été demi-dieu.

Surveillez-le attentivement, à toute heure. Vous verrez que ses émotions de tendresse, ses intuitions les plus vagues, brusquement se transforment en images précises souvent inattendues. Vous vérifierez avec moi que l'abstrait le plus irréductible lui obéit et se fait concret à son ordre ; il dit, pour nous montrer le clairon du jugement dernier :

C'était de l'équité condensée en airain <sup>14</sup>.

<sup>13</sup> HUGO (Victor), *Les Feuilles d'automne*, I, pages 7-8.

<sup>14</sup> HUGO (Victor), *La Légende des siècles*, première partie, volume II, XV « Hors des temps », poème « La trompette du jugement », page 252.

Les images l'obsèdent ; il nous conte qu'il est parfois réveillé au milieu de la nuit par la Muse implacable qui tend vers lui sa main ouverte. Il y regarde et, voyant qu'elle lui apporte un beau vers pour une strophe, c'est-à-dire une image, il s'écrie :

Tu m'apportes un vers, étrange et fauve oiseau <sup>15</sup>.

Et la Muse le blâme d'avoir goût « au vil foin du sommeil ». Endormi, il manque à sa destinée qui est de coordonner des images : lorsqu'une goutte d'encre tache le papier sur lequel il écrit, aussitôt il y reconnaît des formes qui l'intéressent et, avec les barbes de sa plume devenue pinceau, il étale la tache d'encre, et il en fait un étang — *stagnat sed cogitat* <sup>16</sup> — éclairé d'un rayon d'aurore ; il en fait un pendu dont le gibet se découpe en noir sinistre sur un ciel pâli par la lune ; il en fait un burg qui « brave la nue <sup>17</sup> », au bord de quelque Styx étrange, au sommet de quelque roc inaccessible...

Ainsi jamais ce prestigieux cerveau ne cesse de créer, de projeter des images ; il pense des images ! et à l'heure où il les coordonne, il produit l'œuvre et les chefs-d'œuvre.

Aussi comprend-on très bien l'étonnement, l'effroi des classiques lorsque Victor Hugo, la massue au poing et la peau du lion de Némée sur les épaules, fit irruption dans la littérature française, ouvrit les écluses de son fleuve d'images et les catactes de son ciel poétique. Il arrivait comme une éruption volcanique dans un pays où les volcans seraient, jusque-là, igno-

<sup>15</sup> HUGO (Victor), *Les Contemplations*, livre troisième « Les luttes et les rêves, XX « Insomnie », page 279.

<sup>16</sup> Locution latine inventée par Jean Aicard, « il s'arrête mais il pense », pour indiquer que Victor Hugo, même quand il paraît s'amuser, continue à rechercher des images nouvelles.

<sup>17</sup> HUGO (Victor), *La Légende des siècles*, première partie, volume I, V « Les chevaliers errants », III « Eviradnus », III « Dans la forêt », page 175.



rés. Il est certain que Boileau, chez Pluton, en dut être estomaqué. Pégase marchait dans ses plates-bandes et ne tenait aucun compte de ses allées tirées au cordeau. Songez à l'indignation de ce bon jardinier Antoine si tranquille jusque-là dans son jardin d'Auteuil<sup>18</sup> où il cultivait l'if et le chèvrefeuille.

Voulez-vous, Mesdames et Messieurs, me permettre ici quelques souvenirs personnels.

Lamartine fut le premier poète moderne qui enchantait mon enfance, vers la dixième année<sup>19</sup>. Lamartine n'abonde pas en images et ses images flottent à peine esquissées et vaporeuses, incolores, presque dans une sorte d'atmosphère élyséenne où s'estompe le contour de toutes choses. Lamartine voit la nature en poète chrétien qu'intéresse au-dessus de tout la vie de l'âme, la vie intérieure.

Sans doute la profondeur de la mélancolie lamartinienne ne pouvait être pénétrée par mon jeune esprit mais je subissais avec un bonheur profond le charme de cette harmonie presque monotone, les vibrations de cette âme éolienne sous ce coup d'archet indéfiniment prolongé.

Avec Victor Hugo, je crus prendre possession du monde physique dans sa variété admirable. Je croyais avoir mis l'œil à la vitre d'un kaléidoscope aussi puissant que la gigantesque lunette de l'observatoire de Paris et dans lequel se composaient et se décomposaient sans fin pour se reformer encore des myriades de tableaux vivants jamais semblables à eux-mêmes.

<sup>18</sup> BOILEAU (Nicolas), *Épîtres*, XI « À son jardinier » (1695). Le poète y célèbre « Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil, / Qui diriges chez moi l'if et le chèvrefeuille ».

<sup>19</sup> Jean Aicard connut Alphonse de Lamartine alors qu'il était interne au lycée impérial de Mâcon dans les classes de huitième (1857-1858) et de septième (1858-1859). Cf. AMANN (Dominique), *Jean Aicard, une jeunesse varoise*, notamment le chapitre « Le Lycée de Mâcon (1857-1859) », pages 53-59.

J'y prenais d'autant plus de plaisir qu'en ce temps-là la lecture des romantiques nous demeurait interdite.

Vers l'an 1862 dans nos lycées de France les écoliers de quatrième ignoraient Victor Hugo. En ces temps lointains l'université impériale ne reconnaissait pas Victor Hugo d'abord parce qu'il était le romantisme et ensuite parce qu'il était l'exil, la protestation permanente contre le Second Empire. Je dévorai en cachette et en vacances<sup>20</sup> *Les Rayons et les Ombres*, *Les Chants du crépuscule*, *Les Feuilles d'automne*, *Les Orientales*, avec enthousiasme. Je me rappelle encore l'émerveillement dont je fus saisi lorsque je pénétrai dans ce palais enchanté, aux salles, aux corridors, aux terrasses innombrables qu'est l'œuvre de Victor Hugo.

Pour un enfant de douze ou treize ans qui aime à lire des vers, entrer dans l'œuvre poétique de Victor Hugo c'était entrer dans une féerie aux mille scènes changeantes. C'était beau comme la Bible peinte dont il parle dans *Les Voix intérieures* :

Je vous laisserai même, et gaiement, et sans crainte,  
Ô prodige ! en vos mains tenir ma Bible peinte,  
Que vous n'avez touchée encor qu'avec terreur,  
Où l'on voit Dieu le Père en habits d'empereur<sup>21</sup>.

<sup>20</sup> Jean Aicard découvrit Victor Hugo par l'entremise d'Alexandre Mouttet devenu le compagnon de sa mère. Vrai lettré, Mouttet avait réuni une belle bibliothèque et il pouvait ainsi alimenter son protégé en bonnes lectures. Jeune élève au lycée de Nîmes à partir de la rentrée de 1859, Jean dévorait les ouvrages de Victor Hugo aux vacances. Vers la fin de sa scolarité, il se hasarda à introduire les livres interdits dans l'enceinte du lycée impérial, mais en les dissimulant avec soin ! — Cf. AMANN (Dominique), *Jean Aicard, une jeunesse varoise*, notamment le chapitre « Le Lycée de Nîmes (1859-1865) », pages 83-104.

<sup>21</sup> HUGO (Victor), *Les Voix intérieures*, XXII « À des oiseaux envolés » (avril 1837), page 26, colonne 2.



Il arriva ce qui devait arriver : j'eus l'audace d'écrire, en vers s'il vous plaît, à Victor Hugo à Guernesey. Je l'appelai demi-dieu et dieu, comme il convient, et, vous le voyez, demi-dieu et dieu je l'appelle encore.

Il me répondit une lettre adorable. Elle se terminait ainsi :

« Aimez passionnément la vérité, la justice et la liberté... et aimez-moi un peu. »

Je l'aimais déjà beaucoup ; je me mis à l'aimer davantage. Quant à la liberté, je vous prie de croire que, moineau captif, interne récalcitrant, je l'aimais beaucoup aussi.

Le résultat immédiat de mon audace fut une verte semonce que je reçus de M. le Proviseur pour avoir écrit à l'Exilé ; — et, deux ans plus tard<sup>22</sup>, en rhétorique, mon professeur me reprochait quotidiennement et amèrement d'avoir lu les livres de Monsieur Victor Hugo. Pour me punir de ce crime, il s'obstina, me donnant son motif, à ne jamais m'accorder, pour le discours de français, que la seconde place.

Ô souvenirs ! printemps ! aurore !  
Doux rayon triste et réchauffant<sup>23</sup> !

<sup>22</sup> Ici, les souvenirs de jeunesse de Jean Aicard son fort imprécis. Sa première lettre à Victor Hugo date du 4 avril 1865, alors qu'il se trouvait déjà en classe de rhétorique. Et la réponse de Victor Hugo, dont il cite une phrase, est du 4 mai 1865, date attestée par les oblitérations de l'enveloppe. — Durant toute la scolarité de Jean Aicard à Nîmes (1859-1865), le proviseur du lycée fut M. Louis Quesnault-Desrivières, agrégé de grammaire (concours de 1828). En classe de rhétorique (année 1864-1865), son professeur principal, pour l'enseignement classique, fut M. Pierre-Émile Gaspard (1835-1903). Cet excellent pédagogue, qui inculqua à ses élèves une remarquable culture française, latine et grecque, resta en excellents termes avec notre poète ainsi qu'en témoignent les lettres fort chaleureuses qu'il lui envoyait (la correspondance du Fonds Jean Aicard en a conservé quatre).

<sup>23</sup> HUGO (Victor), *Les Contemplations*, volume II, livre quatrième « Pauca Meae », IX, page 33.

Ce ne fut qu'en rhétorique qu'il me fut donné de connaître *La Légende des siècles*, *Les Misérables*, *Les Châtiments* et le théâtre de Victor Hugo. Qu'il me fut donné — oh non ! — que je pris la licence de les lire serait une expression mieux appropriée.

Oh ! la naissance d'Ève, oh ! Caïn, sous l'œil implacable. Et Ratbert et le petit roi de Galice, et la rose de l'infante !

Et, dans les *Châtiments*, « l'Expiation », « Waterloo » :

— Allons ! faites donner la Garde cria-t-il !  
Et Lanciers, Grenadiers aux guêtres de coutil,  
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,  
Cuirassiers, Canonniers qui traînaient des tonnerres,  
Portant le noir colback ou le casque poli,  
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,  
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,  
Saluèrent leur dieu debout dans la tempête.  
Leur bouche, d'un seul cri, dit : vive l'empereur !  
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,  
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,  
La garde impériale entra dans la fournaise !

Ici permettez-moi, Mesdames et Messieurs, d'exprimer un remords... Les critiques confrenciers, lorsqu'ils ont à parler d'un grand poète, assument véritablement une tâche des plus singulières.

N'est-il pas singulier en effet qu'on dépense un grand effort pour caractériser une œuvre célèbre qui n'a besoin d'aucun commentaire, une œuvre qui n'a point d'arcanes ? N'est-il pas bizarre qu'on se prive en fin de compte d'écouter l'œuvre étudiée parfaite du poète pour entendre le bavardage presque improvisé du confrencier... j'irai pourtant au bout de ma tâche, puisque je m'y suis engagé, mais du moins aurons-nous lu en-

semble une page ou deux de notre poète ; je ne tarderai d'ailleurs pas [à] céder la place aux vaillants artistes qui interpréteront tout à l'heure d'importants fragments de l'œuvre de Victor Hugo.

Maintenant, je demande à relire avec vous l'ode intitulée *Ô temps, où les peuples*<sup>24</sup>. Je la choisis parce qu'elle me paraît rassembler toutes les qualités essentielles du génie qui nous occupe. Chaque vers y est une image — et une image puissante, énorme, parfois démesurée. Le Miroir magique que Victor Hugo portait sous le crâne grandissait tout — à l'infini.

Mil huit cent onze ! — Ô temps, où des peuples sans nombre  
Attendaient prosternés sous un nuage sombre

Que le ciel eût dit oui !

Sentaient trembler sous eux les États centenaires,  
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,  
Comme un Mont-Sinaï !

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,  
Ils se disaient entre eux : — Quelqu'un de grand va naître !  
L'immense empire attend un héritier demain.  
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme  
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,  
Absorbe dans son sort le sort du genre humain ? —

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde  
S'entrouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde  
L'homme prédestiné,

---

<sup>24</sup> HUGO (Victor), *Les Chants du crépuscule*, V « Napoléon II » (août 1832), I, pages 40-41.

Et les peuples béants ne purent que se taire,  
Car ses deux bras levés présentaient à la terre  
Un enfant nouveau-né !

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,  
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides  
Frémirent, comme au vent frémissent les épis ;  
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,  
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise  
Les canons monstrueux à la porte accroupis !

Et Lui ! l'orgueil gonflait sa puissante narine ;  
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,  
S'étaient enfin ouverts !

Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,  
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,  
Rayonnait au travers !

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes  
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,  
Éperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,  
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,  
Il cria tout joyeux avec un air sublime :  
— L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi !

J'ai donc pour la relire avec vous choisi cette pièce parce qu'elle nous montre les qualités dominantes de Victor Hugo — puissance et grâce — et aussi parce que je ne puis séparer sa haute figure de celle de Napoléon.

Quand Victor Hugo veut donner la date de sa naissance, il écrit :

Ce siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte ;

Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte<sup>25</sup>.

Il se rapproche ainsi de lui, dès sa naissance. Quand Victor Hugo naît à la vie, Napoléon naît à l'Empire. Le poète dira un jour que, fils de général, les dorures de l'uniforme paternel, le sabre étincelant, et « l'or de la dragonne, furent ses premiers jeux ».

Ainsi l'influence impériale forme son âme ; sera-t-il soldat ? non, mais je resterai, dit-il,

Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine  
Mon père vieux soldat, ma mère vendéenne<sup>26</sup> !

Il ne sera point soldat, mais conquérant tout de même, à la fois révolutionnaire et empereur du Verbe, quelque chose comme le Napoléon de la poésie française.

De même, comme Victor Hugo enfant jouait avec l'or de la dragonne, Bonaparte jouait avec des rimes et nous avons de lui une fable qui en vaut une autre, où figurent un Jeannot lapin poltron et un chien foudre de guerre nommé César (\*). Napoléon ne continua pas dans cette voie où il eût été moins funeste au repos de l'Europe. Il fut soldat et Victor Hugo allait devenir son poète, le chantre de la prodigieuse épopée, l'Homère et le Pindare de cet Alexandre.

(\*) Jean Aicard inclut ici une coupure de presse :

Échos

NAPOLÉON I<sup>ER</sup> FABULISTE

Pendant que Napoléon Bonaparte n'était encore qu'un petit officier d'artillerie, grand lecteur de Rousseau et de Plutarque, il [s']essaya, à Valence, dans le conte, la fable et le madrigal. Dans cette ville, il fré-

<sup>25</sup> HUGO (Victor), *Les Feuilles d'automne*, I (juin 1830), page 3.

<sup>26</sup> HUGO (Victor), *Les Feuilles d'automne*, I (juin 1830), page 9.

quentait le salon de Mme Grégoire du Colombier, dont il aimait, croit-on, la fille ; et c'est là que se forma son goût littéraire.

Voici un exemple de sa façon de faire :

LE LAPIN, LE CHIEN ET LE CHASSEUR

*Fable*

César, chien d'arrêt renommé,  
Mais trop enflé de son mérite,  
Tenait arrêté dans son gîte  
Un malheureux lapin de peur inanimé.  
« Rends-toi », lui cria-t-il d'une voix de tonnerre,  
Qui fit au loin trembler les habitants des bois ;  
« Je suis César connu par ses exploits,  
Et dont le nom remplit toute la terre. »  
À ce grand nom, Jeannot lapin,  
Recommandant à Dieu son âme pénitente,  
Demande d'une voix tremblante :  
« Très sérénissime mâtin,  
Si je me rends quel sera mon destin ?  
— Tu mourras. — Je mourrai, dit la bête innocente.  
Et si je fuis ! — Ton trépas est certain.  
— Quoi ! reprit l'animal qui se nourrit de thym,  
Des deux côtés je dois perdre la vie !  
Que votre illustre Seigneurie  
Veuille me pardonner, puisqu'il me faut mourir,  
Si j'ose tenter de m'enfuir. »  
Il dit, et fuit en héros de garenne.  
Caton l'aurait blâmé, je dis qu'il n'eût pas tort ;  
Car le chasseur le voit à peine  
Qu'il l'ajuste, le tire... et le chien tombe mort.  
Que dirait de ceci notre bon La Fontaine ?  
AIDE-TOI, le CIEL T'AIDERA.  
J'approuve fort cette morale-là.

(Valence, 1786.)

Si Victor Hugo n'eût fait son entrée en ce monde qu'après la mort de Napoléon, les croyants de la métempsychose pourraient penser que non pas le génie militaire mais cependant l'âme napoléonienne s'était réincarnée en Victor Hugo — les dates ne nous permettent pas d'insister sur cette hypothèse. Il n'est point nécessaire d'ailleurs de croire à cette réincarnation pour être assuré de l'influence psychique de Napoléon — faiseur de proclamations — sur Hugo et même de l'influence littéraire de Napoléon sur notre poète national.

Si Napoléon n'avait pas existé, quelque chose eût manqué à Victor Hugo ; je ne veux pas dire un sujet seulement, sur lequel il revient à toutes les époques de sa vie ; je ne veux pas dire non plus que son œuvre serait singulièrement diminuée si on en retranchait toutes les pages où Napoléon nous apparaît ; je veux dire que, sans Napoléon, le romantisme lui-même n'eût pas pris naissance.

La poésie de Victor Hugo est issue directement de l'Empire, du fracas de ses foudres, du retentissement de ses fanfares, de la splendeur de ses parades, des grandeurs de la défaite aussi imposantes que celles de ses victoires ; de la variété des décors qu'il faisait défiler sous les yeux de son heureuse armée ; Victor Hugo et Napoléon, je ne puis les séparer ; c'est ici dans les faits, là dans les strophes, le même éclat, les mêmes fulgurances, les mêmes mêlées dans un décor changeant, le même soleil, les mêmes orages, — la même gloire ; quelque chose de souverain, de dominateur, d'autoritaire à quoi on ne se dérobe pas — et qui proclame, ou qui appelle cependant, à travers mille contradictions et mille batailles — une ère d'émancipation, de liberté et de paix.

Cette strophe qu'il adresse à Napoléon ne s'applique-t-elle pas bien à lui :

Vous serez pour tout homme une âme grande et bonne,  
Pour la France un proscrit magnanime et serein,  
Sire, et pour l'étranger, sur la haute colonne,  
Un colosse d'airain <sup>27</sup>.

Au lieu de *Sire*, lisons *Maître* ; et voyons dans la haute colonne le socle du Victor Hugo qui trône aujourd'hui sur la place décorée de son grand nom.

Tout le monde se rappelle la page magnifique d'Alfred de Musset, au début de la *Confession d'un enfant du siècle*.

Les enfants élevés par les mères de l'époque impériale, embrassés en hâte par les pères entre deux victoires retentissantes, puis abandonnés de nouveau par eux qui rejoignent l'aventure au galop de leur cheval magnifiquement caparaçonné, ces enfants rêvent l'action lointaine, ouvrent leurs âmes naissantes comme des ailes d'aiglon à tous les vents de la gloire, — et au lendemain des défaites, quand se seront tus les formidables échos des canonnades, quand n'arriveront plus sur Paris les brèves et grandiloquentes proclamations où la voix de César sonne comme un orgueilleux et joyeux tonnerre, — après la grande fête de l'épée, — ces enfants devenus des hommes retomberont simplement sur eux-mêmes dans le silence d'une pesante inactivité. Alors une tristesse infinie et qui semblera sans motif gémit sur toutes les lyres... et ce sera la mélancolie romantique des poètes tendres ; mais s'il en est parmi eux un seul qui soit surtout robuste, il réagira contre le flot des tristesses montantes ; il soulèvera de l'épaule la montagne d'ennui qui pèse sur le monde des âmes ; il ressuscitera, vivante dans son verbe, l'épopée vécue hier et aujourd'hui morte ; après la rouge fête de l'épée que Napoléon donna à la France, Victor

<sup>27</sup> HUGO (Victor), *La Légende des siècles*, « Le retour de l'empereur ».

Hugo lui donnera la fête pourpre, bleu et or, de la lyre. Et les batailles et les victoires du romantisme secoueront donc encore cette France qui veut des victoires et des batailles intellectuelles pour se consoler d'être au lendemain de cet Empire qui désolait le monde mais qui l'occupait et l'éblouissait.

Écoutez Victor Hugo, en sa jeunesse :

Il est beau, conquérant, législateur, prophète,  
De marcher dépassant les hommes de la tête ;  
[...].  
D'être Napoléon, l'empereur radieux ;  
[...].

Et que de vos vingt ans vingt siècles se souviennent <sup>28</sup> !...

Voilà quelles ambitions avait allumées l'Empire au cœur de ceux qui, pour être nés au lendemain de la grande épopée, n'acceptaient pourtant pas d'être voués à l'obscurité, au silence, ni même à la hautaine mélancolie de M. de Chateaubriand. C'est l'époque où lord Byron, lassé de ses propres désespérances, va mourir pour l'indépendance de la Grèce <sup>29</sup>. L'ombre de Napoléon lui avait peut-être parlé à l'oreille. Sûrement du moins a-t-elle parlé et souvent, dans les nuits sans sommeil, à notre Victor Hugo.

Un jour, lorsque Victor Hugo exilé protestera contre le Second Empire, — peut-être prendra-t-il conseil de Napoléon-le-Grand pour le choix de son lieu d'exil. Et ce sera Jersey, puis Guernesey. L'île du poète pourra, à travers les océans, répondre à l'île du conquérant. Ne sont-ils point tous deux des conquérants et des souverains ? Comme l'empereur, le poète

<sup>28</sup> HUGO (Victor), *Le Feuilles d'automne*, XIII, page 124.

<sup>29</sup> George Gordon Byron, poète britannique, mourut à Missolonghi (golfe de Patras) le 19 avril 1824. Il s'y était rendu pour aider les soldats grecs à se débarrasser de la domination ottomane.

de temps en temps jette au monde un appel, — à proprement parler une proclamation — et le bruit de sa voix va d'un pôle à l'autre.

Il essaiera d'être le Napoléon de la paix, celui que le premier empereur promettait toujours — et du moins, en mourant, laissera-t-il sa patrie accrue d'une œuvre qui fait partie d'elle-même — par qui elle est réellement plus large, plus grande, plus haute, plus illustre à travers les âges.

Aussi, tout naturellement quand mourra Victor Hugo la Nation pensera à porter son cercueil sous l'Arc de l'Étoile qu'il a fait un peu sien lorsqu'il a dit :

Je ne regrette rien devant ton mur sublime  
Que Phidias absent et mon père oublié <sup>30</sup>.

Sa gloire dès la première heure s'est emparée de l'Arc de Triomphe. Car il a campé l'ode française, comme une autre aigle, sur le faite de cet édifice, lorsqu'il a dit :

Toi dont la courbe au loin, par le couchant dorée,  
S'emplît d'azur céleste, arche démesurée ;  
Toi qui lèves si haut ton front large et serein,  
Fait pour changer sous lui la campagne en abîme,  
Et pour servir de base à quelque aigle sublime  
Qui viendra s'y poser, et qui sera d'airain !  
Ô vaste entassement ciselé par l'Histoire !  
Monceau de pierres assis sur un monceau de gloire !  
Édifice inouï !

Toi que l'homme par qui notre siècle commence,

<sup>30</sup> HUGO (Victor), *Les Voix intérieures*, IV « À l'Arc de triomphe » (février 1857), page 12, colonne 1. — Malgré les interventions de son fils Victor, le nom du général Hugo n'a pas été retenu pour figurer sur l'Arc de Triomphe, achevé entre 1832 et 1836 après une longue période d'interruption des travaux.



De loin, dans les rayons de l'avenir immense,  
Voyait tout ébloui <sup>31</sup> !

Comme l'aigle, sa poésie a plané sur le monde. Comme l'empereur pour son aigle de France, Hugo a rêvé pour la patrie française le trône universel et les délégations du monde entier suivront un jour de l'Arc de l'Étoile au Panthéon, le cercueil de l'exilé de Guernesey, île anglaise :

Sire, vous reviendrez dans votre Capitale,  
Sans tocsin, sans combat, sans lutte et sans fureur,  
Traîné par huit chevaux sous l'arche triomphale,  
En habit d'empereur <sup>32</sup>.

En attendant les heures fatales, nous l'entourions, nous les jeunes poètes, de nos admirations pleines d'amour, et il savait nos noms, car sa mémoire était prodigieuse, et à nos strophes envolées vers l'île où chantait et rêvait celui que nous appelions avec Banville : « le Père », à nos adresses collectives, aux lignes que, presque enfants, nous écrivions en son honneur dans les journaux et les revues, il répondait avec une majesté souveraine, avec cette foi en soi-même, avec cet orgueil olympique que, seul, il eut le droit d'avoir. En ce temps-là il écrivait, en réponse à un article sur *l'Homme qui rit*, la lettre que voici qui est demeurée inédite et dont je ne vous lirai que le passage le plus caractéristique, celui où il parle en conquérant souverain, sûr de sa grandeur.

Hauteville House 20 mars 70

Dans ce siècle, voici ce qui fait ma force. En dehors du peuple, pour qui je travaille et qui m'aime un peu parce qu'il sait que je

<sup>31</sup> HUGO (Victor), *Les Voix intérieures*, IV « À l'Arc de triomphe » (février 1857), page 7, colonne 1.

<sup>32</sup> HUGO (Victor), *La Légende des siècles*, « Le retour de l'empereur ».

l'aime profondément, dans la région purement littéraire et philosophique, les esprits de mon temps se partagent à mon sujet en deux camps : j'ai contre moi la multitude des petits et pour moi l'élite des grands. À compter, mes ennemis ont le dessus ; à peser, mes amis l'emportent. Quand je publie un livre, cela fait aux petits l'effet d'une pierre qui tombe dans leur étang. De là un tapage nocturne. Le public prudhomme prend ce vacarme pour un jugement, mais de temps en temps, au plus fort du brouhaha des grenouilles, une grande voix s'élève pour moi, voix de poète, voix d'artiste, voix de philosophe et ce cri de l'aigle annule les coassements... C'est pourquoi je vous remercie.

Victor Hugo <sup>33</sup>

L'aigle qui reçut cette lettre en fut content, sans en être plus fier, car il répandait les remerciements de cette sorte sans y attacher lui-même une importance extrême. Il comptait que notre intelligence mettrait les choses au point, se rendrait compte des nécessités de sa situation de monarque. Nous étions ses fidèles et il nous pinçait l'oreille, gentiment, voilà tout, et quand il nous traitait d'*aigles*, c'était pour que ses missives fussent imaginées et impérialement belles.

La légende et l'histoire veulent qu'au moment d'être couronné par le pape, l'empereur se saisît du diadème à deux mains et le campât fermement sur sa tête. Un simple roi eût attendu. Eh bien écoutez ceci... Quelques-uns d'entre nous avaient, en une occasion publique, envoyé une fois de plus, à Victor Hugo, certaine adresse enthousiaste. Il répondit : « Je vous remercie. Vos noms sont une couronne d'étoiles. <sup>34</sup> »

<sup>33</sup> Voir , dans l'annexe 2, pages 136-137, la lettre n° 24 du 20 mars 1870 de Victor Hugo à Jean Aicard.

<sup>34</sup> Voir, dans l'annexe 2, pages 125-127, la lettre n° 15, envoyée le lundi 22 juillet 1867 au groupe de jeunes poètes qui lui avaient écrit après la reprise d'*Hernani*.



Ne retrouvez-vous [pas] le geste de l'empereur ? Victor Hugo mettait sa couronne — dont nous étions heureux d'être les fleurons — aussi simplement que vous et moi nous posons sur la tête [notre] humble chapeau. De telles assurances, de tels orgueils, quand ils sont légitimes, sont magnifiques.

Un soir, dans un coin d'une salle de fête et dans l'embrasement d'une fenêtre, nous causions avec une jeune et jolie actrice. Victor Hugo, d'un pas lent, s'avança vers nous, et l'un de nous, quand il fut assez proche pour l'entendre, prononça, s'adressant à l'actrice : « Nous nous retirons, Alcmène, voici Jupiter. » Il sourit et ne nous retint pas.

C'était là Victor Hugo souriant ; j'ai vu un jour Victor Hugo irrité.

Le grand historien Jules Michelet, — chez qui dans mon enfance j'avais fréquenté beaucoup, en Provence à Hyères, — venait de publier un des derniers volumes de son *Histoire de France*. Il y jugeait Napoléon. Emporté par son génie révolutionnaire, Michelet soutenait que le génie militaire de Napoléon était douteux ; qu'il avait été souvent mis en défaut ; ses plus illustres victoires n'étaient pas son œuvre. La France les devait aux lieutenants de Napoléon, à ses généraux, à ses maréchaux.

En ce temps-là les deux lieutenants de Victor Hugo, Vacquerie et Meurice, avaient fondé un journal qui s'appelait *Le Peuple souverain* et Victor Hugo m'avait chargé d'y écrire une chronique sur les livres nouveaux. Force m'était donc de parler du Napoléon de Michelet, ce que je ne pouvais faire sans mécontenter Michelet en le désapprouvant ou Victor Hugo en approuvant Michelet. Entre les deux hommes de génie, j'étais embarrassé et très malheureux. Il me fallait fâcher ou l'un ou l'autre. Je fis un article en vue d'obtenir ce résultat et, naturellement, je les mécontentai tous les deux.

Michelet m'écrivit sèchement, sans user d'aucun de ses « je vous remercie ».

Restait à savoir ce que me dirait Victor Hugo chez qui j'allais alors tous les soirs. Je me décidai à affronter Jupiter. Dès qu'il me vit : « Ah ! vous voilà. Votre article sur Michelet n'est pas assez net. La gloire de Napoléon est un des patrimoines de la France. Et quant à moi... » et il frappait dans sa main.

Ainsi Victor Hugo républicain qui dans *Les Châtiments* reprocha à Napoléon le 18 Brumaire, ne lui gardait pas rigueur. Sa colère avait ceci de beau qu'elle était celle du patriote français résistant à ses propres opinions politiques — il y a des gloires consacrées auxquelles on ne peut toucher sans diminuer la France. La gloire de Victor Hugo est de celles-là. N'y touchons pas. Le présent n'a pas besoin de renier le passé. Ne touchons ni à cet empereur ni à l'autre...

Victor Hugo me dit un soir : « Vous êtes destiné à écrire après ma mort, une page sur moi. » J'en ai écrit plus d'une, et voici celle que je publiai, au lendemain de sa mort, dans un album de l'Édition nationale<sup>35</sup>. Je disais dès lors *l'empereur Victor Hugo* comme j'avais dit *le roi Voltaire* — et vous me permettrez de faire observer que ces strophes furent publiées bien avant qu'Alexandre Dumas, dans son discours académique, en réponse au discours de réception de Leconte de Lisle, — eût rapproché les deux noms nationaux de Napoléon-le-Grand et du grand Victor Hugo.

●

<sup>35</sup> Il ne peut s'agir que du poème à Georges Hugo écrit pour le premier anniversaire de la mort du Maître. Voir pages 328-330.

## SOUVENIR <sup>36</sup>

J'espérais bien pleurer, mais je croyais souffrir,  
En osant te revoir, place à jamais sacrée,  
Ô la plus chère tombe et la plus ignorée  
Où dorme un souvenir !

Que redoutiez-vous donc de cette solitude,  
Et pourquoi, mes amis, me preniez-vous la main,  
Alors qu'une si douce et si vieille habitude  
Me montrait ce chemin ?

Les voilà, ces coteaux, ces bruyères fleuries,  
Et ces pas argentins sur le sable muet,  
Ces sentiers amoureux, remplis de causeries,  
Où son bras m'enlaçait.

Les voilà, ces sapins à la sombre verdure,  
Cette gorge profonde aux nonchalants détours,  
Ces sauvages amis dont l'antique murmure  
A bercé mes beaux jours.

Les voilà, ces buissons où toute ma jeunesse,  
Comme un essaim d'oiseaux, chante au bruit de mes pas.  
Lieux charmants, beau désert où passa ma maîtresse,  
Ne m'attendiez-vous pas ?

Ah ! laissez-les couler, elles me sont bien chères,  
Ces larmes que soulève un cœur encor blessé !  
Ne les essuyez pas, laissez sur mes paupières  
Ce voile du passé !

Je ne viens point jeter un regret inutile  
Dans l'écho de ces bois témoins de mon bonheur.  
Fière est cette forêt dans sa beauté tranquille,  
Et fier aussi mon cœur.

Que celui-là se livre à des plaintes amères,  
Qui s'agenouille et prie au tombeau d'un ami.  
Tout, respire en ces lieux ; les fleurs des cimetières  
Ne poussent point ici,

Voyez ! la lune monte à travers ces ombrages.  
Ton regard tremble encor, belle reine des nuits ;  
Mais du sombre horizon déjà tu te dégages,  
Et tu t'épanouis.

Ainsi de cette terre, humide encor de pluie,  
Sortent, sous tes rayons, tous les parfums du jour ;  
Aussi calme, aussi pur, de mon âme attendrie  
Sort mon ancien amour.

Que sont-ils devenus, les chagrins de ma vie ?  
Tout ce qui m'a fait vieux est bien loin maintenant ;  
Et rien qu'en regardant cette vallée amie,  
Je redeviens enfant.

Ô puissance du temps ! ô légères années !  
Vous emportez nos pleurs, nos cris et nos regrets ;  
Mais la pitié vous prend, et sur nos fleurs fanées  
Vous ne marchez jamais.

Tout mon cœur te bénit, bonté consolatrice !  
Je n'aurais jamais cru que l'on pût tant souffrir

<sup>36</sup> MUSSET (Alfred de), *Poésies nouvelles*, pages 195-202. Février 1841.

D'une telle blessure, et que sa cicatrice  
Fût si douce à sentir.

Loin de moi les vains mots, les frivoles pensées,  
Des vulgaires douleurs linceul accoutumé,  
Que viennent étaler sur leurs amours passées  
Ceux qui n'ont point aimé.

Dante, pourquoi dis-tu qu'il n'est pire misère  
Qu'un souvenir heureux dans les jours de douleur ?  
Quel chagrin t'a dicté cette parole amère,  
Cette offense au malheur ?

En- est-il donc moins vrai que la lumière existe,  
Et faut-il l'oublier du moment qu'il fait nuit ?  
Est-ce bien toi, grande âme immortellement triste,  
Est-ce toi qui l'as dit ?

Non, par ce pur flambeau dont la splendeur m'éclaire,  
Ce blasphème vanté ne vient pas de ton cœur.  
Un souvenir heureux est peut-être sur terre  
Plus vrai que le bonheur.

Eh quoi ! l'infortuné qui trouve une étincelle  
Dans la cendre brûlante où dorment ses ennuis,  
Qui saisit cette flamme, et qui fixe sur elle  
Ses regards éblouis ;

Dans ce passé perdu quand son âme se noie,  
Sur ce miroir brisé lorsqu'il rêve en pleurant,  
Tu lui dis qu'il se trompe, et que sa faible joie  
N'est qu'un affreux tourment !

Et c'est à ta Françoise, à ton ange de gloire,  
Que tu pouvais donner ces mots à prononcer,  
Elle qui s'interrompt, pour conter son histoire,  
D'un éternel baiser !

Qu'est-ce donc, juste Dieu, que la pensée humaine,  
Et qui pourra jamais aimer la vérité,  
S'il n'est joie ou douleur si juste et si certaine,  
Dont quelqu'un n'ait douté ?

Comment vivez-vous donc, étranges créatures ?  
Vous riez, vous chantez, vous marchez à grands pas ;  
Le ciel et sa beauté, le monde et ses souillures  
Ne vous dérangent pas.

Mais lorsque, par hasard, le destin vous ramène  
Vers quelque monument d'un amour oublié,  
Ce caillou vous arrête, et cela vous fait peine  
Qu'il vous heurte le pied.

Et vous criez alors que la vie est un songe,  
Vous vous tordez les bras comme en vous réveillant,  
Et vous trouvez fâcheux qu'un si joyeux mensonge  
Ne dure qu'un instant.

Malheureux ! cet instant où votre âme engourdie  
A secoué les fers qu'elle traîne ici-bas,  
Ce fugitif instant fut toute votre vie ;  
Ne le regrettez pas !

Regrettez la torpeur qui vous cloue à la terre,  
Vos agitations dans la fange et le sang,

Vos nuits sans espérance et vos jours sans lumière ;  
C'est là qu'est le néant !

Mais que vous revient-il de vos froides doctrines ?  
Que demandent au ciel ces regrets inconstants  
Que vous allez semant sur vos propres ruines  
À chaque pas du Temps ?

Oui, sans doute, tout meurt ; ce monde est un grand rêve,  
Et le peu de bonheur qui nous vient en chemin,  
Nous n'avons pas plutôt ce roseau dans la main,  
Que le vent nous l'enlève.

Oui, les premiers baisers, oui, les premiers serments  
Que deux êtres mortels échangeaient sur terre,  
Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents  
Sur un roc en poussière.

Ils prirent à témoin de leur joie éphémère  
Un ciel toujours voilé qui change à tout moment,  
Et des astres sans nom, que leur propre lumière  
Dévore incessamment.

Tout mourait autour d'eux, l'oiseau dans le feuillage,  
La fleur entre leurs mains, l'insecte sous leurs pieds,  
La source desséchée où vacillait l'image  
De leurs traits oubliés ;

Et sur tous ces débris joignant leurs mains d'argile,  
Étourdis des éclairs d'un instant de plaisir,  
Ils croyaient échapper à cet Être immobile  
Qui regarde mourir !

— Insensés ! dit le sage. — Heureux ! dit le poète.  
Et quels tristes amours as-tu donc dans le cœur,  
Si le bruit du torrent te trouble et t'inquiète,  
Si le vent te fait peur ?

J'ai vu sous le soleil tomber bien d'autres choses  
Que les feuilles des bois et l'écume des eaux,  
Bien d'autres s'en aller que le parfum des roses  
Et le chant des oiseaux.

Mes yeux ont contemplé des objets plus funèbres  
Que Juliette morte au fond de son tombeau,  
Plus affreux que le toast à l'ange des ténèbres  
Porté par Roméo.

J'ai vu ma seule amie, à jamais la plus chère,  
Devenue elle-même un sépulcre blanchi,  
Une tombe vivante, où flottait la poussière  
De notre mort chéri,

De notre pauvre amour, que dans la nuit profonde  
Nous avions sur nos cœurs si doucement bercé !  
C'était plus qu'une vie, hélas ! c'était un monde  
Qui s'était effacé !

Oui, jeune et belle encor, plus belle, osait-on dire,  
Je l'ai vue, et ses yeux brillaient comme autrefois.  
Ses lèvres s'entrouvraient, et c'était un sourire,  
Et c'était une voix ;

Mais non plus cette voix, non plus ce doux langage,  
Ces regards adorés dans les miens confondus ;

Mon cœur, encor plein d'elle, errait sur son visage,  
Et ne la trouvait plus.

Et pourtant j'aurais pu marcher alors vers elle,  
Entourer de mes bras ce sein vide et glacé,  
Et j'aurais pu crier : Qu'as-tu fait, infidèle,  
Qu'as-tu fait du passé ?

Mais non : il me semblait qu'une femme inconnue  
Avait pris par hasard cette voix et ces yeux ;  
Et je laissai passer cette froide statue,  
En regardant les cieux.

Eh bien ! ce fut sans doute une horrible misère  
Que ce riant adieu d'un être inanimé.  
Eh bien ! qu'importe encore ? Ô nature ! ô ma mère !  
En ai-je moins aimé ?

La foudre maintenant peut tomber sur ma tête,  
Jamais ce souvenir ne peut m'être arraché ;  
Comme le matelot brisé par la tempête,  
Je m'y tiens attaché.

Je ne veux rien savoir, ni si les champs fleurissent,  
Ni ce qu'il adviendra du simulacre humain,  
Ni si ces vastes cieux éclaireront demain  
Ce qu'ils ensevelissent.

Je me dis seulement : À cette heure, en ce lieu,  
Un jour, je fus aimé, j'aimais, elle était belle.  
J'enfouis ce trésor dans mon âme immortelle,  
Et je l'emporte à Dieu !

## MÉDITATION ONZIÈME. LE LAC<sup>37</sup>

AINSI, toujours poussés vers de nouveaux rivages,  
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,  
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges  
Jeter l'ancre un seul jour ?

Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière,  
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,  
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre  
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,  
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,  
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes  
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;  
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,  
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence  
Tes flots harmonieux.

Tout-à-coup des accents inconnus à la terre  
Du rivage charmé frappèrent les échos :  
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère  
Laissa tomber ces mots :

« Ô temps ! suspends ton vol ; et vous , heures propices,  
« Suspendez votre cours :

<sup>37</sup> LAMARTINE (Alphonse de), *Méditations poétiques*, pages 65-69.

« Laissez-nous savourer les rapides délices  
 « Des plus beaux de nos jours !

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent,  
 « Coulez, coulez pour eux ;

« Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent,  
 « Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques moments encore,  
 « Le temps m'échappe et fuit ;

« Je dis à cette nuit : Sois plus lente ; et l'aurore  
 « Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,  
 « Hâtons-nous, jouissons !

« L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;  
 « Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,  
 Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,  
 S'envolent loin de nous de la même vitesse  
 Que les jours du malheur ?

Eh quoi ! n'en pourrions-nous fixer au moins la trace ?  
 Quoi ! passés pour jamais ! quoi ! tout entiers perdus !  
 Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,  
 Ne nous les rendra plus !

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,  
 Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?  
 Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes  
 Que vous nous ravissez ?

Ô lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !  
 Vous, que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,  
 Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,  
 Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,  
 Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,  
 Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages  
 Qui pendent sur tes eaux.

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,  
 Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,  
 Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface  
 De ses molles clartés.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,  
 Que les parfums légers de ton air embaumé,  
 Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,  
 Tout dise : ils ont aimé !

### Tristesse d'Olympio <sup>38</sup>

Les champs n'étaient point noirs, les cieux n'étaient pas  
 [ mornes ;  
 Non, le jour rayonnait dans un azur sans bornes  
 Sur la terre étendu,  
 L'air était plein d'encens et les prés de verdure  
 Quand il revit ces lieux où par tant de blessures  
 Son cœur s'est répandu !

<sup>38</sup> HUGO (Victor), *Les Rayons et les Ombres*, pages 127-135. N° XXXIV.



L'automne souriait ; les coteaux vers la plaine  
Penchaient leurs bois charmants qui jaunissaient à peine ;

Le ciel était doré ;

Et les oiseaux tournés vers celui que tout nomme,  
Disant peut-être à Dieu quelque chose de l'homme,  
Chantaient leur chant sacré !

Il voulut tout revoir, l'étang près de la source,  
La mesure où l'aumône avait vidé leur bourse,

Le vieux frêne plié,

Les retraites d'amour au fond des bois perdues,  
L'arbre où dans les baisers leurs âmes confondues  
Avaient tout oublié !

Il chercha le jardin, la maison isolée,  
La grille d'où l'œil plonge en une oblique allée,  
Les vergers en talus.

Pâle, il marchait. — Au bruit de son pas grave et sombre  
Il voyait à chaque arbre, hélas ! se dresser l'ombre  
Des jours qui ne sont plus !

Il entendait frémir dans la forêt qu'il aime  
Ce doux vent qui, faisant tout vibrer en nous-même,  
Y réveille l'amour,  
Et, remuant le chêne ou balançant la rose,  
Semble l'âme de tout qui va sur chaque chose  
Se poser tour à tour !

Les feuilles qui gisaient dans le bois solitaire,  
S'efforçant sous ses pas de s'élever de terre,  
Couraient dans le jardin ;  
Ainsi, parfois, quand l'âme est triste, nos pensées

S'envolent un moment sur leurs ailes blessées,  
Puis retombent soudain.

Il contempla longtemps les formes magnifiques  
Que la nature prend dans les champs pacifiques ;  
Il rêva jusqu'au soir ;

Tout le jour il erra le long de la ravine,  
Admirant tour à tour le ciel, face divine,  
Le lac, divin miroir !

Hélas ! se rappelant ses douces aventures,  
Regardant, sans entrer, par-dessus les clôtures,  
Ainsi qu'un paria,  
Il erra tout le jour. Vers l'heure où la nuit tombe,  
Il se sentit le cœur triste comme une tombe,  
Alors il s'écria :

— « Ô douleur ! j'ai voulu, moi, dont l'âme est troublée,  
Savoir si l'urne encor conservait la liqueur,  
Et voir ce qu'avait fait cette heureuse vallée  
De tout ce que j'avais laissé là de mon cœur !

« Que peu de temps suffit pour changer toutes choses !  
Nature au front serein, comme vous oubliez !  
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses  
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés !

« Nos chambres de feuillage en halliers sont changées ;  
L'arbre où fut notre chiffre est mort ou renversé ;  
Nos roses dans l'endos ont été ravagées  
Par les petits enfants qui sautent le fossé !

« Un mur clôt la fontaine où, par l'heure échauffée,  
Folâtre, elle buvait en descendant des bois ;  
Elle prenait de l'eau dans sa main, douce fée,  
Et laissait retomber des perles de ses doigts !

« On a pavé la route âpre et mal aplanie,  
Où dans le sable pur se dessinant si bien,  
Et de sa petitesse étalant l'ironie,  
Son pied charmant semblait rire à côté du mien !

« La borne du chemin, qui vit des jours sans nombre,  
Où jadis pour m'attendre elle aimait à s'asseoir,  
S'est usée en heurtant, lorsque la route est sombre,  
Les grands chars gémissants qui reviennent le soir.

« La forêt ici manque et là s'est agrandie.  
De tout ce qui fut nous presque rien n'est vivant ;  
Et, comme un tas de cendre éteinte et refroidie,  
L'amas des souvenirs se disperse à tout vent !

« N'existons-nous donc plus ? avons-nous eu notre heure ?  
Rien ne la rendra-t-il à nos cris superflus ?  
L'air joue avec la branche au moment où je pleure ;  
Ma maison me regarde et ne me connaît plus.

« D'autres vont maintenant passer où nous passâmes.  
Nous y sommes venus, d'autres vont y venir ;  
Et le songe qu'avaient ébauché nos deux âmes,  
Ils le continueront sans pouvoir le finir !

« Car personne ici-bas ne termine et n'achève ;  
Les pires des humains sont comme les meilleurs ;

Nous nous réveillons tous au même endroit du rêve.  
Tout commence en ce monde et tout finit ailleurs.

« Oui, d'autres à leur tour viendront, couple sans tache,  
Puiser dans cet asile heureux, calme, enchanté,  
Tout ce que la nature à l'amour qui se cache  
Mêlé de rêverie et de solennité !

« D'autres auront nos champs, nos sentiers, nos retraites.  
Ton bois, ma bien-aimée, est à des inconnus.  
D'autres femmes viendront, baigneuses indiscrètes,  
Troubler le flot sacré qu'ont touché tes pieds nus !

« Quoi donc ! c'est vainement qu'ici nous nous aimâmes !  
Rien ne nous restera de ces côteaux fleuris  
Où nous fondions notre être en y mêlant nos flammes !  
L'impassible nature a déjà tout repris.

« Oh ! dites-moi, ravins, frais ruisseaux, treilles mûres,  
Rameaux chargés de nids, grottes, forêts, buissons,  
Est-ce que vous ferez pour d'autres vos murmures ?  
Est-ce que vous direz à d'autres vos chansons ?

« Nous vous comprenions tant ! doux, attentifs, austères,  
Tous nos échos s'ouvraient si bien à votre voix !  
Et nous prêtions si bien, sans troubler vos mystères,  
L'oreille aux mots profonds que vous dites parfois !

« Répondez, vallon pur, répondez, solitude,  
Ô nature abritée en ce désert si beau,  
Lorsque nous dormirons tous deux dans l'attitude  
Que donne aux morts pensifs la forme du tombeau ;

« Est-ce que vous serez à ce point insensibles  
De nous savoir couchés, morts avec nos amours,  
Et de continuer votre fête paisible,  
Et de toujours sourire et de chanter toujours ?

« Est-ce que, nous sentant errer dans vos retraites,  
Fantômes reconnus par vos monts et vos bois,  
Vous ne nous direz pas de ces choses secrètes  
Qu'on dit en revoyant des amis d'autrefois ?

« Est-ce que vous pourrez, sans tristesse et sans plainte,  
Voir nos ombres flotter où marchèrent nos pas,  
Et la voir m'entraîner, dans une morne étreinte,  
Vers quelque source en pleurs qui sanglote tout bas ?

« Et s'il est quelque part, dans l'ombre où rien ne veille,  
Deux amants sous vos fleurs abritant leurs transports,  
Ne leur irez-vous pas murmurer à l'oreille :  
— « Vous qui vivez, donnez une pensée aux morts ! »

« Dieu nous prête un moment les prés et les fontaines,  
Les grands bois frissonnants, les rocs profonds et sourds,  
Et les cieus azurés et les lacs et les plaines,  
Pour y mettre nos cœurs, nos rêves, nos amours !

« Puis il nous les retire. Il souffle notre flamme.  
Il plonge dans la nuit l'ancre où nous rayonnons ;  
Et dit à la vallée, où s'imprima notre âme,  
D'effacer notre trace et d'oublier nos noms.

« Eh bien ! oubliez-nous, maison, jardin, ombrages !  
Herbe, use notre seuil ! ronce, cache nos pas !

Chantez, oiseaux ! ruisseaux, coulez ! croissez, feuillages !  
Ceux que vous oubliiez ne vous oublieront pas.

« Car vous êtes pour nous l'ombre de l'amour même !  
Vous êtes l'oasis qu'on rencontre en chemin !  
Vous êtes, ô vallon, la retraite suprême  
Où nous avons pleuré nous tenant par la main !

« Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,  
L'une emportant son masque et l'autre son couteau,  
Comme un essaim chantant d'histrions en voyage  
Dont le groupe décroît derrière le coteau.

« Mais toi, rien ne t'efface, Amour ! toi qui nous charmes !  
Toi qui, torche ou flambeau, luis dans notre brouillard,  
Tu nous tiens par la joie et surtout par les larmes ;  
Jeune homme on te maudit, on t'adore vieillard.

« Dans ces jours où la tête au poids des ans s'incline,  
Où l'homme, sans projets, sans but, sans visions,  
Sent qu'il n'est déjà plus qu'une tombe en ruine  
Où gisent ses vertus et ses illusions ;

« Quand notre âme en rêvant descend dans nos entrailles,  
Comptant dans notre cœur, qu'enfin la glace atteint,  
Comme on compte les morts sur un champ de bataille,  
Chaque douleur tombée et chaque songe éteint,

« Comme quelqu'un qui cherche en tenant une lampe,  
Loin des objets réels, loin du monde rieur,  
Elle arrive à pas lents par une obscure rampe  
Jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur ;

« Et là, dans cette nuit qu'aucun rayon n'étoile,  
L'âme, en un repli sombre, où tout semble finir,  
Sent quelque chose encor palpiter sous un voile... —  
C'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir ! »

## ANNEXE 4

### QUELQUES COMMUNARDS SOUTENUS PAR VICTOR HUGO

#### 1854-1870 : Kesler

Kesler est un personnage singulier, encore très mal connu aujourd'hui.

Dans le *Fichier des Poursuivis à la suite du coup d'État de décembre 1851* des Archives nationales<sup>1</sup>, il est nommé Louis-Eugène-Farnès Hennet de Kesler, né à Paris ca 1804, domicilié à Paris (2<sup>e</sup>) 3 rue Choiseul, quartier Feydeau, homme de lettres.

Le Fichier Bossu (fonds maçonnique) du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France le déclare fils de Hennet-Duvigneux<sup>2</sup>, de son vrai nom Louis-Farnèse-Platon Hennet, ancien officier d'artillerie ayant démissionné en mai 1794, devenu du Vigneux pour avoir été anobli par Louis XVIII par lettres patentes du 9 décembre 1815, né à Maubeuge (Nord) le 4 juillet 1765 et décédé à Olivet (Loiret) le 16 mai 1845 ; il était alors inspecteur général du cadastre et directeur des contributions directes de l'Oise. Il fut également chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur à dater du 24 septembre 1814.

---

<sup>1</sup> Archives nationales, registre F/7/2591 ; numéro d'ordre : 13762 ; numéro de dossier : 195.

<sup>2</sup> Fils né hors mariage ou bien d'un premier mariage car Hennet du Vigneux n'est connu que par son mariage tardif, le 27 février 1812, avec Élisabeth-Joséphine Faulte de l'Étang (1782-1852) dont il eut trois enfants.

Son père ayant émigré en 1791, Kesler séjourna en Afrique et au Portugal.

Kesler se fit républicain sous la II<sup>e</sup> République. Directeur de *La Révolution* en décembre 1851, il se porta sur les barricades où il rencontra Victor Hugo. Arrêté le 4 décembre 1851 et désigné pour Cayenne, il fut finalement déclaré « moins coupable » et condamné à l'exil comme « socialiste exalté, affilié aux sociétés secrètes ».

D'abord réfugié à Londres, il s'installa à Jersey en mai 1854 où il retrouva la famille Hugo.

À la suite de la publication par le journal des réfugiés *L'Homme* d'une lettre de Félix Pyat s'opposant à la visite de la reine Victoria en France, le gouvernement britannique ordonna l'expulsion de Charles Ribeyrolles et du colonel Louis Pianciani directeurs de la publication, ainsi que d'Alexandre Thomas son diffuseur. Le 17 octobre 1855 Victor Hugo rédigea une protestation contre cette atteinte à la liberté de la presse : les trente-six signataires furent bannis de l'île. Kesler suivit alors les Hugo à Guernesey.

Malgré l'amnistie du 16 août 1859, il décida de ne rentrer en France qu'avec le Maître.

À Guernesey, Kesler était endetté et sans le sou. Victor Hugo le recueillit chez lui et l'hébergea à partir du 14 décembre 1866 ; Kesler se faisait quelque argent en donnant des leçons de français.

Il attrapa une congestion pulmonaire en janvier 1870 et mourut à Guernesey le 6 avril suivant. Il y fut enterré au cimetière du Foulon, nommé « le cimetière des Indépendants » car il était réservé aux défunts ayant refusé la présence d'un prêtre à leur enterrement.

On peut lui attribuer les écrits suivants :

— sous le pseudonyme de « Marquis de Jercey » : *Les Maisons de jeux ruinées par les joueurs*, Paris, Amyot, 1858, in-12, 124 pages ;

— sous le pseudonyme de « Maurice Farnèse » : *Un marin philosophe*, Paris, Amyot, 1861, in-18, 246 pages ; *La Jeunesse du cardinal d'Amboise*, Paris, imprimerie Dubuisson, 1862, grand in-8°, 160 pages ; *La Fée de la Montagne*, Paris, imprimerie de Desisles-Brière, 1865, grand in-8°, 11 pages ; *Le Roi de Pique*, Paris, imprimerie de Desisles-Brière, 1867, in-8°, 8 pages ;

— sous la signature E. H. Kesler, plusieurs articles concernant Victor Hugo dans la *Revue trimestrielle* publiée à Bruxelles.

Victor Hugo prononça un discours fervent sur la tombe de son ami :

M. VICTOR HUGO, with whom the deceased had been for many years on terms of the closest friendship, followed the coffin as chief mourner, and a considerable number of French and other residents formed the *cortège*.

The coffin having been lowered into the grave, M. VICTOR HUGO spoke as follows<sup>3</sup> :

Le lendemain du guet-apens de 1851, le 3 Décembre, au point du jour, une barricade se dressa dans le faubourg Saint Antoine, barricade mémorable où tomba un représentant du peuple. Cette barricade les soldats crurent la renverser, le coup d'État

<sup>3</sup> « M. Victor Hugo, avec qui le défunt avait entretenu pendant de nombreuses années des rapports étroits d'amitié, a suivi le cercueil en conduisant le deuil, et un nombre considérable de Français et d'autres résidents ont formé le cortège.

« Le cercueil ayant été descendu dans le caveau, M. Victor Hugo fit le discours suivant : » [Traduction Dominique Amann].

crut la détruire ; le coup d'État et ses soldats se trompaient. Démolie à Paris, elle fut refaite par l'exil. La barricade Baudin reparut immédiatement, non plus en France, mais hors de France ; elle reparut, bâtie, non plus avec des pavés, mais avec des principes ; de matérielle quelle était, elle devint idéale, c'est-à-dire terrible ; les proscrits la construisirent, cette barricade altière, avec les débris de la justice et de la liberté. Toute la ruine du droit y fut employée, ce qui la fit superbe et auguste. Depuis elle est là, en face de l'empire ; elle lui barre l'avenir, elle lui supprime l'horizon. Elle est haute comme la vérité, solide comme l'honneur, mitraillée comme la raison, et l'on continue d'y mourir. Après Baudin, — car, oui, c'est la même barricade ! — Pauline Roland y est morte, Ribeyrolles y est mort, Charras y est mort, Xavier Durrieu y est mort, Kesler vient d'y mourir.

Si l'on veut distinguer entre les deux barricades, celle du faubourg Saint Antoine et celle de l'exil, Kesler en était le trait d'union, car, ainsi que plusieurs autres proscrits, il était des deux.

Laissez-moi glorifier cet écrivain de talent et ce vaillant homme. Il avait toutes les formes du courage depuis le vif courage du combat jusqu'au lent courage de l'épreuve, depuis la bravoure qui affronte la mitraille jusqu'à l'héroïsme qui accepte la nostalgie. C'était un combattant et un patient.

Comme beaucoup d'hommes de ce siècle, comme moi qui parle en ce moment, il avait été royaliste et catholique. Nul n'est responsable de son commencement. L'erreur du commencement rend plus méritoire la vérité de la fin.

Kesler avait été victime, lui aussi, de cet abominable enseignement qui est une sorte de piège tendu à l'enfance, qui cache l'histoire aux jeunes intelligences, qui falsifie les faits et fausse les esprits. Résultat : les générations aveuglées. Vienne un des-

pote, il pourra tout escamoter aux nations ignorantes, tout jusqu'à leur consentement ; il pourra leur frelater même le suffrage universel. Et alors on voit ce phénomène, un peuple gouverné par extorsion de signature. Cela s'appelle un plébiscite.

Kesler avait, comme plusieurs de nous, refait son éducation ; il avait rejeté les préjugés sucés avec le lait ; il avait dépouillé, non le vieil homme, mais le vieil enfant ; pas à pas, il était sorti des idées fausses et entré dans les idées vraies, et, mûri, grandi, averti par la réalité, rectifié par la logique, de royaliste il était devenu républicain. Une fois qu'il eût vu la vérité, il s'y dévoua. Pas de dévouement plus profond et plus tenace que le sien. Quoique atteint du mal du pays, il a refusé l'amnistie. Il a affirmé sa foi par sa mort.

Il a voulu protester jusqu'au bout. Il est resté exilé par adoration pour la patrie. L'amoindrissement de la France lui serait le cœur. Il avait l'œil fixé sur ce mensonge qui est l'empire ; il s'indignait, il frémissait de honte, il souffrait. Son exil et sa colère ont duré dix-neuf ans. Le voilà enfin endormi.

Endormi. Non. Je retire ce mot. La mort ne dort pas. La mort vit. La mort est une réalisation splendide. La mort touche à l'homme de deux façons. Elle le glace, puis elle le ressuscite. Son souffle éteint, oui, mais il rallume. Nous voyons les yeux qu'elle ferme, nous ne voyons pas ceux qu'elle ouvre.

Adieu, mon vieux compagnon. — Tu vas donc vivre de la vraie vie ! Tu vas aller trouver la justice, la vérité, la fraternité, l'harmonie et l'amour dans la sérénité immense. Te voilà envolé dans la clarté. Tu vas connaître le mystère profond de ces fleurs, de ces herbes que le vent courbe, de ces vagues qu'on entend là-bas, de cette grande nature qui accepte la tombe dans sa nuit et l'âme dans sa lumière. Tu vas vivre de la vie sacrée et inextinguible des étoiles. Tu vas aller où sont les esprits lumineux qui ont éclairé et qui ont vécu, où sont les penseurs,



les martyrs, les apôtres, les prophètes, les précurseurs, les libérateurs. Tu vas voir tous ces grands cœurs flamboyants dans la forme radieuse que leur a donnée la mort. Écoute, tu diras à Jean-Jacques que la raison humaine est battue de verges, tu diras à Beccaria que la loi en est venue à ce degré de honte qu'elle se cache pour tuer, tu diras à Mirabeau que quatre-vingt-neuf est lié au pilori, tu diras à Danton que le territoire est envahi par une horde pire que l'étranger, tu diras à Saint-Just que le peuple n'a pas le droit de parler, tu diras à Marceau que l'armée n'a pas le droit de penser, tu diras à Robespierre que la République est poignardée, tu diras à Camille Desmoulins que la justice est morte ; et tu leur diras à tous que tout est bien ; et qu'en France une intrépide légion combat plus ardemment que jamais, et que, hors de France, nous les sacrifiés volontaires, nous la poignée des proscrits survivants, nous tenons toujours, et que nous sommes là, résolus à ne jamais nous rendre, debout sur cette grande brèche qu'on appelle l'exil, avec nos convictions et avec leurs fantômes<sup>4</sup> !

## 1872 : Barthélemy Piétra

On trouve à Toulon, durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, plusieurs familles ou individus isolés nommés Piétra [Pietra, Pietro] pro-

<sup>4</sup> Ce discours est publié ici d'après des coupures de presse envoyés à Jean Aicard par Victor Hugo : voir, ci-dessus, annexe 2, la lettre n° 25 du dimanche 24 avril 1870 de Victor Hugo à Jean Aicard. Il a été également publié dans la presse française ; voir notamment : *Le Rappel*, n° 331, jeudi 14 avril 1870, « Un discours de Victor Hugo », page 1, colonnes 1-2 ; le *Phare de la Loire*, 56<sup>e</sup> année, n° 15171, mercredi 13 avril 1870, page 1, colonne 6 ; *La Gironde*, 18<sup>e</sup> année, n° 6737, vendredi 15 avril 1870, page 2, colonnes 2-3. Discours publié à nouveau dans *Le Rappel*, n° 2051, vendredi 22 octobre 1875, « Pendant l'exil », page 1, colonnes 1-2. — On le trouve enfin dans : HUGO (Victor), *Œuvres complètes de Victor Hugo. Actes et Paroles II Pendant l'exil 1852-1870*, chapitre V « Hennett de Kesler », pages 515-519.

venant du duché de Gênes, de Piémont, Ligurie ou des États sardes.

Ceux qui nous intéressent ici descendent de Nicolas Pietra et de son épouse Marguerite-Michele Campodonico, originaires de Corte dans le duché de Gênes, où leur fils *Lazare*-Emmanuel est né, et installés ensuite à Toulon.

Leur fils Lazare (1795-1843), matelot comme son père, pratiquait le cabotage en Méditerranée :

Le père Piétra était patron de barque, cabotant sur la côte d'azur, depuis Menton jusqu'à Toulon. Et, de ces Hespérides de Provence, où fleurissent sans cesse les orangers, les jasmins et les roses, il rapportait les fruits d'or, les aulx et les oignons embaumés.

Puis le patron et son mousse, le dos ployant sous les corbeilles de limons et les longs chapelets de vanille provençale, allaient dans les quartiers populeux, emplissant les rues de leurs appels sonores : *À l'ayet ! à l'ayet !*<sup>5</sup>

Il contracta deux mariages, le premier le 7 décembre 1824 avec Marie-Anne Merel (1800-1833), dont il eut trois enfants, et le second le 22 avril 1835 avec Euphrosine-Joséphine Gensolen (née en 1807) dont il eut encore trois autres enfants.

L'aîné de toute cette fratrie, *Barthélemy*-Nicolas, naquit à Toulon le 31 janvier 1828. Orphelin de mère en 1833 puis de père en 1843, recueilli par une tante, il fit une bien courte scolarité à l'école communale des Frères et entra vite comme apprenti calfat à l'arsenal de la ville. Désireux d'augmenter son

<sup>5</sup> *Le Petit Var*, 17<sup>e</sup> année, n° 5873, mardi 1<sup>er</sup> décembre 1896, « Provence et Provençaux », page 1, colonnes 2-4 ; article signé « La Sinse » [Célestin Sénès].

petit bagage, il lut tout ce qu'il trouvait et commença à s'adonner à la poésie.

Sensible aux misères sociales de ses compagnons de labeur, séduit par le communisme utopique d'Étienne Cabet, il prit la plume et, avec une ardeur de néophyte, apporta des articles à son journal *Le Populaire* ; il publia également, en collaboration avec Casimir Dauphin, un petit drame en un acte et en prose : *L'Ouvrier poète* (Toulon, imprimerie de veuve Baume, 1848, in-8°, 36 pages).

Lorsqu'éclata la révolution de 1848, Piétra fut dénoncé comme clubiste dangereux et renvoyé de l'arsenal. Fulcran Suchet, alors maire de Toulon et qui le tenait en haute estime, lui offrit en juin 1848 un modeste emploi de surveillant à la bibliothèque municipale ; mais, en juin 1852, l'Empire l'en chassa brutalement. M<sup>e</sup> Victor Thouron le fit alors entrer dans son étude notariale : il y demeura plus d'un quart de siècle, accédant aux qualifications de clerc puis principal clerc.

Poète-ouvrier, il cultiva tous les genres, excellant particulièrement dans la chanson ; sa production — parfois publiée sous le pseudonyme « Lazare Patrie » — est portée par les préoccupations philosophiques et sociales. Dans une chanson devenue très populaire, il dénonça le sort des tous les exploités, depuis les bœufs de la ferme jusqu'aux ouvriers de l'usine :

## I

Quand, après vingt ans de labeur,  
Toute leur force s'est perdue,  
Qu'ils ne traînent plus la charrue,  
Ils sont à charge au laboureur.  
Alors, un jour, de la prairie,  
Ils désertent le vert chemin,  
Et le maître, bâton en main,  
Les conduit à la boucherie.

## II

Ainsi du pauvre travailleur,  
Tant que la force l'accompagne,  
Son pain de chaque jour, il gagne,  
En enrichissant l'exploiteur.  
Puis, quand vient l'amère vieillesse,  
Et qu'il n'a plus ni feu, ni lieu,  
Il va tout droit à l'Hôtel-Dieu,  
Où la sœur grise est son hôtesse.

Il cultive une même veine dans cet autre poème :

### *LES MOUTONS<sup>6</sup>,*

CHANSON.

À Madame A. S.

L'hiver a fui vers d'autres mondes,  
Avril a fondu les glaçons,  
Et les épis à têtes blondes  
Promettent de riches moissons.  
Allons ! quittez la bergerie,  
La chaleur vous ferait mourir ;  
Allez brouter l'herbe fleurie,  
Sur les monts verts allez bondir.

Paissez en paix, mes pauvres bêtes,  
Mes moutons au profil si doux,  
Sans crainte agitez vos sonnettes,  
Mon chien et moi veillons sur vous !

<sup>6</sup> GUEIDON (Alexandre), *Almanach historique, littéraire et biographique de la Provence*, Marseille, année 1859, pages 53-54.

Si quelque loup que la faim chasse  
Dans le troupeau portait l'effroi,  
Médor lui donnerait la chasse  
Et vous vous rallieriez à moi.

Loin des villes au bruit immense,  
Paissez en paix l'herbe de Dieu ;  
C'est lui qui jette la semence  
Qui fleurit pour vous en ce lieu.  
Par lui le flot porte au rivage  
Le sel tant aimé du troupeau ;  
Mais s'il le laisse à votre usage,  
L'homme vous fait payer l'impôt.

Et cependant quand Mai réveille  
Les oiseaux dans leurs nids soyeux,  
Et que la vigne sur la treille  
Babille au printemps radieux,  
En flocons d'argent et d'ébène  
Mes impitoyables ciseaux  
Font tomber votre douce laine  
Pour faire bons lits, beaux manteaux.

Mais le besoin fond sur la ville,  
La faim y pousse au désespoir,  
Délaissez ce coteau tranquille  
Et descendez à l'abattoir.  
Symbole de la patience  
Dans le tourment et le labeur,  
Allez finir votre existence  
Sous le couteau de l'égorgeur.

Votre sort m'attriste sans cesse,  
Mes moutons qui m'êtes si chers !  
Est-il donc vrai que notre espèce  
Doive se nourrir de vos chairs ?  
Ah ! si telle est la loi cruelle  
À laquelle on vous a soumis,  
Dieu, dans sa sagesse éternelle,  
Pourquoi vous fit-il si jolis ?

PIETRA

Toulon, 1858.

Il donna une série de biographies de contemporains dans la presse locale : Fulcran Suchet<sup>7</sup>, Octave Teissier<sup>8</sup>, Courdouan<sup>9</sup>, M. Frémy<sup>10</sup>, Hippolyte Duprat<sup>11</sup> et Jean Aicard<sup>12</sup>.

Barthélemy Piétra était un admirateur fervent de Victor Hugo. En 1853, à la parution de *Châtiments*, n'ayant pas le moyen de se procurer l'édition non expurgée, distribuée clandestinement à des prix très élevés, il en effectua une copie manuscrite sur un exemplaire qui lui avait été prêté. Ce manuscrit eut une singulière histoire, grâce à Jean Aicard :

<sup>7</sup> *Le Carillon*, 1<sup>re</sup> année, n° 7, dimanche 12 décembre 1869, « Sommités toulonnaises », page 1 colonne 3 et page 2 colonnes 1-2.

<sup>8</sup> *Le Carillon*, 2<sup>e</sup> année, n° 11, dimanche 9 janvier 1870, « Silhouettes toulonnaises », page 1 colonnes 1-3 et page 2 colonnes 1-2.

<sup>9</sup> *Le Carillon*, 2<sup>e</sup> année, n° 13, dimanche 23 janvier 1870, « Silhouettes toulonnaises », page 1 colonnes 2-3 et page 2 colonnes 1-3.

<sup>10</sup> *Le Carillon*, 2<sup>e</sup> année, n° 17, dimanche 27 février 1870, « Silhouettes toulonnaises », page 1 colonne 3 et page 2 colonne 1.

<sup>11</sup> *La Lorgnette artistique et le Théâtre de Bésagne*, 1<sup>re</sup> année, n° 29, dimanche 13 avril 1873, pages 1-3, colonnes 1-2.

<sup>12</sup> *Le Carillon, journal artistique et littéraire*, 1<sup>re</sup> année, n° 9, dimanche 26 décembre 1869, « Silhouettes toulonnaises », page 1, colonne 3, et suite page 2, colonnes 1 à 3. Notice publiée dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 22-23, fascicule 2, pages 34-40.

L'odyssée d'un livre proscrit <sup>13</sup>

L'œuvre de Victor Hugo est féconde en souvenirs.

On peut s'en rendre compte par les nombreuses lettres inédites que j'ai déjà publiées ; elles sont signées par Victor Hugo ou adressées à Victor Hugo par des personnages illustres. Mais combien d'autres sont ou resteront ignorées qui ne sont pas signées par Victor Hugo, qui ne lui sont pas adressées et qui nous révèlent des traits admirables ! Parmi les communications que je reçois, j'en ai retenu une qui m'a profondément ému. Elle me vient de Tunis, d'un des avocats les plus réputés du barreau de cette ville, M<sup>e</sup> Victor Piétra, ancien bâtonnier.

C'est presque une page d'histoire, d'une histoire bien ancienne, et cependant toujours actuelle, puisqu'il s'agit des *Châtiments*, qui pourraient viser des souverains vivants auxquels on aurait dû infliger une pire *Expiation*. Oui, les *Châtiments* restent un livre immortel dans lequel on peut toujours puiser quelque salubre enseignement.

J'ai raconté dans les quarante pages de mon historique des *Châtiments* (édition de l'Imprimerie nationale) les aventures inédites et incroyables qui présidèrent à la publication et à la vente de ce volume. Les éditeurs n'osaient pas imprimer le manuscrit ; on dut recourir à toutes sortes de subterfuges et publier deux éditions : l'une expurgée, que Victor Hugo appelait *l'innocente* parce qu'elle pouvait échapper aux poursuites judiciaires, l'autre complète, qu'il appelait la *coupable* parce qu'elle risquait de conduire l'éditeur en prison.

Il fallait constituer une imprimerie spéciale et trouver l'homme qui se résignerait à la prison moyennant salaire. J'ai

<sup>13</sup> *Le Temps*, 64<sup>e</sup> année, n° 23141, vendredi 19 décembre 1924, « Variétés littéraires », page 2, colonnes 5-6. — Article reproduit par *Le Petit Var*, 45<sup>e</sup> année, n° 16095, dimanche 21 décembre 1924, page 1 colonne 6 et page 2 colonne 1 ; et par la *Feuille d'avis de Neuchâtel et du vignoble neuchâtelois*, 186<sup>e</sup> année, n° 303, samedi 27 décembre 1924, page 5, colonnes 1-2.

raconté en détail toute cette singulière histoire. Ce n'était pas tout : le destinataire, pour recevoir le volume, devait donner huit adresses, et le volume était envoyé en huit morceaux par la poste.

Des voyageurs introduisaient des fragments dans leurs bottes ou dans les doublures de leurs vêtements ; c'étaient des exemplaires sur papier pelure divisés en dix ou douze morceaux ; mais pour n'être pas fouillés, ils descendaient du train avant la frontière et faisaient des kilomètres à pied. Aussi les exemplaires qui parvenaient en France étaient vendus fort cher ; et les riches seuls pouvaient se les procurer ; les moins fortunés arrivaient à se faire prêter un exemplaire dont ils copiaient quelques pages.

Ce préambule était nécessaire pour vous faire apprécier le document qui m'a été communiqué par M<sup>e</sup> Victor Piétra.

Son père fut emprisonné au Deux-Décembre. Il était trop pauvre pour acheter les *Châtiments*, et cependant il voulait non seulement les lire, mais les posséder. Son patron avait un exemplaire qui lui avait été apporté de Belgique par un ami. Il avait obtenu que ce livre lui fût confié, et tous les soirs, en sortant de son atelier, le courageux ouvrier copia le volume ; il y passa de nombreuses nuits. Mais les feuillets s'accumulaient et formaient un très gros volume. Ce n'était pas tout. Il fallait relier tous ces feuillets : mais quel relieur voudrait s'exposer à un pareil travail ? Car il aurait couru des risques s'il avait été surpris. Piétra mit la main sur un vieux révolutionnaire qui, plus hardi, se chargea de cette besogne, et, son volume relié, il fit inscrire sur le dos le mot : *menticha*, car ce grand in-octavo risquait d'attirer l'attention ; et Piétra, qui était soumis aux visites domiciliaires prescrites par la loi de sûreté générale, était assuré, grâce à ce titre énigmatique, d'échapper à la vigilance du gendarme, incapable de se douter que ce volume renfermait

les *Châtiments*. D'ailleurs connaissait-il même le titre des *Châtiments*, ce brave gendarme ? Mais il pouvait survenir quelque commissaire de police ou quelque substitut plus avisé ou plus cultivé.

Ces détails si touchants qui me sont fournis par M. Victor Piétra devaient avoir une prise sur une âme aussi sensible, aussi vibrante que celle de Jean Aicard, le poète, le membre de l'Académie française que l'Académie eut tant de peine à remplacer après de nombreux tours de scrutin sans résultat.

J'ai beaucoup connu Jean Aicard, qui était un des habitués de la maison de mon père, et qui était mon ami. C'était un esprit impulsif qui aimait si fort sa chère Provence qu'il y passait une grande partie de sa vie pour travailler, pour rêver ; il l'aimait tant que l'Académie française avait hésité à l'accueillir sous prétexte qu'il ne viendrait jamais aux séances ; mais il fut élu, et il rendit ce jour-là un grand service aux académiciens qui étaient embarrassés pour un choix entre tant de candidats.

Un beau jour, c'était en 1872, Jean Aicard, qui avait la plus grande admiration et la plus grande amitié pour Victor Hugo, qui était Provençal dans l'âme et l'ami de Piétra, Provençal lui-même, n'hésita pas à se rendre chez le grand poète pour obtenir de lui la récompense que méritait son compatriote, et M. Victor Piétra veut bien me communiquer la lettre adressée par Jean Aicard à son père. Ah ! je le reconnais tout entier dans cette lettre, mon cher Jean Aicard, avec son impétuosité méridionale. Il n'a pas oublié qu'il est poète, romancier, auteur dramatique, car il y a dans cette lettre la description de son voyage en omnibus, agrémentée de ses impressions, sa conversation avec Victor Hugo, aussi fidèle que celle d'un reporter, et le dénouement muet, mais expressif.

J'ai retrouvé là le Jean Aicard, tout jeune, lorsque, écolier, il adressait des vers à Victor Hugo avec un élan d'une naïveté

charmante, mais avec un enthousiasme qui ne sentait ni la platitude ni la flagornerie. Ce n'était pas un courtisan, c'était un convaincu. Il n'a jamais cessé de l'être. Il se grisait, quand il disait des vers des autres chez moi, de cette musique poétique, et quand il disait les siens, il avait une voix si harmonieuse et si sonore qu'il réussissait à masquer les petites défaillances du poète. C'était un ami sûr, incapable de dire du mal de son prochain, prêt à rendre service ; il l'a prouvé pour Barthélémy Piétra, et vous avez bien raison, monsieur Victor Piétra, lorsque vous m'écrivez que « cette lettre un peu hâtive déborde d'une émotion exquise » et que vous désirez « lui conserver sa naïveté, sa spontanéité et son charme ».

Ceux qui vont la lire partageront votre sentiment.

Paris, le 14 janvier 1872.

Mon cher Piétra,

Il est minuit et demi. J'arrive de chez Victor Hugo.

J'y suis allé ce soir pour vous. J'ai mis sous mon bras votre énorme exemplaire des *Châtiments*. J'étais plein d'inquiétude.

Il y a plus d'une lieue de la rue que j'habite à la rue qu'il habite. Pluie fine intermittente. J'abritais, sans parapluie, comme je pouvais, le livre sous mon pardessus. Je cours après l'omnibus ; je supplie le conducteur et les voyageurs de m'aider à préserver le précieux volume. Ils sont sourds. Ceci se passe entre l'omnibus toujours trottant et moi toujours courant après, car les omnibus ne s'arrêtent guère que pour les dames et les vieillards. Enfin, j'attrape la rampe qui mène à l'impériale de l'omnibus dont l'intérieur est complet. Je risque cent fois de me rompre les os pour songer trop à ne pas tacher l'exemplaire des *Châtiments* confié à mon amitié. Le trajet s'opère. Me voici descendu avec mille précautions et mille angoisses.

J'entre chez Victor Hugo.

Je laisse la Bible dans le vestibule. On prend du café. On entre, on sort, et je ne sais jamais comment placer ma demande.

Enfin, Victor Hugo revenant d'accompagner jusque sur le seuil une personne, je vais à lui, profitant de son isolement...

— J'ai une demande à vous faire.

Il me prend les mains. — Faites, mon cher poète...

— Voici : un ami à moi, un démocrate de Provence, ancien ouvrier calfat, qui a mis longtemps de l'étaupe dans le flanc des navires qu'on achève de construire ou qu'on radoube, n'ayant pas de quoi acheter un exemplaire des *Châtiments*...

(Évidemment ici Victor Hugo a dû croire à une demande d'un exemplaire des *Châtiments*...) les a copiés ! Il m'écrivait en vers ces jours-ci, me suppliant de vous supplier de tracer quelques lignes en tête de l'exemplaire écrit de sa main ; il me disait :

« Ce livre se vendait à des prix impossibles. J'ai dû le copier... »

— Tout de suite, dit Victor Hugo ; l'avez-vous là, cette copie ?

Je sors la prendre — Hugo feuillette le volume. « C'est très touchant », dit-il, et interrompant toutes les conversations autour de nous :

« Écoutez donc ceci, messieurs. Voici un exemplaire des *Châtiments*, copié en entier de la main d'un ami inconnu. C'est très touchant ! répétait-il. Ce sont des vers des *Châtiments* qu'il faut écrire en tête, n'est-ce pas ? Quel est son nom ? »

J'inscrivis votre nom. — Tout le monde écoutait.

J'entame à grands traits votre biographie. Il est inutile que je vous la raconte. Je dis votre point de départ et votre point d'arrivée intellectuels. On ouvre un bureau. Le maître prend la plume. Je dis que vous vous nommez Victor Piétra et déjà la plume partait pour tracer un V quand Barthélémy me revient en mémoire, et le maître écrit :

« M. Barthélémy Piétra a copié les « Châtiments », d'un bout à l'autre ; cet exemplaire qu'il a fait, il désire que je le lui offre ; c'est mon œuvre, mais c'est son ouvrage, il est autant à lui qu'à moi. Puisqu'il le veut pourtant, je lui donne ce qui est à lui.

« VICTOR HUGO.

« 14 janvier 1872. — Paris. »

Et sur la page suivante, en vers :

Je resterai proscrit, voulant rester debout.

VICTOR HUGO.

Ces lignes sont fines, charmantes.

Mais ce qui n'est pas dans ces lignes, c'est le meilleur : Victor Hugo a été vraiment très touché de voir cet exemplaire, et il m'a chargé, en me serrant la main, de vous le bien dire. J'ai senti clairement que l'effusion de sa poignée de main était à votre adresse. Je vous l'envoie. Pour écrire ces mots, on avait ouvert le secrétaire en laque ; des manuscrits s'entrevoient.

L'incident avait préparé tous les esprits...

Victor Hugo nous a lu longuement des vers inédits de l'*An-née terrible*. C'est à vous, comme me disait mon voisin M. Burtty, que nous avons tous dû une soirée dans l'idéal, merci. Je vous embrasse. — JEAN AICARD.

P.-S. Il va sans dire qu'au retour j'ai failli me tuer vingt fois pour vous protéger votre volume désormais historique.

Je suis certain que Victor Hugo dut être en effet très attendri par le geste d'un ami inconnu, d'un modeste. Cette victime du coup d'État avait attendu vingt ans pour avoir sur le volume copié quelques lignes de Victor Hugo, lignes pleines d'une



charmante délicatesse. Son labeur et sa patience ont été bien récompensés.

GUSTAVE SIMON.

Barthélemy Piétra mourut à Toulon le 15 mai 1884. De son mariage avec Marie-Françoise-Blanche Palent, le 23 février 1853, il eut deux fils, Paul-Victor et Marius-Jules.

Victor Piétra naquit à Toulon le 22 décembre 1853. Bachelier ès lettres et licencié en droit, il choisit la carrière d'avocat. Il épousa à Toulon, le 6 mars 1880, Marie Meissonnier, née à Kiev (Russie) le 18 août 1861, fille d'un ancien fonctionnaire russe : ils eurent six enfants. Victor fit une belle carrière d'avocat, d'abord à Toulon (1875-1895), puis à Tunis (1895-ca 1830), et de nouveau à Toulon. Il se retira après soixante-deux ans de barreau. Chevalier (1927) puis officier de la Légion d'honneur (1937), officier de l'Instruction publique, grand-officier du Nicham Iftikar, chevalier du Mérite agricole, il reçut également en mars 1886 une médaille d'or de 1<sup>re</sup> classe délivrée par le ministre de l'Intérieur pour avoir créé à Toulon, pendant l'épidémie cholérique de 1885, l'œuvre d'alimentation pour les ouvriers sans travail et leurs familles.

Auteur dramatique, il a laissé trois opéras-comiques (*Les Papillons*, *Le Mariage à Venise*, *La Petite Chinoise*) et le drame lyrique *Pour la Patrie* primé par le ministère de l'Instruction publique. En mai 1872, il aida avec son père à la diffusion du *Peuple souverain* à Toulon<sup>14</sup>. Il était également poète et confiait ses vers à la presse locale :

<sup>14</sup> Voir la lettre de Jules Clément à Jean Aicard, mercredi 22 mai 1872, publiée dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 32, 31 décembre 2020, pages 168-173.

## L'ANNIVERSAIRE<sup>15</sup>

à L. C.

Ami, t'en souvient-il, déjà toute une année  
Longue, anxieuse, triste et de deuil couronnée  
Loin de nous s'est enfuie à jamais dans les temps,  
Depuis ce jour si beau dont t'appartient la gloire  
Depuis ce jour si beau si cher à ma mémoire  
Où nous pleurions tous deux car nous avions vingt ans.

Nous pleurions ! et croyions que nos peines passées  
Par un bonheur sans fin pourraient être effacées  
Et nous berçant en vain d'un espoir assuré  
Nous rêvions le bonheur parfait sur cette terre !  
Et croyant en avoir découvert le mystère  
Nous consolions ainsi notre cœur ulcéré.

Nous savions qu'ici-bas il est des cœurs sublimes  
Qu'il est des hommes grands, austères, magnanimes,  
Forts, justes et doués de générosité,  
Toujours prêts au devoir et prêts au sacrifice  
Comme si du Très-Haut l'éternelle justice  
Les avait reflétés dans sa divinité.

Mais nous ne savions pas qu'il est des cœurs de pierre,  
Que la pitié, que la bonté, que la prière  
Ne sauraient émouvoir, ne sauraient attendrir,  
Des cœurs au dévouement, au bien inaccessibles,  
Comme si Dieu voulut les créer insensibles  
Pour donner aux grands cœurs un moyen de souffrir !

<sup>15</sup> *La Méditerranée*, 11<sup>e</sup> année, 5 avril 1893, page 2, colonne 1.

Son frère puîné, Marius-Jules, né le 19 décembre 1867 avec de lourds handicaps, mourut le 25 juin 1893, célibataire et sans enfants.

### 1879 : Casimir Bouis

Casimir-Dominique Bouis naquit à Toulon le 3 septembre 1843 dans une famille de menuisiers, fabricants et marchands de meubles, parvenus par un travail assidu à une modeste aisance.

Après ses études secondaires au collège de Toulon, il se rendit à Paris pour y suivre des études de droit, qu'il finançait en travaillant quelques heures comme clerc chez un huissier. Ayant réussi l'examen de la licence en août 1864 il revint à Toulon et s'y établit comme avocat.

Il regagna bien vite la Capitale, collabora avec *L'Égalité* de Marseille et *l'Excommunié* de Lyon. Il commit également un pamphlet fortement anticlérical dirigé contre les Jésuites : *Calottes et soutanes*.

Durant la guerre de 1870, Bouis rejoignit le camp des Communards, se fit garde national et collabora à *La Patrie en danger* d'Auguste Blanqui, au *Cri du peuple* de Jules Vallès et à *La Libre pensée*. Il parut comme signataire de l'*Affiche rouge*, placardée sur les murs de la Capitale le 7 janvier 1871, appelant à la formation de la Commune de Paris et présida la commission chargée d'enquêter sur la politique du gouvernement après le 4 septembre.

À la chute de la Commune, il tenta de passer en Belgique : arrêté à la mi-juillet, emprisonné à Versailles, condamné le 19 décembre 1871 à la déportation en Nouvelle-Calédonie dans une enceinte fortifiée, il y fut finalement envoyé comme simple déporté sur l'île des Pins ; gracié en mai 1879, il put regagner Toulon en septembre 1879.

Ses engagements journalistiques lui valurent encore quelques déboires judiciaires en 1880-1882. À la suite de son échec aux élections législatives du 21 août 1881 dans le premier arrondissement de Toulon, Bouis se retira de la vie politique et se fit écrivain de romans populaires... publiés sous l'anonymat d'un pseudonyme jamais dévoilé et dont la liste n'est pas connue.

Il avait épousé, le jeudi 7 septembre 1871, à la mairie du dix-huitième arrondissement de Paris, Anna Nore.

Sa jeune sœur Marie-Antoinette, née à Toulon le 7 mai 1858, y épousa, le 21 avril 1888, Victor Micholet, qui fut maire de la ville à deux reprises : du 20 mai 1900 au 8 mai 1904 ; et du 19 mai 1912 au 10 décembre 1919.

Casimir Bouis finit sa vie à Toulon le 6 octobre 1916, dans l'anonymat.

Durant sa relégation, Casimir Bouis avait poursuivi son œuvre poétique et souhaitait en publier un recueil avant son retour de manière à relancer une « carrière littéraire » complètement arrêtée. Il mobilisa sa sœur, qui imagina une stratégie offensive faisant intervenir amis et connaissances : trois lettres de Marie et une de Casimir, adressées à Jean Aicard et conservées aux archives municipales de Toulon, permettent de reconstituer la genèse de cet ouvrage.

Marie Bouis s'adressa à plusieurs personnalités :

1° Anatole de la Forge : né à Paris le 2 avril 1820, il fit carrière comme journaliste et homme politique. Diplomate, il démissionna en 1848 : engagé par *L'Estafette* et *Le Siècle*, il y développa ses idées républicaines. Nommé préfet de l'Aisne le 14 septembre 1870, il défendit glorieusement Saint-Quentin le 8 octobre suivant et y fut grièvement blessé. En janvier 1871, nommé préfet des Basses-Pyrénées, il y organisa des troupes combattantes. Élu député du 9<sup>e</sup> arrondissement de Paris (1882,

réélu en 1885). Non réélu en 1889, il se retira de la vie publique et mourut à Paris (17<sup>e</sup>) le 6 juin 1892.

2° Joannis Ferrouillat : né à Lyon le 4 mai 1820, décédé à Montpellier le 24 mars 1903 ; docteur en droit. Député du Rhône (1848-1849) puis du Var (1871-1876) ; sénateur du Var (1876-1891). Ministre de la Justice et des Cultes (3 avril 1888 au 5 février 1889).

3° Charles-Marie Brun : né à Toulon le 22 novembre 1821, ingénieur de la Marine. Élu représentant du Var à l'Assemblée nationale le 8 février 1871, il s'inscrivit au groupe de la gauche républicaine. Sénateur du Var (1876-1889), ministre de la Marine et des Colonies en 1883. Il mourut à Paris (8<sup>e</sup>) le 13 janvier 1897.

4° Jules Dufaure, né le 4 décembre 1798 ; avocat. Député libéral de Charente (1834-1848), il se retira de la politique après le coup d'État de 1851. L'Académie française le reçut le 23 avril 1863. Élu député en 1871, nommé ministre de la Justice (1871-1873) puis sénateur inamovible (1876), il mourut le 27 juin 1881.

Casimir demanda à Jean Aicard de revoir l'ouvrage et d'y apporter les corrections nécessaires avant de le transmettre à un éditeur.

Ayant reçu le manuscrit de son frère en décembre 1878, Marie en fit établir deux copies : une pour Victor Hugo et l'autre pour Jean Aicard.

Marie s'adressa à Victor Hugo<sup>16</sup>, qui avait déjà soutenu son frère : « Mon frère a eu autrefois des relations avec lui et j'ai de lui des lettres » (lettre du 10 décembre 1878 à Jean Aicard). Elle invita Jean Aicard, intime du grand écrivain, à intervenir

---

<sup>16</sup> Cette correspondance n'a pas été conservée dans les archives de la Maison de Victor Hugo.

de son côté auprès de lui et la lettre du Maître, tant attendue, fut effectivement reçue.

Au début octobre 1879, la presse annonça bien timidement l'ouvrage — sous son titre définitif *Après le naufrage, poésies politiques* — et l'ouverture de la souscription :

Nous nous faisons un plaisir d'annoncer à nos lecteurs la publication très prochaine d'un volume de poésies politiques dues à la plume de M. Casimir Bouis, ex-déporté de 1871 qui vient d'être amnistié.

M. Casimir Bouis est toulonnais. Il était, pendant le siège de Paris, rédacteur de la *Patrie en danger* et sous la Commune, rédacteur du *Cri du Peuple*.

Le volume de M. Bouis a pour titre : *Après le naufrage*. Les vers qui le composent ont été écrits en plein exil ; ils viennent tout droit de ce tombeau calédonien où ont gémi, neuf ans, tant d'infortunés dont le seul crime a été de sacrifier leur liberté au salut de la République. Ils sont donc un écho fidèle de ce que pensait là-bas la déportation, un écho de ses douleurs, et de ses espérances. Ils sont comme une sorte de reflet de la vie des proscrits de 1871.

*Après le Naufrage* est dédié à Victor Hugo. Le grand poète national, après avoir lu le manuscrit, a bien voulu en accepter la dédicace, et il a répondu à l'auteur une lettre des plus flatteuses qui paraîtra en tête du volume.

Le livre se publie par souscription. Aussi, engageons-nous vivement nos lecteurs, au nom de la solidarité républicaine, à apporter tout leur concours à cette publication. Des listes de souscriptions sont déposées dans nos bureaux à la disposition de nos concitoyens.

Le prix du volume est de 3 francs payables lors de la livraison de l'ouvrage.

Nous comptons sur le concours dévoué de nos lecteurs ; car aider à la publication du volume de M. Casimir Bouis, c'est donner un nouveau témoignage de sympathie à ceux qui sont revenus de la nouvelle Calédonie, et c'est demander le retour de ceux qui y sont restés<sup>17</sup>.

Dans la préface de son recueil de poésies politiques, Bouis s'adresse à Victor Hugo :

#### À MONSIEUR VICTOR HUGO

Illustre et vénéré Maître,

Vous le savez, ceci est le livre d'un amnistié, un livre écrit sur la terre d'exil. Je le crains bien, c'est là peut-être le seul intérêt qu'il offre, et si je le publie, c'est surtout dans ce but : Montrer qu'après les dix-neuf années sinistres de l'empire, après les désastres de la guerre prussienne, — tant d'héroïsme dépensé en vain, d'un côté, et tant de lâchetés et de trahisons victorieusement accumulées de l'autre ; — après Metz vendu par Bazaine et Paris sacrifié par Trochu ; après les deux mois de cette affreuse guerre civile où tant de larmes ont coulé, où se sont déchirés tant de cœurs ; après les massacres de la semaine lugubre ; après toutes ces fusillades sommaires qui ont couché le long des rues, tant d'hommes, de vieillards, de femmes et d'enfants, et les fusillades légales qui ont ensanglanté les poteaux de Satory, — des malheureux se sont trouvés, les vaincus de la guerre étrangère et de la guerre civile, qui, jetés à six mille lieues de la France, dans un de ces tombeaux sans nom préparés tout exprès, n'ont pas désespéré de l'avenir, mais ont vécu d'y croire, cherchant toujours la patrie par-delà

<sup>17</sup> *La Jeune République* (de Marseille), 4<sup>e</sup> année, n° 1036, mercredi 8 octobre 1879, page 2 colonne 4 et page 3 colonne 1. — Voir aussi *Le Petit Marseillais*, 12<sup>e</sup> année, n° 4171, jeudi 9 octobre 1879, page 2, colonne 4.

la murs de leur cachot, lui tendant toujours les bras, et trouvant dans cet amour l'ample dédommagement des douleurs souffertes pour elle et par elle.

Ce que c'est d'être déporté, vous l'avez compris, Maître, vous qui avez connu les amertumes et les désespérances de l'exil.

Un jour, au moment où nos forces étaient presque épuisées, où il ne nous restait plus que notre souffle et notre âme, — notre âme, toujours pleine de la patrie et de la république, mais exténuée et brisée, — votre grande parole qui parlait au monde, est venue réveiller notre prison, et votre voix qui est celle de la conscience humaine, nous a crié : Amnistie ! — Elle a crié : Patrie ! à ceux qui n'avaient plus de patrie ; elle a crié : Famille ! à ceux qui n'avaient plus de foyer et qui ne songeaient plus qu'à trouver assez d'énergie pour pouvoir mourir en hommes, comme ils avaient essayé de vivre jusque-là.

Cette énergie, je la demandais depuis longtemps au travail ; et au moment où votre revendication retentissait sur la France, je cherchais dans la poésie, dans le rêve, l'oubli du présent. J'évoquais du passé les souvenirs qui subsistaient encore en moi-même, et ce que ces souvenirs réveillaient dans mon cœur, je le jetais au hasard sur quelque bout de papier, pour pouvoir, en l'envoyant à ceux qui m'aimaient encore, au-delà des mers, envoyer quelque chose de ce qui était mon être.

Après la lecture de l'admirable discours que vous aviez prononcé devant le Pays, je rassemblai les pages que je noircissais depuis six mois, et sans me demander ce que valaient ces simples ébauches dépêchées en si peu de temps, sans voir ce qu'il y avait de témérité à vous les offrir, je me dis : « Ces pages sont à Victor Hugo. » — Pardonnez-moi, Maître ; ce qui fait la valeur d'un homme, n'est-ce pas sa sincérité ? Et cet hommage que je rendais à votre génie, ne venait-il pas de mon âme ?

Je vous écrivis hardiment et je vous envoyai mon manuscrit.

Depuis lors bien des choses se sont passées, et je suis redevenu libre.

Dès mon retour en France, — il y a deux mois — je songeai à publier l'œuvre que je vous avais adressée : Il me semblait qu'il pouvait être bon que l'on sût un peu par un déporté, ce que pensaient les déportés, là-bas, et je vous écrivis encore en vous priant de bien vouloir, si vous l'en jugiez digne, sauver mon pauvre livre en me laissant mettre à sa première page votre nom glorieux.

« Quelque obscur que je sois, j'ai été proscrit », vous écrivais-je, et j'ajoutais que ceux qui verraient votre nom en tête de mon volume se diraient : « C'est la France qui, par Victor Hugo, par le plus illustre de ses fils, tend la main à ceux de ses enfants qui reviennent, et qui les embrasse, et qui redemande ceux qui sont restés en arrière, sur l'île maudite. »

En m'adressant à votre cœur, j'étais sûr d'être entendu, si grande que fût la faveur que j'osais vous demander ; et, en effet, quelques jours après avoir reçu ma lettre, vous m'avez fait l'honneur insigne de m'envoyer la réponse qui suit :

Paris, 28 septembre 1879.

C'est l'exil qui recommande l'exil. J'ai passé dix-neuf ans loin de la patrie. Cela me donne quelque droit, et aussi quelque devoir, envers tous les proscrits. Celui-ci se réclame de moi. L'exil l'a fait poète. La patrie le saluera.

Je présente l'enfant à la mère, j'offre l'exilé à la France.

VICTOR HUGO.

Merci, Maître, merci du plus profond de mon cœur.

L'enfant sait ce qu'il doit à sa mère ; l'exilé sait ce qu'il doit à la France : Son amour le plus profond, son dévouement le plus absolu.

Ce qu'il lui doit, il le lui donnera plus que jamais.

Toulon. — Septembre 1879.

CASIMIR BOUIS

Le recueil *Après la naufrage* de Casimir Bouis contient quarante-quatre poèmes très divers évoquant notamment la vie en déportation :

### **LA CROIX DU SUD**<sup>18</sup>

Le soir, quand tout s'éteint, hors l'âme du poète,  
Quand ma lampe mourante a trop brûlé mes yeux,  
Au dernier bruit des eaux que la forêt répète,  
Devant l'immensité qui s'ouvre sur ma tête,  
Je m'assieds à ma porte et regarde les cieux.

La grande Croix du Sud se dresse dans l'espace,  
Et mon regard y vole ; et, depuis ce moment,  
Planète et lune, au ciel tout gravite et tout passe,  
Sans que mon œil fiévreux se détache et se lasse  
De cette grande Croix qui roule au firmament.

— Ô voyage inouï qui toujours recommence !  
Arcanes affolants des gouffres éthérés ! —  
Elle est debout, ses bras rayant l'azur immense :  
De longs nuages blancs que la brise balance  
Font, sous elle, un linceul aux plis démesurés.

Dans le chemin se perd le pas sourd de la ronde ;  
Les chiens, naseaux ouverts, jettent leur hurlement ;

<sup>18</sup> BOUIS (Casimir), *Après le naufrage*, pages 135-137.



Le frisson de minuit passe, ailé, sur le monde,  
Et mon œil tout ouvert toujours regarde et sonde  
La constellation qui roule au firmament.

Et tout, autour de moi, s'endort dans l'île-geôle ;  
Les spectres du sommeil pleurent avec le vent,  
Et la croix du zénith, — mystérieux symbole, —  
A l'air d'être la croix de cette nécropole  
Où ce qu'enclot la tombe, est un peuple vivant.

## Gilly-la-Palud

François-Alphonse Gilly naquit le 10 avril 1832 à Digne, où son père était potier, et mourut à Marseille le 14 septembre 1881 d'une méningite ; il se faisait appeler Gilly-La-Palud. Au 2 décembre 1851, il s'insurgea contre le coup d'État, ce qui lui valut un court emprisonnement. Il enseigna le latin et le grec au pensionnat catholique de Forcalquier. Après le 4 septembre 1870, il se fit radical et devint le rédacteur du journal *L'Égalité* de Marseille, où ses articles lui valurent plusieurs condamnations, tant amendes que prison ; il fut élu conseiller municipal de Marseille, sur la liste radicale, en novembre 1876.

Il s'établit enseignant libre à la fin de sa vie : en 1880-1881, il fit connaître dans les journaux locaux les succès de ses élèves.

Il a laissé quelques publications :

— *Histoire de toutes les langues mortes ou vivantes ou Traité complet d'idiomographie*, Paris, Jean-Paul Migne, 1858 ;

— *La Constitution de 1875*, Paris, Armand Le Chevalier, 82 pages ;

— *Élections du Midi. Renseignements électoraux*, Marseille, imprimerie d'Auguste Thomas, 1876, in-18, 36 pages.

Gilly n'eut rien d'un révolutionnaire enragé et sanguinaire. Comme la majorité de ses camarades Communards, il voulait seulement une France offrant la liberté et l'égalité à tous et une République où l'instruction rendrait les hommes libres et responsables.

Il se rapprocha donc de Victor Hugo avec qui il communiquait notamment par l'entremise de Jean Aicard :

Cher Monsieur,

Je suis allé hier chez Victor Hugo. La veille, je lui avais remis les articles de M. Gilly la Palud. Dès son entrée Victor Hugo est venu à moi, un exemplaire de *Ruy-Blas* à la main. « Chargez-vous, m'a-t-il dit, de faire tenir ce volume à M. Gilly la Palud. » Sur la première de cet exemplaire Victor Hugo a écrit : « À M. Gilly la Palud, son ami Victor Hugo ». Et se tournant vers les personnes présentes : « J'ai reçu un admirable article de M. Gilly la Palud : il remarque que j'ai été toujours du parti de la justice et de l'humanité, même royaliste. Je me suis tourné de différents côtés cherchant toujours la même chose : la lumière. <sup>19</sup> »

Sa mort souleva la consternation chez tous ses amis et les articles publiés à cette occasion apportent d'intéressantes informations sur sa vie et sa personnalité.

*Le Petit Provençal* lui rendit un bel hommage posthume :

## GILLY LA PALUD

M. Gilly la Palud, ancien rédacteur en chef de *l'Égalité*, de la grande époque, de *l'Égalité* de 1870 à 1873, collaborateur de la

<sup>19</sup> Brouillon d'une lettre, manuscrit autographe signé non daté de Jean Aicard, 4 pages ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 94. — Gilly avait notamment écrit un article intitulé « Le poète dans les *Odes* de Victor Hugo »... que je n'ai pas réussi à retrouver.



*Jeune République* et rédacteur du *Petit Provençal* sous la signature XX, est mort hier à 4 heures de l'après-midi, à la suite d'une congestion cérébrale dont il avait été atteint avant-hier.

Il avait perdu connaissance depuis vingt-quatre heures et le rôle de la mort a duré ce laps de temps. Nous avons assisté à cette affreuse scène d'un corps robuste qui lutte avec la mort et qui finit par succomber ; cette puissante poitrine se soulevant avec des soubresauts terribles et combattant la paralysie qui du cerveau cherchait à s'étendre dans les voies respiratoires.

Nous avons quitté le lit de notre pauvre ami brisé, anéanti. Nous sommes las d'être frappé dans nos plus chères affections.

Gilly la Palud s'était usé dans la lutte de l'intelligence. Il avait la passion du travail ; mais il était instruit, il était savant. Nous l'appelions familièrement le « dictionnaire vivant. »

Sans contredit, il était l'homme le plus érudit de notre région du Midi, comme il était le plus grand et le plus fécond de ses écrivains. La pléiade des écrivains méridionaux perd en Gilly la Palud son chef.

Notre pauvre ami avait abandonné dans ces derniers temps, par lassitude, la politique militante.

Servir la démocratie marseillaise n'est pas chose facile. Nous en savons quelque chose. Il a été en butte à toutes sortes de médisances, de calomnies, d'infâmies, non de ses adversaires mais des membres de son propre parti. Gilly la Palud était économe : on l'accusait d'avarice. Gilly la Palud pour certains possédait une physionomie ingrate. On disait : C'est un jésuite, c'est un défroqué.

Il s'est vengé noblement de ses détracteurs. Il a eu un moment de lucidité pendant sa maladie et il en a profité pour manifester son énergique volonté d'être enterré civilement. Mentionnons en passant que l'assertion qu'il avait porté la soutane est une infâmie qui avait fait son chemin comme les autres infâmies qu'on avait colportées sur son compte.

Il avait quitté la politique militante abreuvé, découragé. Il nous parlait souvent avec amertume de l'ingratitude de la démocratie à son égard, de cette démocratie dont il avait cependant accéléré le triomphe dans le département. Qui a oublié ses *Lettres aux habitants de la campagne* qui ont contribué pour une très grosse part à républicaniser les électeurs ruraux. En 1870, 71, 72, les électeurs n'étaient pas ce qu'ils sont actuellement. Son attitude patriotique pendant la guerre est présente encore dans tous les esprits.

C'est à ses côtés que nous avons traversé l'année terrible, l'année de l'invasion, et de la Commune. Gilly sut maintenir la garde nationale dans la neutralité et épargner à Marseille les désastres de Paris. M. Espivent de la Villesboisnet<sup>20</sup> n'eut ainsi à combattre que les cent individus qui s'étaient retranchés dans le bâtiment de la préfecture.

Survint ensuite cette lutte acharnée entre l'*Égalité* et l'état de siège. L'*Égalité* fut interdite sur la voie publique.

Le journal persista dans sa publication. On en interdit la vente chez les libraires et partout ; on le saisissait entre les mains des lecteurs. Il voulut vivre et vécut. De guerre lasse, on supprima l'*Égalité* et Gilly la Palud, qui y avait placé ses économies, se trouva ruiné.

Le parti républicain doit, à l'homme dont nous pleurons la perte, ses plus belles victoires électorales contre la réaction. Quel est l'électeur marseillais qui n'ait pas voté sous l'entraînement du style de feu de Gilly la Palud ? On prenait d'assaut les locaux de vote à la suite de ses articles.

Du reste, la fécondité de production de Gilly tenait du prodige. Il remplissait quatre colonnes du grand journal d'un seul jet de plume.

<sup>20</sup> NDLR. — Henri Espivent de la Villesboisnet (1813-1908), nommé général de division en 1870, eut à réprimer les mouvements insurrectionnels de Lyon et de Marseille.

Gilly la Palud laisse plusieurs ouvrages de linguistique fort appréciés. Il laisse également beaucoup de manuscrits. Si la tâche de les recueillir et de les publier nous revenait, nous remplirions cette mission avec une véritable piété filiale.

M. Gilly qui a été conseiller municipal, a donné une série de conférences sur divers sujets qui ont été très remarquées.

Et maintenant, qu'on nous permette de dire ce qu'était Gilly la Palud comme homme privé. L'aménité, la douceur de son caractère étaient connues, ce qui ne l'était pas, c'est le plaisir qu'il éprouvait à être simple, avec ses intimes amis, et, disons le mot, à se montrer enfant. Sa grande distraction, deux fois par semaine, était de passer la soirée dans une de nos plus honorables familles marseillaises, car, je crois, qu'on ne l'a jamais vu dans aucun café.

Il s'était, dans ces derniers temps, presque entièrement adonné au professorat. Il s'acquittait de son rôle de professeur avec une ténacité sans exemple. Il fallait à tout prix que son élève arrivât premier et qu'il fût admis aux examens. De là, les succès de la plupart de ses élèves.

M. Gilly la Palud qui meurt relativement jeune, était né à Digne. Il était âgé de 48 ans. Il perdit, dès sa plus tendre enfance, son père et sa mère. Il se trouva isolé et pauvre dès l'âge de 10 ans. C'est à l'énergie de son caractère qu'il devait l'instruction qu'il avait acquise. Il est mort professeur sans jamais avoir été à l'école. Si quelqu'un a été le fils de ses œuvres, c'était bien notre malheureux ami.

Hier, pendant qu'il râlait, nous pleurions à chaudes larmes au chevet de son lit. Nous pleurions le maître, l'ami et le compagnon de lutte. La démocratie marseillaise dont il était le meilleur enfant, le pleurera avec nous.

AUGUSTE THOMAS <sup>21</sup>.

<sup>21</sup> *Le Petit Provençal*, 6<sup>e</sup> année, n° 1739, jeudi 15 septembre 1881, page 2,

Ses obsèques réunirent un grand concours de citoyens :

Les obsèques de M. Gilly la Palud ont eu lieu hier soir à 5 heures. On remarquait dans le nombreux cortège, qui rendait les derniers devoirs au défunt, les représentants de tous les journaux républicains, les membres du syndicat de la presse, des délégués de loges maçonniques, des délégués de cercles républicains, de syndicats ouvriers, les députés présents à Marseille, ainsi que des membres du Conseil municipal et du Conseil général.

Sur le char funèbre, que précédaient cinq poêles, plusieurs couronnes avaient été déposées par les élèves et les anciens élèves de M. Gilly la Palud ainsi que par la rédaction du PETIT PROVENÇAL.

Au cimetière, cinq discours ont été prononcés, par M. Nicolas, adjoint au maire, au nom du Conseil municipal, dont M. Gilly avait été membre ; par M. Monlosa, au nom du syndicat de la presse ; par M. Belz de Villas, au nom de la franc-maçonnerie universelle ; par M. Chabrand, secrétaire de la Libre pensée, et enfin par M. Pierotti, au nom de la loge maçonnique *Vérité-Réforme*. Deux élèves de M. Gilly la Palud ont également adressé à leur maître un dernier adieu.

Les cérémonies maçonniques ont eu lieu ensuite. À 7 heures 20, l'assistance, qui était très nombreuse, se séparait.

Nous n'avons pu enregistrer hier que très sommairement la mort de l'ancien rédacteur en chef de l'ÉGALITÉ. Ajoutons que M. Gilly la Palud avait marqué son passage dans la presse républicaine par de sérieuses qualités. Nous étions loin assurément de partager toutes ses idées, que nous avons même trou-

colonnes 3-4. — Le signataire, Auguste Thomas, fut rédacteur en chef de *La Jeune République* puis directeur du *Petit Provençal*.

vées à certains moments fort dangereuses ; mais nous reconnaissons qu'à l'époque de la guerre, il publia des articles pleins de flamme patriotique et qui eurent un juste retentissement. D'autre part, M. Gilly la Palud sut toujours, dans la polémique, garder une véritable courtoisie et éviter la guerre des personnalités.

Bien qu'ayant rendu des services à la cause républicaine, M. Gilly la Palud ne put réussir qu'à être un instant conseiller municipal et fut en butte maintes fois à des attaques passionnées, soit dans les réunions publiques soit dans les organes de son parti. Découragé, non sans raison, M. Gilly la Palud abandonna le journalisme militant pour s'adonner à l'enseignement, se contentant d'adresser chaque semaine un article au PETIT PROVENÇAL, dont il était resté le collaborateur et l'ami. Très laborieux, consciencieux à l'excès, toujours avide d'apprendre, jaloux du succès de ses élèves, M. la Palud s'était réellement surmené dans sa nouvelle besogne, et l'on peut dire qu'il a été tué par l'excès de travail. Sa mort excitera de légitimes regrets dans la presse locale ainsi que parmi toutes les personnes qui l'ont connu.

— La séance du Conseil municipal qui devait avoir lieu hier a été, en raison de la mort de M. Gilly la Palud, renvoyée à ce soir <sup>22</sup>.

Le *Journal de Forcalquier* apporta de très intéressants compléments biographiques :

<sup>22</sup> *Le Sémaphore de Marseille*, 54<sup>e</sup> année, n° 16438, vendredi 16 septembre 1881, « Chronique locale », page 2, colonne 3.

Nous extrayons du *Journal de Forcalquier* le discours suivant, prononcé par M. Plauchud, président de l'Athénée, que nous croyons de nature à intéresser nos lecteurs :

Mesdames, Messieurs,

Vous avez tous gardé le souvenir de M. Gilly que la mort vient de ravir à l'affection de ses amis. Il fut le fondateur de l'Athénée, à ce titre il a des droits à notre reconnaissance et à nos regrets ; vous me permettrez donc de consacrer les débuts de cette séance à sa mémoire.

Né à Digne, de parents pauvres, son enfance s'écoula dans une position voisine de l'indigence. Sur les bancs de l'école, studieux, déjà à l'âge où on ne recherche que les amusements, on devinait en lui cette soif de savoir qui a été le trait caractéristique de son existence, et ses petites et ses rares épargnes étaient employées à louer des volumes chez le libraire.

Au sortir de l'école, il conquiert le brevet d'instituteur, puis entra dans divers bureaux, où sa vie s'écoula semblable à celle de la plupart des jeunes gens de son âge.

À 20 ans, il vint comme professeur au collège de Forcalquier, où son aptitude pour l'enseignement se fit bientôt remarquer. Avidé de savoir, et pénétré de l'idée qu'un professeur ne saurait être trop instruit, il toucha à toutes les branches des connaissances humaines : littérature, sciences, art, philosophie, langues vivantes et langues mortes, il sut adapter son esprit à tout, et sa mémoire merveilleuse lui permit de réaliser le dicton que quiconque a beaucoup lu doit avoir beaucoup retenu.

<sup>23</sup> *Le Petit Provençal*, 6<sup>e</sup> année, n° 1827, dimanche 11 décembre 1881, page 1 colonne 4 et page 2 colonnes 1-2. — Eugène Plauchud (1831-1909), après de belles études universitaires à Paris, revint à Forcalquier sa ville natale et y ouvrit une pharmacie ; il installa également un laboratoire où il poursuivit d'intéressantes recherches scientifiques. Il était également poète, écrivant en dialecte gavot.

Organisateur plein d'initiative, secondant à merveille le directeur habile qui se trouvait à la tête de notre collège, il sut donner à cette institution une impulsion et lui communiquer une renommée inconnue jusqu'alors.

Doué d'un caractère aimable et facile il se concilia l'affection et l'estime de tout le monde ; musicien et poète agréable à ses heures, toutes les portes s'ouvrirent devant lui, il se trouva mêlé à toutes les sociétés. Sa vie s'écoulait ainsi paisible et calme au milieu de ses livres et de ses amis ; heureux surtout de sacrifier, pour quelques membres de sa famille, les économies qu'il savait réaliser sur ses faibles appointements.

Quand, vers 1865, un événement vint froisser son amour propre jusque dans les replis les plus intimes de son âme.

Trop fier pour se plaindre, il résolut de se venger, mais de se venger grandement, en montrant qu'avec du travail, de l'énergie et de la ténacité on peut atteindre aux plus hautes positions sociales.

À partir de ce jour, la gloire devint son objectif, il la convoitait pour prouver combien était peu mérité le mépris dont il se croyait victime.

Avec un caractère comme le sien, son plan fut bientôt arrêté. Ayant passé sa vie dans l'enseignement, ce fut à lui qu'il demanda la réalisation de son rêve. Sans perdre de temps, il se mit à l'œuvre, et plus que jamais le travail devint sa passion dominante.

Son caractère se modifia profondément, et il interrompit la plupart de ses relations pour se consacrer tout entier à son projet.

Afin d'exercer sa plume, il publia, dans le *Journal de Forcalquier*, une série d'articles sur des sujets philosophiques, dont plusieurs furent très remarqués ; il s'adonna avec enthousiasme à l'étude des langues et se mit en relations avec les phi-

lologues les plus remarquables de notre temps. Un volume sur la philologie comparée fut le fruit de ce travail.

Connaissant tout le pouvoir de la parole, sa chaire de professeur au collège ne lui suffit plus, et, de concert avec quelques amis, il organisa, à la mairie, des conférences publiques qui eurent un succès inespéré.

Les conférences terminées, il voulut continuer son enseignement et lui donner le plus grand développement possible : ce fut l'origine de l'Athénée.

Tenace et patient, il sut mener à bonne fin l'organisation de notre Société. Pendant deux ans ce fut un puissant dérivatif à ses peines, en même temps qu'une école où il s'exerçait à l'art de bien dire.

À la même époque, épris d'un grand amour pour les idées philanthropiques, il fonda la société de Secours Mutuels. Ce furent ses deux œuvres capitales.

L'Athénée surtout fut l'objet constant de ses soins, il s'y consacra tout entier avec l'opiniâtreté qu'il apportait à tout ce qu'il entreprenait, et il lui donna l'éclat et le relief qu'il a su conserver depuis.

En 1868, des changements survenus dans le personnel du collège le déterminèrent à quitter Forcalquier.

La veille de son départ, dans un moment d'expansion, il m'exprimait tous les regrets qu'il éprouvait de quitter une ville qu'il avait habitée pendant 15 ans, où il avait rencontré tant de sympathies, et qu'il considérait comme son pays d'adoption. C'est ici, me disait-il, que je me suis solidement préparé pour la lutte que je vais engager ; et ouvrant un carnet, sur lequel il avait écrit d'avance son programme, il me montra en gros caractères, à la première page : — 1869, bachelier ès-lettres ; — 1870, bachelier ès-sciences ; — 1872, licencié ; — 1874, docteur ; et alors, ajouta-t-il, quand j'aurai franchi toutes ces

étapes, qui pourra m'empêcher d'obtenir une chaire de Faculté. Oui, Messieurs, professeur de Faculté, tel était le but de son ambition.

Deux ans de suite il suivit de point en point le programme tracé ; et il venait de recevoir le diplôme de bachelier ès-sciences, quand le 4 septembre le détourna de l'enseignement pour le jeter dans une voie nouvelle. Il lâcha la proie pour l'ombre et sacrifia l'orgueil à la vanité.

Le journalisme se présenta à lui comme une porte ouverte sur la renommée ; il s'y jeta avec l'âpreté de l'homme qui veut sortir de l'ornière ; des bouffées de grandeur lui montèrent au cerveau, et il se lança dans sa nouvelle carrière avec toute son énergie et sa ténacité. Qui pourra jamais sonder les aspirations qui germèrent dans sa tête ? À quelles hauteurs ne rêva-t-il pas d'atteindre ? Il crut trouver facile dans la politique la gloire qu'il poursuivait avec acharnement.

Avide de renommée, il savait que dans le rôle qu'il voulait jouer, il fallait du bruit autour de son nom, aussi ne redoutait-il rien plus que l'indifférence. Polémiste habile, il provoquait sans cesse la discussion ; les traits acérés de ses adversaires le laissaient froid, que dis-je, il en était heureux, et il éprouvait une satisfaction chaque fois que la critique et la caricature s'acharnaient contre lui.

Chez lui tout était calculé, étudié ; il donnait le moins possible au hasard ; ainsi, persuadé qu'un nom n'est pas indifférent au succès, il ajouta *la Palud* au sien. De ce jour il fut pour tous Gilly-la-Palud.

Je ne le suivrai pas dans sa carrière politique, tous vous connaissez le retentissement qui se fit autour de sa personnalité pendant plusieurs années. À maintes reprises il crut toucher au but tant convoité ; mirage trompeur, illusion décevante, il n'embrassa qu'un fantôme, la réalité lui échappa toujours.

Le journalisme lui fut ingrat ; et cet homme intelligent, ardent au travail, opiniâtre, actif, organisateur, doué de qualités de premier ordre, qui sut appeler à son aide les invectives de ses ennemis, le duel, et deux fois la prison pour se poser en martyr, aboutit finalement au discrédit politique et à la ruine financière.

Meurtri, mais non abattu, à bout de ressources, poursuivi par les récriminations de la plupart de ceux qui l'avaient adulé, il réagit énergiquement, se retira de la scène politique, et retourna à l'enseignement que, mieux inspiré, il n'aurait jamais dû abandonner.

Les succès qu'il obtint dans sa nouvelle carrière de professeur durent lui prouver qu'il avait retrouvé sa voie ; et avec le succès, l'aisance et même la fortune frappaient à sa porte, quand la mort est venue brusquement mettre fin aux destinées nouvelles qui s'ouvraient devant lui.

Jamais, même dans les jours les plus tourmentés de son existence, il ne se désintéressa de l'Athénée. Il se tenait assidûment au courant de nos travaux, et toutes ses lettres témoignent combien il avait à cœur la prospérité de notre Société.

Forcalquier aussi lui fut toujours cher. Dans une lettre écrite peu de jours avant sa mort, il disait qu'ici s'était écoulée la plus belle partie de son existence, qu'ici il avait appris à travailler, et qu'ici il avait été initié aux beautés et à la poésie de l'art, aux secrets de la philosophie et aux merveilles de la science.

Et, si maintenant nous jetons un regard sur l'ensemble de son œuvre, si nous cherchons le résultat de tout le labeur dépensé par cet homme, nous trouvons la Société de Secours Mutuels et l'Athénée de Forcalquier ; il avait édifié sur des bases solides, il avait travaillé pour le bien, et c'est le bien qui sauvera sa mémoire de l'oubli.

En janvier 1882, ses amis vinrent inaugurer le tombeau qu'ils lui avaient aménagé :

#### INAUGURATION

Du Tombeau de Gilly la Palud <sup>24</sup>

Les nombreux amis et coreligionnaires politiques de notre excellent et regretté collaborateur Gilly la Palud étaient conviés hier matin, à 10 heures, au cimetière Saint-Pierre, à l'inauguration du monument élevé à la mémoire de celui que la démocratie marseillaise a perdu il y a si peu de temps.

Plus de quatre cents personnes s'étaient rendues à l'appel du convocateur, l'honorable docteur Silbert ; nous citerons tout spécialement MM. Velten neveu, Chevillon et Estier, conseillers généraux ; Nicolas, Th. Fabre, Maglione, Nivière et Satger, conseillers municipaux, la rédaction du *Petit Provençal*, nombre d'élèves du défunt ainsi que plusieurs dames, des délégués des principaux Cercles de Marseille, etc., etc.

À l'heure indiquée, l'on s'est dirigé vers la Pinède où repose Gilly et l'on a découvert le monument fort simple, mais d'un goût excellent, dû au ciseau de M. Lect : il est formé d'une colonne quadrangulaire en pierre grise entourée de quatre colonnes plus petites reliées ensemble par des chaînes de fer, et entourées de nombreuses couronnes. Sur une des faces de la colonne se trouve l'inscription :

F.-A. GILLY (LA PALUD)  
1832-1881

suivie d'une strophe de vers de J.-B. Moulet.

Après avoir expliqué que l'exhumation des restes de Gilly la Palud avait eu lieu la veille, l'honorable docteur Silbert a prononcé, au milieu d'un profond silence, le discours suivant :

<sup>24</sup> *Le Petit Provençal*, 7<sup>e</sup> année, n° 1875, lundi 30 janvier 1882, page 2, colonnes 2-4.

« Citoyens,

« Le jour où nous avons conduit notre malheureux ami Gilly la Palud dans cette funèbre enceinte, mon émotion était trop vive, mon cœur trop oppressé pour me permettre d'exprimer publiquement ma douleur et mes regrets. Du reste, les témoignages sympathiques ne manquèrent pas à sa dépouille. Qui de nous ne se souvient avec émotion du cortège innombrable qui suivait son cercueil ? Et cette foule immense recueillie, respectueuse qui faisait une haie sans fin, s'étendait de la maison mortuaire jusqu'aux abords du cimetière ? Et quel recueillement ! quelle douleur !

« Comme chacun se découvrait respectueusement au passage du char mortuaire, quoiqu'il ne fût orné ni de franges éclatantes ni d'attributs religieux ! Au cimetière, chacun voulut rendre un hommage mérité à notre ami. On a loué le citoyen inébranlable, le philosophe libre-penseur qui a voulu par sa mort prouver la sincérité de sa vie libre et indépendante ; le journaliste toujours sur la brèche, particulièrement pendant la guerre de 1870 où sa fougue patriotique soulève l'enthousiasme populaire. Je me souviendrai sans cesse du jour où arriva à Marseille la fatale nouvelle de la trahison de Metz, nous étions à table ; Gilly, pris subitement de sanglots spasmodiques, dut quitter la table et épancher sa douleur à l'écart.

« Ses élèves aussi vous ont peint leur professeur émérite ; leurs regrets, mieux encore que leurs éloquentes paroles, vous ont montré combien le maître était aimé et vénéré de ses élèves.

« Aujourd'hui, citoyens, qu'il soit permis à l'ami de 30 ans, au confident de ses dernières pensées et de ses dernières volontés de vous parler de l'homme privé, de l'homme d'intérieur. Gilly, sous l'apparence quelquefois volontairement exagérée d'un extérieur un peu rude, était l'homme du cœur le



plus tendre, des sentiments les plus délicats et des dévouements les plus désintéressés. Il était né pour la vie de famille ; malheureusement les circonstances ne lui permirent jamais de mettre ses projets à exécution et les tentatives qu'il put faire ne lui laissèrent que désillusion et amertume. Aussi se jeta-t-il dans le travail, qui fut toujours pour lui le refuge dans ses chagrins et dans les injustices dont il fut souvent victime.

« On vous a dit comment, simple élève de l'école primaire, il s'éleva, par l'étude et sans l'aide d'aucun maître, à l'étendue de connaissances que peu d'hommes peuvent embrasser. Ses études et ses préoccupations étaient très absorbantes et il cherchait un peu de repos et de distraction dans la fréquentation de quelques maisons amies.

« Comme sa physionomie se transfigurait quand il se trouvait ainsi au milieu d'une famille sympathique et qu'oubliant ses travaux il se montrait lui-même et se livrait à la spontanéité de son caractère et à son bonheur. Il avait pour les enfants une tendresse et des attentions toutes paternelles : tantôt les instruisant par de petites anecdotes qui frappaient leur esprit, tantôt jouant avec eux comme un véritable enfant qu'il était dans ses moments d'épanchement. Dans ses dernières années, il avait pris la résolution de se donner un jour de congé par semaine, voulant ainsi reposer un peu son esprit. Eh bien ! dans ces jours de vacances, qu'il allait habituellement passer à la campagne, toujours il emmenait des enfants de familles amies et se constituait ainsi père pour un jour. Je n'en finirais pas si je voulais vous raconter tous ces petits traits de sa vie privée qui le rendaient si bon, si attachant.

« Vous dirai-je sa charité envers les malheureux, son dévouement sans bornes pour ses amis ? Vous parlerai-je de tous les coreligionnaires politiques malheureux auxquels, par son crédit, il a procuré des emplois ? Et les jeunes gens pauvres ou

orphelins auxquels il donnait gratuitement ses savantes leçons et à qui il facilitait ainsi une carrière honorable ? Tous ceux qui l'ont connu savent ce qu'il en était. De tout temps et dans la mesure de sa force, il est venu en aide aux siens, ne se souciant pas si ses bienfaits ne lui rapportaient que l'ingratitude.

« Tel est l'homme de bien, Citoyens, que nous avons perdu et dont nous venons aujourd'hui honorer la mémoire. Je ne terminerai pas sans témoigner ma reconnaissance à tous les amis connus et inconnus qui lui ont fait cortège au jour de son convoi funèbre, à tous ceux ici présents qui viennent lui donner un témoignage de sympathie.

« Je remercierai aussi ses confrères de la presse qui tous ont rendu justice à sa mémoire ainsi qu'aux orateurs qui auprès de sa tombe ont retracé les péripéties de sa vie politique ; qu'il me soit permis de remercier particulièrement son compagnon de luttes, M. Thomas, que son cœur a si bien inspiré au lendemain de son décès, ainsi que M. le président et MM. les membres du Cercle des mécaniciens dont il était l'hôte et qui ont été aussi bienveillants pour lui pendant sa vie que dévoués à sa mémoire.

« Adieu, Gilly, ami dévoué, patriote sincère ! Tu reposes en paix dans le modeste monument où, suivant ton vœu, nous avons déposé ta dépouille. Ton souvenir ne quittera pas notre cœur et nous viendrons souvent nous retremper dans cet asile du repos éternel. »

M. Satger, conseiller municipal, a adressé quelques paroles éloquentes et émues au nom du Cercle de la Porte-d'Aix.

Voici son allocution :

« Citoyens,

« Le devoir, la sympathie, l'amitié, me font un devoir de prendre la parole, et d'adresser un suprême adieu à celui qui n'est plus.

« Nous avons tous connu ce vaillant défenseur de la démocratie que l'amour de la patrie et un dévouement absolu aux institutions républicaines avait attiré dans ce milieu ardent et passionné qui donna le signal, dans notre ville, d'une résistance héroïque à l'oppresseur du 2 Décembre.

« Nous avons tous vu à l'œuvre le journaliste, le causeur, qui dans des articles brillants et des causeries instructives et attrayantes, ranimait sans cesse, au péril de la liberté et de sa bourse, ce courage naturel des hommes de 70, auquel nous devons de vivre aujourd'hui sous un régime plus libéral et moins exigeant que celui qu'ils ont renversé.

« Nous avons tous cultivé cet honnête homme qui, après quinze ans de lutte, n'ayant pas trouvé dans les vicissitudes politiques la récompense à laquelle il avait peut-être droit, s'était consacré à l'étude, à l'enseignement, et demandait à son simple travail une indépendance compatible avec son caractère qui ne le portait pas, comme tant d'autres, à ruser et plier politiquement pour arriver à la réalisation de leurs espérances et au succès de leur hypocrisie.

« C'est au moment où il avait atteint son but, c'est au moment où il avait accompli sa tâche, que la Parque néfaste a rompu les liens qui le rattachaient à la vie.

« Ceux qui m'entourent, et sont venus ici payer au vieil ami, le juste tribut de leurs regrets et de leur reconnaissance, ont eu l'occasion d'éprouver la modestie de celui qu'ils pleurent : nous n'avons pas à louer ; il suffit de se rappeler, il suffit de regretter. Ce n'est qu'à l'heure suprême de la mort que les grands vides se font sentir. Au nom du cercle de la Porte-d'Aix, au nom de ses vaillants membres, dont la plupart n'ont cessé, depuis plus de vingt ans, de faire partie de cette héroïque milice républicaine qui forme l'avant-garde de la démocratie Marseillaise,

« Sur cette tombe creusée par l'impitoyable destin,

« Je dépose les douloureux hommages et les cruels souvenirs d'une amitié, d'une affection qui ne se démentirent jamais.

« Adieu ! Enfant du peuple, républicain sincère, homme probe, honnête, travailleur ! Adieu, Gilly, adieu ! »

Notre rédacteur, M. Nandyfer, a prononcé ensuite l'allocution suivante :

« Messieurs,

« J'ai eu l'honneur d'être chargé par M. Auguste Thomas, directeur du *Petit Provençal*, qui n'a pu, à son grand regret, assister à cette cérémonie, de dire quelques mots au nom de la rédaction de ce journal, sur le cercueil de Gilly la Palud, que nous allons rendre définitivement à la tombe, mais cette fois à une tombe digne de lui, digne du rôle qu'il a joué au sein de la démocratie marseillaise, j'en atteste le citoyen Silbert qui vient de parler. Ce devoir qui m'a été confié, je le remplis, messieurs, avec le respect que je dois à celui qui fut mon maître et à côté duquel nous avons combattu, nous humble, pour la République et la liberté !

« Messieurs, permettez-moi de vous le rappeler, Gilly fut une force et une volonté ! Une force parce que la cause qu'il défendait avait en lui de profondes racines ; une volonté parce qu'il sentait que la lutte entreprise en faveur du droit, au milieu des compétitions et des périls qui précédèrent et suivirent le 4 septembre, avait besoin, pour être efficace, de puiser ses effets dans le patriotisme le plus pur. C'est pourquoi Gilly fut aussi un patriote à toute épreuve. Mais, nous devons l'avouer, messieurs, ce patriotisme si pur chez l'homme que nous regrettons, eut, comme toutes les vertus précieuses, qui ne sont malheureusement dévolues qu'à quelques-uns, son heure de tristesse ; plusieurs, en effet, le mirent en doute, ce patriotisme, et

l'aveugle calomnie aidant, ce mort généreux que voilà eut plus que tout autre, parmi nous, à souffrir dans son âme et dans son cœur, des traits cruels de la négation et de la médisance. Gilly, fort de sa conscience, poursuivit sa route semée d'écueils. Pendant la guerre, il ne désespéra pas de la patrie, malgré les trahisons scélérates, et après avoir lutté héroïquement contre l'ennemi extérieur par la plume, il combattit non moins vaillamment l'ennemi intérieur par la parole, c'est-à-dire la monarchie sous toutes ses formes, sous tous ses masques. Personne de nous, messieurs, n'a oublié ces conférences dans lesquelles le publiciste se révéla historien érudit, orateur puissant, philosophe profond. Je dis, messieurs, philosophe profond, parce que nul mieux que lui ne savait déduire des faits historiques, la philosophie qui en résulte au profit de la démocratie contemporaine. Ses conférences étaient des enseignements où chacun pouvait retrouver un avis salutaire.

« Oh ! quelle haine du Césarisme ! et quelle connaissance intuitive des hommes ! Messieurs, ce savant était un sage et mieux encore que dans le journal, il en donna la preuve dans les conférences dont je parle et qui furent suivies avec tant d'enthousiasme et d'intelligente assiduité par tous ceux que préoccupe l'avenir de la République et de la Patrie !

« Mais cette dépense énorme de facultés pour le bien public était loin de tarir la source de cette puissante organisation intellectuelle. Généreux de son sang et de son esprit, Gilly conçut la noble ambition de se livrer tout entier à l'enseignement, et c'est alors que dans des cours remarquables à tous les points de vue, car ils se rattachaient à toutes les branches de la science acquise, il enseigna et inocula à des centaines de jeunes gens les préceptes et les maximes propres à en faire des hommes de progrès, de liberté : je veux dire des républicains !

« Messieurs, c'est sous le fardeau d'un labeur surhumain que Gilly a succombé. À présent, il ne nous reste de lui que son

souvenir et sa dépouille. La voilà ! Messieurs, au nom des hommes qui ont lutté et qui ont souffert pour la cause démocratique, pour la République, pour la liberté, au nom de celui dont la mémoire nous est chère et dont le souvenir ira grandissant parmi nous tous, car l'heure de la justice a sonné pour lui, au nom de la rédaction du *Petit Provençal* et de son honorable directeur, qui fut son constant collaborateur et son meilleur ami, je salue cette tombe ! »

Ces trois allocutions, écoutées avec un recueillement profond par tous les assistants, ont produit une vive émotion, et l'on se rappelait, non sans regrets, la personnalité si éminente et sympathique de celui à qui Marseille a su faire de si belles funérailles, et qui repose aujourd'hui à côté d'un autre regretté, le sénateur Esquiros. M. le docteur Silbert a remercié de nouveau les personnes présentes, et l'on s'est séparé à 11 heures, le cœur bien ému de cette belle et imposante cérémonie. — L. B.

Cette *Lettre aux hommes de travail* est un bel exemple de la prose politique de Gilly-la-Palud :

### **PREMIÈRE LETTRE** **Aux hommes de travail**<sup>25</sup>

Braves habitants de la campagne  
et des petits pays.

C'est aujourd'hui dimanche, et quoique tous les jours, hier encore dans la 2<sup>me</sup> page, nous nous occupions avec grand soin de vos affaires, c'est le dimanche surtout que nous causerons longuement avec vous parce que vous avez mieux le temps de nous lire ce jour-là.

<sup>25</sup> *Le Progrès de la Somme*, 2<sup>e</sup> année, n° 75, dimanche 16 octobre 1870, page 3, colonnes 2-4.

Écoutez donc ceci ; dites à celui qui a le plus d'habitude, de vous faire la lecture et de vous expliquer un peu, cela ne gêne jamais rien.

Dans un temps, en 1848, il y a vingt ans de cela, nous croyions aveuglément tout ce qui était sur le papier. Lorsqu'on avait dit : *C'est imprimé*, on avait tout dit ; et vous trouviez des gens qui n'auraient pas voulu prendre leur parapluie quand bien même il aurait plu à verse, si le journal avait annoncé le beau temps. Cela prouve la confiance que nous avions, nous gens honnêtes et simples.

Mais bientôt nous avons remarqué que l'un disait noir, l'autre blanc, ils ne pouvaient pas avoir tous deux raison ; bien plus, le même journal changeait parfois tout-à-fait de raisonnement. Après, sont venues des affiches de toutes couleurs, bien souvent menteuses, surtout les blanches qui venaient de Paris où se trouvait un gouvernement qui n'a jamais prononcé une parole de vérité, et alors, un nouveau proverbe a pris naissance dans les campagnes, et nous avons tous répétés : *le papier est un bon âne, il porte tout*.

Pourtant comment faire quai l'on appelle à la mairie pour voter ?

On demande conseil à droite, à gauche souvent à des gens qui ont intérêt à vous tromper ; ou bien on se dit : faisons ce que veut le gouvernement, il en sait plus long que nous.

Tout cela est mal raisonné, mal agi, et vous savez où cette conduite a mené la France.

Le gouvernement de cet abominable Napoléon III, voyant que dans les campagnes la grande majorité des électeurs disait toujours *oui*, s'est dit : je vais faire ce que je voudrais. Est-ce que tous nous n'agissons pas de la même manière si on nous laissait trop libres ?

Alors après avoir crié partout : l'empire c'est la paix, il a mené vos enfants à Sébastopol, en Italie, en Syrie, au Mexique, et

jusques dans la Chine et Cochinchine, là-bas au bout du monde.

Sans cesse on disait *oui* : alors, parbleu ! ce Napoléon a voulu faire une grande guerre à la Prusse uniquement pour que sa famille restât toujours sur le trône ; et comme il avait nommé généraux non pas les plus capables, mais ceux qui le flattaient le plus et qui avaient le moins de talent, car l'homme qui est fort dans sa partie n'a pas besoin de flatter, au contraire, il a l'air de dire : Ah ! ah ! vous êtes bien forcés de venir chez moi ; n'est-ce pas vrai ?

Et comme aussi ce mauvais empereur avait mangé tous les uns, outre son gros traitement, 30 millions qu'on lui donnait pour acheter des armes, eh bien ! la France a été complètement battue, ruinée et tous ces généraux de laveur ont été prisonniers, avec les bons malheureusement qui se trouvaient par-ci par-là.

Il a tort et bien tort, car il a fait la guerre pour son caprice et, après nous avoir mis dans l'embarras, il s'est rendu comme un lâche sans se battre, et malgré les bons généraux, avec 83 mille hommes. — Son oncle aurait conquis un royaume avec cette troupe, pas vrai ? Et maintenant, il jouit dans un beau château de toutes les douceurs de la vie pendant que vos enfants, vos frères meurent de faim, pauvres prisonniers, comme nos anciens en Russie et sur les pontons anglais. Lisez ce que je racontais là-dessus à vos femmes, mercredi dernier, et voyez à la seconde page combien d'argent dépensait cet homme-là outre ses soixante-six mille six cent soixante-six francs soixante-six centimes de fixe par jour. Vous vous contenteriez de ça pour fortune, hein, braves gens.

Il avait tort et bien tort, mais ceux qui lui laissaient faire et qui étaient payés pour l'empêcher étaient bien plus coupables.

Eh bien, ceux-là avaient la majorité uniquement en trompant la campagne.

En effet, dites-moi quand est-ce que vous avez vu des voleurs commander aux gendarmes ? Jamais, avouez-le ? Eh bien, les députés étaient là pour surveiller le gouvernement, comme les gendarmes pour surveiller les voleurs. Mais il y avait un malheur terrible, c'est que les candidats officiels étaient nommés par ce vil empereur ; dans les villes, on le savait et on ne votait pas pour eux ; dans les campagnes, on ne savait pas et on les nommait toujours. Alors, ceux-là se gardaient bien de surveiller le gouvernement qui ne les aurait plus désignés. Est-ce que cela ne tombe pas sous le sens ? Vous sentez bien que j'ai raison, n'est-ce pas !

Alors, il ne faut plus voter pour eux, ni écouter ceux qui vous disaient de voter pour eux. Vous les connaissez bien maintenant. Ils voudraient ravoir leurs honneurs et leurs bonnes places dont ils se sont servis pour ruiner la France, ne les écoutez plus.

Vous vous dites en lisant cette lettre : « Celui-là a raison, mais il n'a rien à craindre, lui. Il est dans une ville, on ne sait pas comment il vote, il fait ce qu'il veut ; mais ici, sans compter les procès-verbaux et les ennuis que la République fera cesser, les gros bonnets savent tout ce que nous faisons, et puis, allez donc leur demander un service si vous n'avez pas voté à leur idée ; de plus, ils peuvent ne plus me faire travailler, ne plus prendre mon fils, le laboureur, ou ma fille, la couturière, à la journée, et alors nous ne gagnons plus notre vie. »

Ce n'est pas bien raisonné.

D'abord, beaucoup de ces gros bonnets ont du bon sens ; ils vous recommanderont juste les mêmes candidats que moi ; ensuite, vous votez au chef-lieu de canton et au scrutin secret ; qui est-ce qui peut lire votre bulletin ? D'ailleurs, ne faut-il pas qu'ils fassent faire leur travail par quelqu'un !

Écoutez ceci :

Moi, je suis fils d'un brave paysan volontaire de 92 ; quand j'eus bien étudié, les voisins me dirent : Petit, fais-nous nos

lettres. Ils aimaient mieux cela que d'aller tirer leur chapeau à un monsieur avec qui ils étaient gênés. Je faisais leurs lettres, puis je leur lisais le journal, et le bon, allez. Alors le jour du vote, ils prenaient bien le bulletin qu'on leur donnait, mais ils me faisaient effacer le mauvais nom et mettre à la place celui d'un bon citoyen, ami du peuple. On n'y voyait que du feu, et dans mon pays on ne nommait que de bons Républicains.

Qui vous empêche de faire comme cela ?

Quant à ce proverbe que le papier, comme un bon âne, porte tout, il est bien vrai. Mais il faut savoir qui charge l'âne ; s'il porte de bonnes choses tant mieux.

Demandez-vous donc toujours si celui qui vous parle a intérêt à vous tromper ?

Eh bien ! quand vous viendrez à Marseille, informez-vous.

On vous dira que nous avons combattu tout ce que ce malheureux Napoléon le bâtard a fait de mal, au point de nous faire jeter en prison par ses complices.

On vous dira que nous n'avons pas voulu ces gros traitements scandaleux, ces faveurs pour les uns et ces injustices pour les autres, ce luxe ruineux de la cour impériale alors qu'on a tant de peine à vivre, ces abominations de toute sorte. Aussi ils nous détestaient pas mal ceux qui mangeaient au râtelier sans rien faire, et même ils pourraient vous parler fortement contre nous, et vous les reconnaîtrez à cela.

On vous dira aussi que nous avons protesté contre la guerre avec tant de violence qu'on a mis nos rédacteurs au fort Saint-Jean, mais que lorsque la France a été en danger, non seulement nous sommes entrés dans les troupes régulières quoi qu'elles fussent commandés jusqu'au dernier moment par ce faux Napoléon, mais nous avons formé des compagnies de volontaires qui sont maintenant devant l'ennemi avec le rédacteur du journal que je remplace ici.

Vous voyez bien que nous sommes de braves gens et de bons patriotes. Pourquoi vous mentirions-nous ?

Et moi, quel intérêt ai-je à vous tromper ? Je ne vous demande rien du tout. Je n'ai jamais été candidat à rien, ni touché un sou du gouvernement pas plus de l'impérial que de l'actuel. Mon père, le volontaire de 92, m'a dit : Toi tu aimes les livres, eh bien ! étudie, écris si tu as quelque idée à répandre, mais sache bien que je te maudirai si tu ne dis pas toujours la vérité au peuple.

Voilà pourquoi je vous la dis ; et je vous la dirai toujours parce que depuis vingt-deux ans je n'étudie que pour vous, pour la classe laborieuse à laquelle appartenaient mon pauvre père et tous mes parents et dont je fais partie.

Dans ce bon journal *l'Égalité*, on vous dit la vérité tout entière. Si on ne vous la disait pas, je serais parti. Ayez donc confiance. Il coûte moins cher que tous les autres journaux politiques, vous voyez qu'on ne veut pas spéculer sur vous. On l'envoie gratis dans les villages où personne ne pourrait s'abonner. Que voulez-vous de plus ?

Eh bien, moi qui vous aime et qui ai intérêt à vous dévoiler la vérité, je vous dis une chose, n'écoutez pas les fainéants, pas plus ceux qui ont des habits noirs que ceux qui ont les pantalons déchirés. Écoutez les hommes justes et réfléchis qui travaillent honnêtement ; — ou plutôt n'écoutez que votre bon sens. Pensez bien à ce que vous entendez, puis dites-vous : celui-là a raison, ou bien : celui-là a tort. Je le répète : jugez toujours l'intérêt qu'on a à vous dire telle chose que telle autre.

Restons sur cette idée aujourd'hui.

J'espère vous écrire souvent, mais je ne finirai pas cette lettre sans vous rappeler que les plus grands fléaux sont tombés sur notre patrie par la faute du plus mauvais gouvernement, et par la faute surtout de ceux qui votent mal.

Vous autres, vous êtes la majorité, c'est-à-dire que vous êtes les maîtres ; voyez ce que vous allez faire. Nous sommes obligés de subir votre volonté.

La République veut vous faire le plus de bien possible, et elle le fera si vous la soutenez, sinon vous retombez dans l'esclavage, et cette fois il sera dur.

Pensez à ce que vos anciens avaient souffert autrefois et à ce que vous avez souffert aussi. Mais vous, sachez-le, vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous-mêmes, puisque vous êtes les maîtres de changer votre sort en votant bien.

Adieu pour cette fois, braves gens, et n'oubliez pas mon dernier mot.

Armez-vous, exercez-vous bien dans la garde nationale.

Excitez les jeunes gens à bien se discipliner.

Méfiez-vous de ceux qui vous flattent ou qui vous excitent contre des Français, le seul ennemi, c'est le prussien qui marche contre nos pays après avoir pillé le Nord.

Et votez dimanche prochain pour la liste de ceux qui n'ont pas attendu aujourd'hui pour lutter en votre faveur, pour soutenir vos intérêts et ceux de la France.

(*L'Égalité*.)

GILLY LA PALUD.



**ANNEXE 5**

**VICTOR HUGO**  
**ET LE**  
**BAGNE DE TOULON**

Le bagne de Toulon apparaît à plusieurs reprises dans l'œuvre de Victor Hugo. Notamment dans le recueil *Châtiments* (1853) :

**Toulon**

I.

En ces temps-là c'était une ville tombée  
Au pouvoir des Anglais, maîtres des vastes mers,  
Qui, du canon battue et de terreur courbée,  
Disparaissait dans les éclairs.

C'était une cité qu'ébranlait le tonnerre  
À l'heure où la nuit tombe, à l'heure où le jour naît,  
Qu'avait prise en sa griffe Albion, qu'en sa serre  
La République reprenait.

Dans la rade couraient les frégates meurtries ;  
Les pavillons pendaient troués par le boulet ;  
Sur le front orageux des noires batteries  
La fumée à longs flots roulait.

On entendait gronder les forts, sauter les poudres ;  
 Le brûlot flamboyait sur la vague qui luit ;  
 Comme un astre effrayant qui se disperse en foudres  
 La bombe éclatait dans la nuit.

Sombre histoire ! quel temps ! et quelle illustre page !  
 Tout se mêlait, le mâât coupé, le mur détruit,  
 Les obus, le sifflet des maîtres d'équipage,  
 Et l'ombre, et l'horreur, et le bruit.

Ô France ! tu couvrais alors toute la terre  
 Du choc prodigieux de tes rebellions.  
 Les rois lâchaient sur toi le tigre et la panthère,  
 Et toi, tu lâchais les lions.

Alors la République avait quatorze armées.  
 On luttait sur les monts et sur les océans.  
 Cent victoires jetaient au vent cent renommées,  
 On voyait surgir les géants !

Alors apparaissaient des aubes rayonnantes.  
 Des inconnus, soudain éblouissant les yeux,  
 Se dressaient, et faisaient aux trompettes sonnantes  
 Dire leurs noms mystérieux.

Ils faisaient de leurs jours de sublimes offrandes ;  
 Ils criaient : Liberté ! guerre aux tyrans ! mourons !  
 Guerre ! et la gloire ouvrait ses ailes toutes grandes  
 Au-dessus de ces jeunes fronts !

## II.

Aujourd'hui c'est la ville où toute honte échoue.  
 Là, quiconque est abject, horrible et malfaisant,

Quiconque un jour plongeait son honneur dans la boue,  
 Noya son âme dans le sang,

Là, le faux-monnayeur pris la main sur sa forge,  
 L'homme du faux serment et l'homme du faux poids,  
 Le brigand qui s'embusque et qui saute à la gorge  
 Des passants, la nuit, dans les bois,

Là, quand l'heure a sonné, cette heure nécessaire,  
 Toujours, quoi qu'il ait fait pour fuir, quoi qu'il ait dit,  
 Le pirate hideux, le voleur, le faussaire,  
 Le parricide, le bandit,

Qu'il sorte d'un palais ou qu'il sorte d'un bouge,  
 Vient, et trouve une main, froide comme un verrou,  
 Qui sur le dos lui jette une casaque rouge  
 Et lui met un carcan au cou !

L'aurore luit, pour eux sombre et pour nous vermeille.  
 Allons ! debout ! ils vont vers le sombre Océan,  
 Il semble que leur haine avec eux se réveille,  
 Et dit : me voilà ; viens-nous-en !

Ils marchent, au marteau présentant leurs manilles,  
 À leur chaîne cloués, mêlant leurs pas bruyants,  
 Traînant leur pourpre infâme en hideuses guenilles,  
 Humbles, furieux, effrayants.

Les pieds nus, leur bonnet baissé sur leurs paupières,  
 Dès l'aube harassés, l'œil mort, les membres lourds,  
 Ils travaillent, creusant des rocs, roulant des pierres,  
 Sans trêve hier, demain, toujours.

Pluie ou soleil, hiver, été, que juin flamboie,  
Que janvier pleure, ils vont, leur destin s'accomplit,  
Avec le souvenir de leurs crimes pour joie,  
Avec une planche pour lit.

Le soir, comme un troupeau l'argousin vil les compte.  
Ils montent deux à deux l'escalier du ponton,  
Brisés, vaincus, le cœur incliné sous la honte,  
Le dos courbé sous le bâton.

La pensée implacable habite encore leurs têtes.  
Morts vivants, aux labeurs voués, marqués au front,  
Il rampent, recevant le fouet comme des bêtes,  
Et comme des hommes l'affront.

### III.

Ville que l'infamie et la gloire ensemencent,  
Où du forçat pensif le fer tond les cheveux,  
Ô Toulon ! c'est par toi que les oncles commencent,  
Et que finissent les neveux !

Va, maudit ! ce boulet que, dans des temps stoïques,  
Le grand soldat, sur qui ton opprobre s'assied,  
Mettait dans les canons de ses mains héroïques,  
Tu le traîneras à ton pied !

Jersey, 28 octobre 1852.

À l'été 1839, Victor Hugo entreprit un grand voyage qui le conduisit notamment dans le Midi de la France, en compagnie de sa maîtresse Juliette Drouet. Il passa par Toulon et y fit sa

seconde visite au bagne. La ville de Toulon est évoquée très rapidement<sup>1</sup> :

Après les gorges d'Ollioules, le paysage de Toulon, c'est une revanche que prend la nature.

Dix ou douze forts entourent Toulon. Lors du siège de la ville en 1794, tous ces points furent investis l'un après l'autre sans succès, excepté un petit fort placé vis-à-vis du port et qu'on avait négligé comme insignifiant. Un jeune officier d'artillerie, encore inconnu dans l'armée, obtint du représentant du peuple la permission d'attaquer ce fort. Il le prit. C'était la clef de Toulon. Une fois le fort emporté, les Anglais délogèrent et Toulon s'ouvrit.

Ce bastion s'appelle aujourd'hui le fort l'Empereur. On le voit, en débouchant des gorges d'Ollioules, étinceler dans la rade comme une étoile à l'extrémité d'un cap. C'est là que la providence a placé le commencement de Bonaparte. Les chevaux descendaient rapidement vers Toulon, et moi je regardais ce point lumineux d'où s'est envolé Napoléon et une nuée d'aigles avec lui.

À Toulon, après avoir vu, à l'hôtel de ville, les cariatides de Puget et la fontaine de la place au Foin, avec trois dauphins admirables, il faut aller à l'Arsenal.

On y entre par un arc de triomphe rococo du goût le plus épiced. Comme j'y arrivais, sous la corderie, trois voitures du roi attendaient le retour d'Alger de M. le duc d'Orléans.

Rien de plus curieux que le musée de l'Arsenal, collection de modèles de tous les navires. Il y a là de superbes bas-reliefs

<sup>1</sup> HUGO (Victor), *En voyage*, volume II, section « Midi de la France 1839 », III « Les gorges d'Ollioules, Toulon », page 82.

dorés de Puget. Il y a des galères faites par Louis XIV pour les chevaliers de Malte ; trois canons à la proue, deux mâts, grandes voiles latines. Ces galères avaient deux cents rameurs, quatre par banc et par aviron. Les cales étaient couvertes. C'étaient des vaisseaux sous cloche, dit Méry. Cette poutre énorme, c'était une vergue ; cette grosse colonne de bois couchée à terre à perte de vue, c'était le grand mât ; trois cent soixante pieds de haut, trois pieds de diamètre à la base ; point de câbles, des chaînes. Le tas de chaînes d'un vaisseau de cent canons avait quatre pieds de haut, vingt pieds de large, huit pieds de profondeur.

Dans les vaisseaux en construction, je remarque que nous prenons la forme anglaise, tandis que les Anglais prennent la nôtre. Notre bord s'avance, le leur se retire. — Nous cherchons l'abordage, ils le fuient, me disait le marin qui me servait de guide.

Du reste le vaisseau moderne, noir et blanc, est laid au dehors. Où sont les vaisseaux pourpres avec le château d'arrière ? Les progrès de l'artillerie ont gâté le vaisseau comme la forteresse. Elles sont stupides, ces plates sculptures de la poupe et de la proue.

J'ai vu la *Bellone*, qui a reçu cent soixante coups de canon dans sa coque à Saint-Jean d'Ulloa. Pas un n'a pénétré. Mauvais canons ou bonne frégate ?

En revanche, le bain l'intéressa davantage et il nota de nombreuses impressions ou observations <sup>2</sup> :

Entrée du bain. — Bac. — Forçats polis offrant des tabourets et des coussins. — Embarcations où rament des forçats. Rapides.

<sup>2</sup> HUGO (Victor), *En voyage*, volume II, section « Midi de la France 1839 », IV « Le bain de Toulon », pages 83-84.

— Soleil couchant. — Avenue de gros vaisseaux acculés au quai du bain. — Bandes de forçats rentrant au ponton, fatigués, traînant leurs chaînes, montant l'étroit escalier, s'engouffrant sous le guichet bas du vaisseau. — Bains flottants. Ce sont deux frégates démontées, *la Thémis* et *la Néréide*. Deux amours grossièrement sculptés et peints en jaune jouent sur l'arrière de *la Néréide*. — Visite des forçats au passage du port dans le bain.

Aspect de leurs dortoirs au moment où ils viennent d'y rentrer. — On passe une tringle de fer assujettie par un cadenas dans l'anneau extrême de toutes les chaînes. — Lits de camp. Une caisse, un matelas, une couverture pour les bons. Le lit du trappiste est une faveur pour le forçat. — Au-dessus de la porte, peinture d'un forçat figurant l'arrivée au bain, le gendarme, le criminel sombre, l'innocent qui se jette à genoux, etc. — Autre peinture dans une autre salle, représentant le crime. Un désert, la victime à terre, le meurtrier la regarde effaré ; au fond du paysage, deux anges le voient (Prudhon).

Salle des éprouvés. — N'ont pas de chaîne. Vont quelquefois en ville. Ont un peu de viande et de vin.

Visite au bain flottant *la Thémis*. — Escalier ferré de gros clous comme les souliers des forçats. — Aspect du ponton. Entrepont d'un navire démeublé, les écoutilles triplement grillées. — Sept nouveaux venus, dont trois arabes. Figures graves et regards perçants. On leur a coupé la barbe la veille. Ils sont patients et résignés. L'un d'eux, d'assez haute taille, maigre, est un marabout. Il tient son chapelet à la main.

Dans un coin, au fond, sous une lucarne, trois tas de forme étrange couverts d'un haillon de laine. De chacun de ces tas sort une chaîne qui rampe sur le sol et va se cramponner six pieds plus loin à une barre de fer transversale scellée dans le plancher. — Ce sont trois hommes, trois forçats, deux incurables

et un fou. — Un fou au bain ! — Les trois tas restent immobiles. On n'en voit rien, ni têtes, ni bras, ni pieds.

En sortant, un forçat montre un chien monstrueux enchaîné dans une niche, sculpture grossière en bois peint faite par un forçat.

Au bout d'un dortoir, salle de la double chaîne. Guichet grillé. Odeur infecte qui en sort. Salle oblongue. Au milieu, une arête formée de deux rangs de lits de camp opposés par la tête. — Au pied de chaque lit un homme est enchaîné. La chaîne, d'un poids double des autres chaînes, lui permet une promenade dont le rayon a six pieds. — Je passe au milieu d'eux. Respectueux, mais menaçants. Sombres. Je leur fais donner quelque argent. Pas de remerciements. — Ce sont les incorrigibles. Quelques-uns sont là pour trois ans. « Baigne dans le bain », comme dit Méry.

... Satan, ce forçat du ciel.

À la porte de la double chaîne, en sortant, un forçat doucereux me dit : *C'est de la canaille.*

Forge. Les forçats forgent eux-mêmes leurs chaînes.

Chapelle nue et triste. On est en train de la réparer. Le confessionnal à droite, près de la porte. — *Est-il visité ? — Quelquefois.*

Hôpital. Pareil à tous les hôpitaux. Longue salle bordée de lits en fer. Seulement on entend des bruits de chaîne dans les lits des malades. — Très propre.

Homme, dix ans au bain pour *six liards faux échangés sachant qu'ils étaient faux.*

Homme au bain pour crime de traite. Ce faiseur d'esclaves n'a abouti qu'à se faire forçat.

Le forçat se lève à cinq heures du matin, au jour en été. — Travaille aux choses les plus dures. Sous le bâton. — Jamais de

récréation. Ne s'interrompt que pour manger, vers midi. — Retourne tout de suite au travail jusqu'à la nuit ; rentre épuisé de fatigue ; mange ; se couche sur une planche, dort et recommence. — Quelquefois jusqu'à la mort. — Jamais de dimanche. — Ne mange que du pain noir et de la soupe aux fèves, ne boit que de l'eau. — Ni vin, ni viande. — Vit vieux, se porte bien. — En ce moment 37 malades sur 2 250.

Il y a maintenant des bonnets *verts* à Toulon ; les bonnets à ganse jaune, long terme ; manche jaune à la casaque, récidive. — Lettre sur la casaque indiquant le lieu des travaux : A, arsenal, P, port, C, corderie, etc.

Pénalités formidables. — Rébellion ou la tentative, meurtre ou blessure sur un camarade ou tout autre, coups à un supérieur (depuis l'argousin jusqu'à l'amiral, depuis le mendiant jusqu'au pair de France) : *la mort*. — Évasion ou la tentative ; coups à un camarade ; injures à un supérieur ; vol au-dessus de cinq francs : *Trois ans de double chaîne*. — Jurer, fumer, chanter, refus d'obéir, refus de travail, ne pas se découvrir devant un supérieur (c'est-à-dire devant quiconque passe), etc. : *Cachot ou bastonnade*.

Violente compression extérieure qui refoule tout l'homme à l'intérieur. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? Oui pour les uns, non pour les autres. Pour les uns, cela crée une habitude de discipline qui finit par s'incruster dans la nature même la plus révoltée. Dans d'autres, cela doit creuser des gouffres de rage et d'hypocrisie.

Aucune peine n'est prononcée sans enquête ni contrôle. Toutes les peines prononcées et subies inscrites dans le registre à côté du nom, avec le motif et les circonstances. Beaucoup d'ordre dans cet arbitraire. Les forçats ont une boîte aux lettres à part pour le bain et peuvent y jeter secrètement leurs plaintes contre qui ils veulent. Elles parviennent toujours, et

*secrètement*, au commissaire du bagne, qui s'informe et décide. Sévérité, mais justice.

Visite aux cachots. — Quelque hésitation. J'insiste, on ouvre. Salle oblongue. Deux rangées de compartiments, quatre de chaque côté. — Chaque compartiment a six pieds de long, sept de haut, quatre de profondeur, une porte armée de fer, un petit guichet de huit pouces carrés. À l'intérieur, un lit de camp, une cruche et un baquet. C'est le cachot. On y peut rester sept ou huit jours. Pas de clarté. Peu d'air.

Pendant que je visite deux cachots occupés, en me retournant j'aperçois une tête rasée et hideuse au guichet du fond au-dessus de ma tête. — C'est le forçat au cachot. Air impassible. Cette tête ressemble à celle d'un condamné au trou de la guillotine. Horrible.

Cachot des condamnés à mort. Salle voûtée d'environ dix pieds carrés. Malsaine. Elle est sur le chemin de ronde et l'eau y suinte.

Cachot des condamnés à Brest, plus terrible. — Un lit de camp. Lucarne grillée par où regarde une sentinelle.

Il n'y a pas eu d'exécution depuis deux ans. Dans ce cachot on met une vieille échelle, de vieilles caisses, etc., comme dans un grenier.

Sur une cellule, dans une salle contiguë, on lit : *Disparus*. C'est là qu'on met les effets non réclamés des forçats morts ou évadés sans qu'on sache comment.

En somme, bagne propre, lavé et bien tenu. Le comparer à celui de Brest. Faire la part des deux climats. Traiter la grande question : isolement cellulaire ou travail en plein air ?

L'esprit nouveau a déjà pénétré dans le bagne et l'améliore. — Introduire la division *passion* ou *intérêt*. Ôter l'infamie aux passionnés. Ne la prononcer qu'en récidive ou pour certains crimes définis.

Le travail moralise. La fatigue du corps ôte à l'esprit le loisir de mal penser. Le bagne, retouché, peut être bon. Meilleur que les maisons pénitenciaires. — À Brest ils font sortir et travailler leurs forçats. Je les ai vus.

Quelques années plus tard, en 1862, le personnage principal de son nouveau roman *Les Misérables*, Jean Valjean, lui donna l'occasion des poursuivre sa méditation sur la Justice et d'exprimer des idées nouvelles pour son époque.

Le Jean Valjean des *Misérables* fut condamné à cinq années de bagne pour avoir volé un pain alors qu'il était affamé ; peine qui fut augmentée après chaque tentative d'évasion pour culminer finalement à dix-neuf années. Faisant, au début de sa détention, son examen de conscience :

Il reconnut qu'il n'était pas un innocent injustement puni. Il s'avoua qu'il avait commis une action extrême et blâmable ; qu'on ne lui eût peut-être pas refusé ce pain, s'il l'avait demandé ; que dans tous les cas il eût mieux valu l'attendre, soit de la pitié, soit du travail<sup>3</sup>...

Mais aussi il se demanda :

S'il était le seul qui avait eu tort dans sa fatale histoire ? Si d'abord ce n'était pas une chose grave qu'il eût, lui travailleur, manqué de travail, lui laborieux, manqué de pain. Si, ensuite, la faute commise et avouée, le châtement n'avait pas été féroce et outré. S'il n'y avait pas plus d'abus de la part de la loi dans la peine qu'il n'y avait eu d'abus de la part du coupable dans la faute. S'il n'y avait pas excès de poids dans un des plateaux de

<sup>3</sup> HUGO (Victor), *Les Misérables*, volume I, livre II « La chute », VII « Le dedans du désespoir », page 212.



la balance, celui où est l'expiation. Si la surcharge de la peine n'était point l'effacement du délit, et n'arrivait pas à ce résultat de retourner la situation, de remplacer la faute du délinquant par la faute de la répression, de faire du coupable la victime et du débiteur le créancier, et de mettre définitivement le droit du côté de celui-là même qui l'avait violé. Si cette peine, compliquée des aggravations successives pour les tentatives d'évasion, ne finissait pas par être une sorte d'attentat du plus fort sur le plus faible, un crime de la société sur l'individu, un crime qui recommençait tous les jours, un crime qui durait dix-neuf ans<sup>4</sup>.

On le voit, Victor Hugo resta partagé quant à la politique pénale de son temps. D'un côté, il participait d'un sentiment général qui croyait en l'exemplarité des peines infamantes, aux bienfaits de la souffrance rédemptrice et d'une discipline de fer. D'un autre côté, il percevait aussi le risque de créer chez les plus endurcis « des gouffres de rage et d'hypocrisie ».

<sup>4</sup> HUGO (Victor), *Les Misérables*, volume I, livre II « La chute », VII « Le dedans du désespoir », pages 213-214.

## BIBLIOGRAPHIE

- AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'Homme*, 1/ Paris, Paul Ollendorff éditeur, début 1885, in-12, 299 pages. 2/ Paris, Paul Ollendorff éditeur, juin 1885, in-18, XIV-305 pages, édition enrichie d'une « Invocation à Victor Hugo » datée du 28 mai 1885.
- AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, mi-mai 1867, in-18, 146 pages. Nouvelle édition avec introduction et notes par Dominique Amann : *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 21, 15 juin 2017, pages 49-177.
- AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, début septembre 1871, in-16, 190 pages. *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 22, 15 septembre 2017, nouvelle édition avec introduction et notes par Dominique Amann. — Achievé à la fin de l'année 1869, le volume fut annoncé sous presse en février 1870... mais les événements de la guerre contre l'Allemagne puis de la Commune de Paris en repoussèrent la publication jusqu'en septembre 1871. Avec ce nouvel ouvrage, l'auteur fait un pas de plus en direction de la poésie philosophique.
- AICARD (Jean), *À ma sœur* : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38. Paquet de feuilles non reliées ; tentative de recueil faite en 1866 avec des poèmes d'abord mis au net et numérotés, puis corrigés et faisant l'objet de plusieurs numérotations successives...
- AICARD (Jean), *Aimer-Penser* : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, n° 229. Beau registre non folioté, composé pour Jacqueline avec des poèmes des années 1864-1870 parfaitement mis au net.

AICARD (Jean), *Cahier vert* : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38. Cahier relié contenant des textes en prose dans lequel a été inséré un vrac de poèmes et de proses, à différents états d'avancement, pas toujours bien datés !

AICARD (Jean), *Flux et Reflux* : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, cahier n° 224, 180 pages. Beau registre folioté, regroupant quatre-vingt-huit poèmes composés en 1865 et 1866, joliment mis au net.

AICARD (Jean), *Hommes et Choses* : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38. Beau registre relié, 146 pages. Souvenirs et pensées des années 1866 et 1867. Le dernier quart du registre a été rempli plus tardivement.

AICARD (Jean), *Liberat liber* : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38. Registre relié, 30 pages, contenant des réflexions intimes et des souvenirs aixois ; textes fort raturés, d'une lecture difficile. La fin est plus tardive.

AICARD (Jean), *Mes vers d'enfant* : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34. Cahier d'écolier de 64 pages, où l'auteur a copié, dans un ordre essentiellement chronologique, des poèmes et articles publiés jusqu'en 1879.

AICARD (Jean), *Poèmes et contes divers* : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38. Vrac de poèmes généralement mis au net, essentiellement de la période 1864-1869.

AICARD (Jean), *Poésies à ma douce mère* : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, album 327. Registre noir oblong, non folioté (60 pages) ; poèmes des années 1861-1862, d'abord joliment écrits sous la forme d'une belle mise au net et puis revus, corrigés, raturés voire annulés jusqu'à devenir illisibles...

AICARD (Jean), *Souvenirs d'enfance* : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35. Manuscrit très raturé, d'une écriture très cursive et souvent mal formée, d'une lecture difficile. Autobiographie des premières années. Aucun élément de datation...

AICARD (Jean), *Vestiges de mes cahiers d'enfant* : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 40, chemise n° 405. Vrac de feuilles généralement très raturées, d'une lecture difficile, avec des poèmes totalement annulés, d'autres non datés... Essentiellement des années 1863-1866.

AICARD (Jean), *Vieux vers et vieille prose* : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 31, chemise jaune n° 230. Vrac de feuilles très raturées, d'une lecture souvent difficile, contenant essentiellement des ébauches.

AMANN (Dominique), *Jean Aicard, une jeunesse varoise 1848-1873*, Marseille, éditions David Gaussen, 2011, in-8°, 302 pages.

BLÉMONT (Émile, sous la direction de), *Le Livre d'or de Victor Hugo par l'élite des artistes et des écrivains contemporains*, Paris, Henri Launette éditeur, 1883, in-4°, 320 pages, illustrations.

BOILEAU (Nicolas), *Épîtres*, Paris, librairie de Louis Hachette et Cie, 1853, in-18, 188 pages ; avec des notes par Eugène Geruzéz.

BOUIS (Casimir), *De la nature, de l'étendue et de l'extinction du cautionnement. De la caution légale et de la caution judiciaire*, Paris, imprimerie Bonaventure, 1864, in-8°, 45 pages. Thèse de licence en droit, Paris, 26 août 1864.

BOUIS (Casimir), *Calottes et Soutanes. Jésuites et Jésuitesses*, Paris, Librairie internationale, 1870, in-18, 300 pages.

BOUIS (Casimir), *Après le naufrage, poésies politiques, précé-*

- dées d'une lettre de Victor Hugo, Toulon, 1879, in-12, xi-212 pages.
- DUMAS (François-Guillaume, sous la direction de), *Salon illustré de 1879*, Paris, Ludovic Baschet éditeur, 1879, in-8°, deux volumes.
- HUGO (Victor), *Châtiments*, [sn], Genève et New York, 1853, in-32, iv-392 pages ; édition originale non censurée, de très petit format pour pouvoir circuler sous le manteau.
- HUGO (Victor), *En voyage*, Paris, Librairie du Victor Hugo illustré, [sd], trois volumes grand in-4°, 120-104-288 pages, dessins de Victor Hugo. [I.] Alpes et Pyrénées ; [II.] France et Belgique ; [III.] Le Rhin.
- HUGO (Victor), *Hernani ou l'Honneur castillan*, drame, Paris, Mame et Delaunay-Vallée, 1830, in-8°, 4-viii-154 pages. 1/ Comédie-Française, le 25 février 1830. — Cette pièce consacra l'avènement en France du théâtre romantique. Elle déclencha une véritable « bataille » entre les tenants du théâtre classique et les partisans de la nouvelle école.
- HUGO (Victor), *L'Homme qui rit*, Paris, Albert Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1869, quatre volumes in-8°.
- HUGO (Victor), *La Légende des siècles*. Première série, Paris, Michel Lévy frères et Jules Hetzel éditeurs, 1859, in-8°, deux volumes xviii-272 et 270 pages. — Nouvelle série, Paris, Calmann Lévy éditeur, 1877, in-8°, deux volumes xvi-322 et 396 pages. — Dernière série, Paris, Calmann Lévy éditeur, 1883, in-8°, iv-328 pages.
- HUGO (Victor), *Les Chants du crépuscule*, Bruxelles, Méline, Cans et Cie, 1842, in-32, 182 pages.
- HUGO (Victor), *Les Contemplations*, 2/ Paris, Michel Lévy frères, Jules Hetzel et Pagnerre éditeurs, 1856, deux volumes in-8°, ii-360-408 pages.

- HUGO (Victor), *Les Feuilles d'automne*, Paris, Eugène Renduel éditeur-libraire, 1832, in-8°, xiv-390 pages.
- HUGO (Victor), *Les Misérables*, Paris, Pagnerre libraire-éditeur, 1862, dix volumes in-8°.
- HUGO (Victor), *Les Orientales*, Paris, Jules Hetzel libraire-éditeur, sd [DL 1868], grand in-8°, 48 pages ; imprimé sur deux colonnes, illustrations par Gérard Séguin.
- HUGO (Victor), *Les Rayons et les Ombres*, Genève, Ch. Gruaz imprimeur-éditeur, 1840, in-18, 180 pages.
- HUGO (Victor), *Les Voix intérieures*, Paris, Jules Hetzel éditeur, sd [DL 1868], grand in-8°, 80 pages ; imprimé sur deux colonnes, illustrations par Gérard Séguin.
- HUGO (Victor), *Œuvres complètes de Victor Hugo. Actes et Paroles II Pendant l'exil 1852-1870*, Paris, Jules Hetzel et Cie, quatre volumes, in-8°, 1882-1884.
- LAMARTINE (Alphonse de), *Méditations poétiques*, 2/ revue et augmentée, Paris, Pierre Didot l'aîné imprimeur, 1820, in-8°, 158 pages.
- MUSSET (Alfred de), *Poésies nouvelles de Alfred de Musset 1836-1852*, nouvelle édition, Paris, Charpentier libraire-éditeur, 1852, in-12, 298 pages.
- PAKENHAM (Michael), *Une Revue d'avant-garde au lendemain de 1870, La Renaissance littéraire et artistique*, Paris, université de Paris IV-Sorbonne, octobre 1995, 639 pages ; thèse pour le doctorat d'université, dactylographiée.
- VIRGILE, *Œuvres complètes*, Paris, Charles-Louis-Fleury Pankoucke éditeur, collection « Bibliothèque latine-française », 1833-1835, in-8°, quatre volumes ; édition de Mathieu-Guillaume Villenave, Jean-Pierre Charpentier, Valentin Parisot et Antoine-Laurent Fée.

*Notes et Documents*

Charles Bayet et son fils Jean	293
Paul Meurice	308
Auguste Vacquerie	317
Georges Hugo	327

Rédacteur : Dominique AMANN

## CHARLES BAYET et son fils JEAN

### Charles Bayet

Jean Aicard fit la connaissance de Charles Bayet (1849-1918) au lycée de Nîmes où ils furent condisciples.

Charles Bayet, de nationalité belge, naquit à Liège (Belgique) le 25 mai 1849. Il fit une très belle carrière universitaire comme spécialiste de l'art byzantin puis de haut fonctionnaire comme directeur de l'enseignement primaire puis de l'enseignement supérieur au ministère de l'Instruction publique. Il est décédé à Toulon le 16 septembre 1918.

La belle notice nécrologique rédigée par Edmond Pottier<sup>1</sup> résume l'existence active et féconde d'un patriote ardent et d'un savant passionné :

Charles Bayet naquit à Liège le 25 mai 1849. Son père, Adolphe Bayet, avocat, était titulaire de la croix de fer pour la part qu'il avait prise à l'affranchissement de la Belgique en 1830. Son fils tenait sans doute de lui ce souffle d'ardent patriotisme qu'il reporta sur sa patrie d'adoption. Il était très tendrement attaché à sa mère, Clémence Lemonnier, qui mourut auprès de lui, à Lille, en 1896. Restée veuve de bonne heure, elle avait tra-

---

<sup>1</sup> POTTIER (Edmond), *Notice nécrologique*, Paris, imprimerie Levé, in-8°, 5 pages. — Edmond Pottier (1855-1934), normalien et agrégé de lettres, fit carrière comme archéologue et historien de l'art. Il fut élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 1<sup>er</sup> décembre 1899.

vaillé longuement et vaillamment pour élever ses enfants. Un oncle, établi en France, s'occupa du jeune garçon qu'il fit entrer au lycée de Nîmes. Bayet se plaisait à dire qu'un de ses professeurs, Gaspard, avait décidé de sa carrière en l'orientant vers l'École normale. Il y entra en 1868, sans avoir fait de stage à Paris, et bien vite il s'y fit sa place. Il fut reçu second à l'agrégation d'histoire en 1872.

Mais, dans l'intervalle, les études des Normaliens avaient été interrompues par la guerre de 1870 et c'est là que Bayet eut l'occasion pour la première fois d'affirmer ses qualités de patriote et de soldat ; bien que sa famille fût belge, il s'engagea un des premiers. On sait ce que fut cette dure campagne. En janvier 1871 Bayet combattait dans le Nord ; égaré en pleine bataille, il fut recueilli et emmené au quartier général de Faidherbe, qui ne tarda pas à s'intéresser à lui et le nomma sous-lieutenant. Cette distinction lui apporta bientôt une autre joie : par décret du 29 septembre 1871, il était appelé « à jouir des droits de citoyen français ».

Sorti indemne de la tourmente, Bayet demanda une bourse de voyage pour l'Italie en 1872. Il passa un an à Rome et le spectacle nouveau des Catacombes, si bien fouillées et expliquées par de Rossi, le décida à diriger ses recherches vers les antiquités chrétiennes. L'année suivante, en 1873. Albert Dumont fondait l'École de Rome. Le jeune savant ne pouvait manquer d'être séduit par ce grand éducateur d'esprits et, toute sa vie, il garda pour Dumont un attachement mêlé de vénération. Sa carrière même, où il unit l'étude de l'antiquité classique à celle des temps chrétiens, où il quitta l'archéologie pour l'administration, semble modelée sur celle de Dumont, son aîné seulement de quelques années.

À Rome, Bayet eut pour camarades des hommes qui devaient, comme lui, marquer dans la science : Gustave Bloch,

Maxime Collignon, l'abbé Duchesne. C'est avec ce dernier que, lié de grande amitié, il commença à mûrir le projet d'un voyage dans le nord de la Grèce et en Macédoine, qui devait fournir aux deux explorateurs une ample récolte de textes chrétiens et byzantins. Leur *Mission au mont Athos* parut dans les *Archives des Missions scientifiques* (3<sup>e</sup> série, tome III), 1876.

En 1874, nous retrouvons Bayet à l'École d'Athènes avec G. Bloch et M. Collignon. Lorsque Dumont, devenu directeur en remplacement de Burnouf, inaugura en 1877 le *Bulletin de Correspondance hellénique*, il ne manqua pas d'y insérer les résultats des recherches poursuivies par Bayet en 1874 et 1875 (tomes II et III. — *Inscriptions chrétiennes de l'Attique et La Nécropole chrétienne de Milo*).

Revenu en France en 1876, après quatre ans d'absence, Bayet était chargé d'un cours complémentaire sur les antiquités chrétiennes à la faculté des lettres de Lyon, puis titularisé en 1881 comme professeur d'histoire et d'antiquités du Moyen Âge. Dans l'intervalle il avait passé, en 1879, sa thèse de doctorat, qui est une de ses œuvres capitales : *Recherches pour servir à l'histoire de la Peinture et de la Sculpture chrétiennes en Orient, avant la querelle des Iconoclastes*. Sa thèse latine se rapportait aussi aux premiers temps chrétiens : *De titulis Atticae christianis antiquissimis commentatio historica et epigraphica*. De plus en plus, sa spécialité se dessinait. Aussi, quand Jules Comte organisa la *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts*, Bayet se trouva tout désigné pour y représenter la science des antiquités chrétiennes et byzantines. L'*Art Byzantin* parut en 1883. La doctrine qu'il y exposa était nouvelle. C'est l'Orient, et non Rome, qui est la source de l'art chrétien primitif. Rome elle-même a emprunté à l'Orient les formes architectoniques de ses nécropoles souterraines et, plus tard, le somptueux décor de ses basiliques. Ces idées hardies ne retin-



rent pas tout de suite l'attention qu'elles méritaient. En 1895 et 1896, Wickoff et Kraus affirmaient encore que l'art byzantin était sorti de Rome où il avait remplacé la vieille culture hellénique. Il a fallu les retentissantes théories de l'archéologue autrichien Strzygowski, en 1901, pour remettre en honneur une thèse que Bayet avait clairement exposée dix-huit ans auparavant. Courajod qui, dès 1891, avait de son côté mis en lumière la part qui revenait à l'Orient syrien dans la formation de l'art chrétien, ne manqua pas de mentionner à ce sujet les recherches de son prédécesseur.

Trois ans après, en 1886, Bayet publiait encore, dans la même collection, un *Précis d'Histoire de l'Art* qui devance de dix-huit ans l'*Apollo* si réputé et si justement populaire de Salomon Reinach. Là encore il fut un initiateur. Si l'abondance et la valeur de l'illustration avaient répondu aux qualités du texte, nul doute que le renom de ce Manuel ne se fût étendu plus largement encore ; il eut une seconde édition, complétée et refondue, en 1905.

De 1881 à 1891, Bayet professa à la faculté de Lyon dont il devint doyen en 1886. Pendant ces dix années il se consacra tout entier à l'étude des antiquités chrétiennes et, comme professeur à l'École des Beaux-Arts, à l'histoire générale de l'art. C'est là qu'il atteignit cette haute culture, cet humanisme supérieur, cette science sans pédanterie qui donnait à ses entretiens un charme pénétrant. Je le vois encore dans son bureau de directeur au ministère, après quelque laborieuse séance de commission, prenant sur sa table un petit bronze ou une plaquette que, tout en causant, il élevait devant ses yeux et retournait dans tous les sens, comme pour se délecter à le regarder. Personne ne sentit plus vivement que lui les joies intellectuelles et personne ne comprit mieux le devoir qui consiste à procurer aux autres ces jouissances. Son fils aîné m'a dit tout ce qu'il

devait à son père pour la formation de son esprit et de son goût, et comment, après de rudes journées qui l'avaient tenu courbé sur sa tâche, le soir il s'occupait de lui, de ses études, et le dirigeait dans ses travaux. J'ai recueilli aussi sur sa méthode d'enseignement, les témoignages de ses anciens élèves. « Il excellait, écrit l'un, à donner de la vie aux sujets les plus abstraits. Il nous prêchait, par ses conseils comme par son exemple, l'ordre, la méthode, la précision, et s'efforçait de nous dégoûter de l'à peu près, de l'emphase, de la rhétorique. » — « Il préparait ses cours, dit un autre, ses explications de textes avec un soin minutieux, nous donnant à tous l'impression d'une science sûre, d'une incomparable probité. Où il excellait, c'était dans la correction des leçons ; il instituait à leur propos des discussions, et rien ne le réjouissait autant que de nous voir aux prises sur le sens d'un texte. Alors apparaissait sur son visage un sourire que je verrai toujours. »

La probité, l'impeccable loyauté, la conscience scrupuleuse, l'amour de la jeunesse et la flamme de l'éducateur, voilà ce que ses étudiants avalent bien vu dans Bayet ; c'est, en effet, ce qui le caractérisait tout entier. Mais sa destinée allait maintenant l'entraîner vers d'autres horizons.

Une nouvelle carrière commence pour lui en 1891. Il a quarante-deux ans ; il vient d'être nommé correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; il est choisi pour occuper le poste de recteur à Lille où il resta cinq ans, s'initiant à tous les détails techniques de l'administration universitaire. Il y réussit bien, puisque en 1896 le Ministre le faisait venir à Paris et lui offrait la direction de l'enseignement primaire qu'il conserva pendant six ans ; il s'y appliqua à simplifier les exercices de grammaire, à introduire la pratique des travaux agricoles et des exercices manuels dans les écoles normales : je fus le témoin de ce qu'il fit pour la réforme de l'enseignement du

dessin et je puis me porter garant qu'on lui doit pour beaucoup la réussite des nouveaux programmes. En 1902, il passait à la direction de l'enseignement supérieur. La constitution des universités avait été l'œuvre d'Albert Dumont et de Liard ; leur successeur ne pouvait que coordonner les différents organismes créés et les assouplir ; il eut à s'occuper successivement du rattachement de l'École normale à l'Université de Paris, des règlements nouveaux du Collège de France, de la réforme de la licence et du doctorat ès lettres, etc. Ce qui lui appartient en propre, c'est la création de relations plus intimes avec l'étranger ; il est à prévoir que cette idée féconde se développera davantage après la paix et produira ses fruits ; n'oublions pas qu'un chapitre spécial du budget lui est déjà consacré et qu'il est dû à l'initiative de Bayet. Les conférences françaises à l'université américaine de Harvard et, réciproquement, les leçons instituées au Collège de France pour des professeurs des États-Unis, la création à Grenoble d'un centre universitaire pour les étrangers, celle des instituts français de Florence, de Madrid, de Petrograd, ont reçu de lui des encouragements puissants.

[...].

L'année 1914, la nouvelle « année terrible » arriva. Plusieurs mois avant la guerre, Bayet avait annoncé son intention de prendre sa retraite ; il avait soixante-cinq ans et quarante-six années de service. Il pensait avoir droit au repos et comptait revenir aux études d'art et d'histoire. Quand la guerre éclata, il avait déjà remis son service aux mains de M. Lucien Poincaré, mais sa mise officielle à la retraite ne date que du 1<sup>er</sup> octobre et en septembre il avait dû, le désespoir au cœur, suivre le gouvernement à Bordeaux. Libre enfin d'agir suivant sa conscience, il s'engagea et reprit l'uniforme avec le grade que Faidherbe lui avait octroyé quarante-quatre ans auparavant. Il avait gravi les plus hauts degrés de la carrière universitaire : doyen de faculté,

recteur, directeur de l'enseignement supérieur, conseiller d'État, correspondant de l'Institut, commandeur de la Légion d'honneur. Mais rien ne lui faisait plus de plaisir que ses galons de sous-lieutenant et il repartait allégrement pour la guerre, comme un jeune Saint-Cyrien, enchanté d'aller se battre. La chose lui semblait toute naturelle et il n'eut jamais l'air de penser qu'il eût rien fait d'extraordinaire. Malheureusement la nature y pensait pour lui et elle devait lui prouver qu'on ne transforme pas impunément un fonctionnaire à la retraite en jeune officier.

Affecté au 94<sup>e</sup> régiment d'infanterie territoriale, il resta pendant trois mois au Bois-le-Prêtre, un des secteurs les plus redoutables du front Est. Un extrait d'une lettre écrite, après la mort de Bayet, par le médecin-major de son bataillon fera connaître ce qu'il fut pour ses compagnons de tranchée. « Je le vois encore arrivant à notre régiment, impatient d'aller là où grondait le canon, puis intrépide sous les avalanches d'obus, méprisant le danger, cherchant à le faire éviter aux autres, et, plus tard, alors que la maladie l'avait atteint une première fois, retournant vers ces durs combats avec une volonté indomptable... Je pleure ce cœur généreux et fier, cette âme noble et forte, douée des plus belles qualités ; je pleure l'ami dont la présence nous était un encouragement et la conduite un exemple. »

Comme on vient de le voir, son âge et les fatigues avaient déjà rendu Bayet malade. Il ne put pas rester dans les tranchées et, au début de 1915, il était adjoint au colonel commandant la place de Pont-à-Mousson, où il fut cité à l'ordre du jour et reçut le Croix de guerre avec étoile pour sa belle attitude au cours des bombardements répétés de la ville. C'est là que vint le frapper le coup le plus douloureux qu'il eût encore ressenti. Le 7 avril 1915, il arrivait au Bois-le-Prêtre pour voir son fils Jean

qui s'y trouvait comme combattant. Le colonel lui fit dire qu'une attaque était imminente et qu'il ne pouvait pas autoriser cette entrevue. Bayet se retira alors au village de Montauville et passa la nuit entière dans une attente anxieuse ; le lendemain, il apprenait la mort glorieuse de son enfant ; par une cruelle, complication, dont la guerre n'a fourni que trop d'exemples, le corps resté dans la zone de feu ne put être relevé que le surlendemain. Sept mois après, il apprenait que son fils aîné Albert, parti avec l'armée d'Orient, était blessé à son tour. Il obtint l'autorisation d'aller le rejoindre, s'embarqua pour Salonique et resta quatre mois à l'État-Major du général Sarraïl. Il y rendait de grands services, grâce à sa connaissance du pays et de la société hellène, et il soutint énergiquement l'attitude prise par le général contre le roi Constantin, dont les louches manœuvres devenaient menaçantes pour la sécurité de nos troupes. La suite des événements prouva sa clairvoyance. Mais là encore, il avait trop présumé de ses forces et, dans ce pays fiévreux, dont il avait connu les dangers pendant sa jeunesse, il fut pris de graves accès de paludisme qui l'obligèrent à rentrer en France. À son départ, il fut une seconde fois cité à l'ordre de l'armée, ce qui lui méritait la Croix de guerre avec palme.

Au commencement de 1916, je revis Bayet à Paris. Sa haute et fine silhouette paraissait plus mince encore ; ses yeux étaient restés fiévreux, sa respiration un peu haletante. Il se plaignait seulement d'une fatigue profonde. Il ne parlait que de l'armée et sa tâche de soldat continuait à l'absorber tout entier. Il essayait de travailler, mais il avouait que l'effort lui pesait plus que jamais ; l'organisme était usé. Un an environ s'écoula, avec des alternatives de mieux et de pire. Dans l'été de 1917, j'appris qu'il était entré à l'hôpital Buffon avec un fort accès de jaunisse ; je le trouvai résigné, mais affaibli et souffrant de dé-

mangeaisons insupportables. Bientôt son état s'aggravait, au point qu'on dut le transporter, au mois d'août, au Val-de-Grâce où le docteur Chauffard réussit à le remettre sur pied et l'envoya dans le Midi. Là, entouré de soins délicats et vigilants, il passa l'hiver au mont des Oiseaux et se reprenait à vivre et à espérer. Mais en avril 1918 une nouvelle crise se déclara, rendant nécessaire une intervention chirurgicale qui eut lieu à l'hôpital maritime de Saint-Mandrier, le 20 juin. Évacué ensuite sur l'hôpital Sainte-Anne de Toulon, il ne cessa de décliner et s'éteignit le 17 septembre.

Charles Bayet était officier d'académie (1875) ; officier de l'Instruction publique (1885) ; croix de guerre avec une palme et une étoile ; commandeur de la Légion d'honneur par décret du 5 avril 1903 rendu sur le rapport sur ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Ses principaux ouvrages sont :

*De titulis Atticae christianis antiquissimis commentatio historica et epigraphica ; thesim proponebat Facultati litterarum parisiensi C. Bayet, Lutetiae Parisiorum, apud E. Thorin, 1878, in-8°, 132 pages ; thèse lettres, Paris.*

*Recherches pour servir à l'histoire de la peinture et de la sculpture chrétienne en Orient, avant la querelle des Iconoclastes, Paris, E. Thorin, 1879, in-8°, 140 pages ; collection « Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome », fascicule X.*

*L'Art byzantin, Paris, A. Quantin, collection « Bibliothèque de l'Enseignement des beaux-arts », sd, in-16, 320 pages, figures. — Nouvelle édition, Paris, A. Quantin, collection « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », 1883, in-8°, 320 pages, figures.*

*Précis d'histoire de l'art*, Paris, Quantin, 1886, collection « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », in-8°, 350 pages, figures.

*Précis élémentaire d'histoire de l'art*, Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1893, in-16, 347 pages, figures. Enseignement moderne. Classe de première, lettres. Enseignement secondaire des jeunes filles.

*Giotto*, Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, collection « Les Maîtres de l'art », 1907, in-8°, 170 pages, planches.

BAYET (Charles), PFISTER (Christian), KLEINCLAUSZ (Arthur), *Le Christianisme, les Barbares, les Mérovingiens et les Carolingiens*, Paris, Hachette, 1903, in-8°, xv-443 pages. Forme le tome II-I de : LAVISSE (Ernest), *Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution*.

ZELLER (Berthold) et BAYET (Charles), *Les Derniers Carolingiens, 877-987*, Paris, Hachette, 1884, in-16, 167 pages, figures.

DUCHESNE (Louis) et BAYET (Charles), *Mémoire sur une mission au mont Athos*, Paris, Imprimerie nationale, 1877, in-8°, 332 pages, planches. Extrait des *Archives des missions scientifiques et littéraires*, 13<sup>e</sup> série. T. III. — Suivi d'un mémoire sur un ambon conservé à Salonique.

Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon détient vingt et une lettres adressées à notre écrivain par Charles Bayet, alors qu'il était directeur au ministère, et qui témoignent de la permanence de leurs sentiments amicaux jusqu'au décès de l'helléniste à Toulon.

### Jean Bayet

De son mariage avec Anna de Behr (1848-1933), Charles Bayet eut cinq enfants :

— Marie-Clémence-Ferdinande-Julie (1877-1961), épouse de Louis Hourticq (1875-1944), historien de l'art ;

— Paule-Marie-Jeanne (1879-1966), épouse de l'historien Arthur Kleinclausz (1869-1957) ;

— Albert-Pierre-Jules-Joseph (1880-1961), sociologue rationaliste, professeur à la Sorbonne, grand officier de la Légion d'honneur ;

— Ferdinand-Jean Bayet. — Voir ci-après ;

— Pierre-Louis-Marie Bayet (1885-1958), magistrat, président du tribunal de première instance de Wassy (1945).

Ferdinand-Jean Bayet naquit à Lyon le 25 janvier 1882. Après des études de lettres et de droit (docteur en 1908) à Lille puis à Paris, il est devenu, suivant en cela la tradition familiale, un spécialiste reconnu de l'histoire de l'art. Il a collaboré au dictionnaire Larousse. En 1911, il était attaché au ministère de l'Instruction publique. Lieutenant au 356<sup>e</sup> régiment d'infanterie, il a été tué le 7 avril 1915 lors d'une attaque à l'ouest du Bois-le-Prêtre (commune de Pont-à-Mousson, Meurthe-et-Moselle).

### Principaux ouvrages :

*La Société des auteurs et compositeurs dramatiques*, Paris, A. Rousseau, 1908, in-8°, 500 pages ; université de Paris, faculté de droit, thèse pour le doctorat.

*Les Édifices religieux, XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, H. Laurens, collection « Les richesses d'art de la ville de Paris », 1910, in-4°, 268-64 pages.

*Égypte*, Vincennes, Les Arts graphiques éditeurs, collection « Les beaux voyages », 1911, in-16, 118 pages ; préface de Jean Aicard.

Jean Aicard, qui connaissait bien Jean Bayet, lui offrit une préface pour son ouvrage *Égypte* :

« FAIRE un beau voyage, » quelle émotion soulevaient ces simples mots dans notre cœur d'enfant ! Quel trouble délicieux ils y éveillent encore !

Espérer, c'est vivre. Nous ne vivons vraiment que par l'attente d'on ne sait quoi d'heureux qui va probablement nous arriver tout à l'heure... ce soir... demain... ou l'année prochaine. Alors, n'est-ce pas ? tout sera changé ; les conditions de notre vie seront transformées ; nous aurons vaincu telle ou telle difficulté ; triomphé de l'obstacle qui s'oppose à notre bonheur, à la réalisation de nos désirs d'ambition ou d'amour. L'enfance, puis l'adolescence, se passent ainsi à appeler l'avenir inconnu, à le rêver resplendissant de couleurs magiques. Être jeune, c'est espérer, sans motif raisonné, malgré soi, à l'infini — c'est-à-dire voyager en esprit vers des horizons toujours nouveaux — courir allègrement au-devant de toutes les joies.

La plupart des hommes, rivés aux mêmes lieux par la nécessité, s'habituent à ne plus rien attendre. Ils ont appris plus ou moins vite que demain sera pour eux tout semblable à hier ; la ville ou le village ou les champs qu'ils habitent ne leur apprendront jamais rien de plus que ce qu'ils savent.

Dès qu'ils en sont sûrs, c'est qu'ils ont vieilli, vraiment vieilli — de la mauvaise manière ; mais, même alors, il arrive que ces mots enchantés, « faire un beau voyage, » raniment en eux la force d'espérer, de rêver, de vouloir et d'agir. L'illusion féconde, dont parle le poète, rentre dans leur cœur. Et dès qu'ils se mettent en route, ils se persuadent qu'à chaque détour du chemin ils vont, comme le héros de Cervantès, voir apparaître l'Aventure, la chose nouvelle, l'événement exquis que les sédentaires (ils le croient du moins) ne sauraient rencontrer.

Et c'est là proprement le charme du voyage ; il est dans le renouvellement indéfini de notre faculté d'attendre avec joie. Voyager, c'est espérer ; voilà pourquoi le voyage est parfois un remède efficace aux grands chagrins. Il nous force à espérer encore. Un désir de voyage est essentiellement un désir de nouveau et d'amusant, d'inédit, de romanesque ou de féerique — en tous cas, de non-encore-vu.

L'avènement de l'exotisme en littérature a été un rajeunissement.

Le personnage de Robinson Crusoë incarne le voyage même, et il semble bien que jamais livre n'obtint succès plus grand et plus durable.

L'apparition de Paul et Virginie fut un enchantement. C'étaient Adam et Ève tout enfants, dans un Éden tout nouveau. Le voyage avait rajeuni l'innocence et l'amour même.

La curiosité et l'espoir se sentirent vivifiés avec Chateaubriand, puis avec Pierre Loti.

Nous autres, écoliers du XIX<sup>e</sup> siècle, n'avons-nous pas lu un moment, avec avidité, derrière un rempart de dictionnaires, de médiocres histoires de chasses en Amérique, d'Apaches et de Comanches — et sans images. Quant à la vraie géographie, à l'ethnographie scientifiques, avant les Reclus, elles se présentaient à nous sans ornement, sans pittoresque, sans couleur — dans des livres un peu ennuyeux et qui, en effet, nous rebutaient souvent.

On a compris aujourd'hui que les livres « d'instruction » destinés aux enfants doivent s'adresser à leur sensibilité, se faire aimer d'eux, exciter en eux « l'espérance, » la bonne curiosité, c'est-à-dire la joie de vivre.

Les éditeurs des « Arts Graphiques » ont le projet de publier des ouvrages dont les illustrations, vivantes et colorées, docu-

ments précis, seront à la fois destinés aux jeunes écoliers et aux hommes, ouvrages d'éducation et d'amusement pour les uns, albums de souvenirs pour les autres.

Les six premiers volumes sont consacrés à l'Espagne, au Maroc, à l'Égypte, aux Indes, à la Chine et au Japon.

On n'attend pas ici une critique de textes, dus :  
à Monsieur Friedel, Bibliothécaire au Musée Pédagogique, auteur du volume sur l'Espagne ;  
à Monsieur le Commandant Haillot, détaché à Casablanca, auteur du volume sur le Maroc ;  
à Monsieur Jean Bayet, attaché au ministère de l'Instruction Publique, auteur du volume sur l'Égypte ;  
à Monsieur le Capitaine Marcel Pionnier, Chargé de Missions par le Gouvernement, auteur du volume sur les Indes ;  
Et enfin à Madame Judith Gautier, Membre de l'Académie Goncourt, auteur des volumes sur la Chine et le Japon.

On trouvera, parmi les signataires des six volumes qui suivront, des noms des plus connus :  
Monsieur Brioux, de l'Académie Française, auteur du volume sur l'Algérie ;  
Monsieur de Noussanne, auteur du volume sur la Russie, etc.  
etc.

Avec de tels noms d'auteurs, l'ensemble des ouvrages se présente assez heureusement de soi-même au grand public ; mais ce qu'on peut tout particulièrement lui signaler, c'est l'intérêt que présentent les jolies planches en couleurs dont ces livres seront enrichis. La valeur documentaire positive en fait le premier mérite ; il est décuplé, pour la plupart de ces planches, par l'attrait que leur donne le ton à la fois juste et aimable des coloris.

J'imagine que beaucoup de ces illustrations sont des photographies en couleurs prises d'après nature ; telles autres sont

des aquarelles, assurément exécutées d'après nature ; et toutes ces images sont des « portraits de pays » ressemblants et vivants.

Commenté par de pareilles images, le texte parlera aux yeux des enfants, fixera leur attention ; et, après les avoir vues, ils n'oublieront plus le pays où ils croiront avoir réellement voyagé.

En chaque série se résument les caractères généraux, très différents — des grandes contrées qu'elles mettent sous nos yeux.

Certes, la photographie de nos jours nous présente partout et à toute heure des documents aussi précis, mais non pas avec cette variété et cette gaîté de couleurs qui, pour les petits et les grands, est un attrait des plus vifs... qu'on se rappelle l'influence de l'ancienne et naïve imagerie d'Épinal sur nos cerveaux enfantins. Heureux les enfants d'aujourd'hui !

Comment, avec des mots, à moins d'être Pierre, Loti, donneriez-vous au lecteur l'idée de ce que peut être un prince hindou, un maharadja en grand costume ? Et que vous en dirait la photographie sans la couleur ? Comment saurez-vous que l'éléphant qui porte ce prince est vêtu d'un brocart d'or ? que le char sans roue, le trône, qu'on voit sur le dos de l'énorme animal est, comme le prince, un ruissellement de dorure ? L'image colorisée peut seule le dire ; à elle seule elle est un conte féerique ; et voilà une façon gaie d'apprendre aux bambins ce qu'est un maharadja et dans quelles somptuosités il parade parfois, sous un parasol d'or, et sur un éléphant recouvert d'or flamboyant et de pierreries rutilantes.

Le texte des deux volumes sur la Chine et le Japon a été demandé à Madame Judith Gautier.



Personne ne pouvait mieux qu'elle parler de cette Chine « qui a inventé tout ou presque tout, à une époque des plus reculées. »

Lorsque cette série de douze beaux voyages s'achèvera par un voyage en Alsace-Lorraine signé d'un nom aimé et respecté, elle aura vraiment une signification éducatrice complète. Après avoir fait aimer aux esprits les moins aventureux le voyage d'agrément ou l'utile voyage d'exploration et de colonisation, elle affirmera que notre patrie est belle — et semble plus belle encore, lorsqu'on la compare.

N'oublions pas que, parce qu'elle est belle et riche, la patrie française est, pour d'autres hommes, un objet de rêve et parfois de mauvaise envie. Un des fruits les plus savoureux des beaux voyages est l'estime nouvelle, l'amour renouvelé qu'ils nous inspirent à l'heure du retour, pour les mérites, pour les beautés de la terre française, pour « l'enchantement du ciel de France. »

Dès que le Français s'est éloigné un temps de notre mère-patrie, il s'aperçoit mieux que jamais qu'elle a des vertus et des charmes incomparables. Plus qu'ailleurs, en France, l'homme trouve sécurité et liberté, on ne sait quelle façon d'aimer les autres hommes, que tout l'univers connaît bien — et qui fait dire quelquefois aux gitanes, ces sans-patrie : « C'est encore en France qu'on est le plus libre, et le moins malheureux. »

Ceci est le mot authentique d'un bohémien dont le voyage fut la vie même.

JEAN AICARD

SAINT-RAPHAËL, Août 1911

## PAUL MEURICE

Paul Meurice naquit à Amiens le 5 février 1818 dans une famille de chapeliers. Son père seul échappa à la tradition fami-

liale et devint orfèvre.

Introduit dans l'entourage de Victor Hugo par son condisciple du collège Charlemagne, Auguste Vacquerie, Paul Meurice fréquenta assidument l'appartement de la place des Vosges à partir de 1836.

Il débuta des études à la faculté de Droit de Paris mais les abandonna bien vite pour une carrière littéraire.

Le 25 mars 1843, il épousa Palmyre Granger, fille du peintre Jean-Pierre Granger, avec pour témoins Victor Hugo et Alexandre Dumas.

En 1848, il devint gérant et rédacteur-en-chef de *L'Événement*, quotidien fondé par les fils Hugo et Auguste Vacquerie, ce qui lui valut quelques ennuis judiciaires et pénaux. Avec les mêmes, il fonda également en 1869 *Le Rappel*, journal démocratique hostile à l'Empire.

Durant l'exil du Maître, Meurice fut son correspondant parisien, chargé de ses intérêts financiers et de l'édition de ses œuvres. C'est lui qui entreprit, en 1904, la monumentale *Édition nationale* des œuvres complètes de Victor Hugo.

En 1902, pour le centenaire de la naissance du grand écrivain, Meurice créa le musée de la place des Vosges, inauguré le 30 juin 1903.

Paul Meurice est décédé à Paris le 11 décembre 1905, âgé de 87 ans.

Il fut un dramaturge et un romancier fécond :  
Théâtre :

Pièces de Paul Meurice :

*Benvenuto Cellini*, drame en cinq actes et huit tableaux, musique d'Adolphe de Groot, Paris, Michel Lévy frères, 1852, in-18, 6-98 pages ; 1/ théâtre de la Porte-Saint-Martin le 1<sup>er</sup> avril 1852 ;

*Schamyl*, drame en cinq actes et neuf tableaux, musique d'Hippolyte Gondois, Paris, Michel Lévy frères, 1854, in-18, 90 pages ; 1/ théâtre de la Porte-Saint-Martin le 26 juin 1854 ;

*Paris*, drame en cinq actes et vingt-six tableaux, prologue et épilogue, Paris, Michel Lévy frères, 1855, in-12, 144 pages ; 1/ théâtre de la Porte-Saint-Martin le 21 juillet 1855 ;

*L'Avocat des pauvres*, drame en cinq actes, Paris, Michel Lévy frères, 1856, in-18, 98 pages ; 1/ théâtre de la Gaîté le 15 octobre 1856 ;

*Fanfan la Tulipe*, drame en sept actes, Paris, Michel Lévy frères, 1858, in-4°, 30 pages ; 1/ théâtre de l'Ambigu-Comique le 6 novembre 1858 ;

*Le Maître d'école*, drame en cinq actes, Paris, Michel Lévy frères, 1859, in-18, 2-108 pages ; 1/ théâtre de l'Ambigu-Comique le 10 mars 1859 ;

*Le Roi de Bohême et ses sept châteaux*, drame en six actes, Paris, Michel Lévy frères, 1859, in-18, 126 pages ; 1/ théâtre de l'Ambigu-Comique le 22 octobre 1859 ;

*François les bas-bleus*, drame en cinq actes et sept parties, Paris, Michel Lévy frères, 1863, in-18, 138 pages ; 1/ théâtre de l'Ambigu-Comique le 31 janvier 1863 ;

*Les Deux Diane*, drame en cinq actes et huit tableaux, Paris, A. Lacroix, 1865, in-8°, 32 pages ; 1/ théâtre de l'Ambigu-Comique le 8 mars 1865 ;

*La Vie nouvelle*, comédie en quatre actes avec prologue, Paris, A. Lacroix, 1867, in-8°, 112 pages ; 1/ théâtre de l'Odéon le 8 avril 1867 ;

*La Brésilienne*, drame en six actes dont un prologue, Paris, Calmann Lévy, 1878, in-18, 146 pages ; 1/ théâtre de l'Ambigu-Comique le 9 avril 1878 ;

*Quatre-vingt-treize*, drame d'après le roman de Victor Hugo, mis à la scène par Paul Meurice, Paris, Calmann Lévy, 1882, in-18, 134 pages ; 1/ théâtre de la Gaîté le 24 décembre 1881 ;

*Le Songe d'une nuit d'été*, féerie d'après Shakespeare, Paris, Calmann Lévy, 1886, in-12, 72 pages ; Paris, théâtre national de l'Odéon, 14 avril 1886 ;

*Struensée*, drame en cinq actes, Paris, Calmann Lévy, 1898, in-8°, 4-140 pages ; 1/ Paris, Comédie-Française le 5 novembre 1898.

En collaboration avec Auguste Vacquerie :

*Paroles*, comédie tirée de Shakespeare, Paris, Furne, 1844, in-12, 23 pages ; 1/ Paris, second Théâtre-Français le 28 février 1843 ;

*Antigone*, tragédie en cinq actes d'après Sophocle, Paris, Calmann Lévy, sd, in-8°, 4-68 pages ; 1/ Paris, second Théâtre-Français le 21 mai 1844 ;

En collaboration avec Alexandre Dumas père :

*Hamlet, prince de Danemark*, drame en vers en cinq actes et huit parties d'après Shakespeare, Paris, imprimerie de Dondey-Dupré, 1847, in-18, 106 pages ; 1/ Paris, Théâtre historique le 15 décembre 1847.

En collaboration avec George Sand :

*Les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, drame en cinq actes, Paris, Michel Lévy frères, 1862, in-8°, 104 pages ;

*Le Drac*, drame fantastique en trois actes, Paris, Michel Lévy frères, 1865, in-8°, 72 pages ;

*Cadio*, drame en cinq actes et huit tableaux, Paris, Michel Lévy frères, 1868, in-8°, 8-130 pages ; 1/ théâtre de la Porte-Saint-Martin le 3 octobre 1868 ;

Remanié d'après Paul Foucher :

*Notre-Dame de Paris*, drame en cinq actes et douze tableaux, d'après le roman de Victor Hugo, Paris, agence des au-

teurs dramatiques, 1880, in-12, 144 pages ; 1/ Paris, théâtre des Nations, 6 juin 1879.

En collaboration avec Charles Hugo :

*Les Misérables*, drame, d'après le roman de Victor Hugo, Paris, Calmann Lévy, 1900, in-18, 172 pages ; 1/ théâtre de la Porte-Saint-Martin le 27 décembre 1899.

Romans :

Romans de Paul Meurice :

*Les Deux Diane*, Paris, Cadot, dix volumes, 1846-1847 ; ouvrage parfois attribué à Alexandre Dumas mais en réalité écrit en entier par Meurice ;

*La Famille Aubry*, Paris, A. Cadot, 1854, trois volumes in-8° ; *Scènes du foyer. La Famille Aubry*, Paris, Michel Lévy frères, 1856 ;

*Louspillac et Beautrubin*, Paris, A. Cadot, 1854, in-8°, 304 pages ;

*Les Tyrans de village*, Paris, Michel Lévy frères, 1857, in-18, 266 pages ;

*Les Chevaliers de l'esprit. Césara*, Paris, Michel Lévy frères, 1869, in-18, 20-376 pages ;

*Le Songe de l'amour*, Paris, Calmann Lévy, 1889, in-18, 372 pages.

Romans en collaboration avec Alexandre Dumas :

*Le Château d'Eppstein*, 1843 ;

*Amaury*, 1843 ;

*Ascanio*, 1844 ;

*Le Trou de l'Enfer*, 1850 ;

*Le Capitaine Richard*, 1854.

Nouvelle de Paul Meurice :

*L'École des propriétaires*, écrit en 1847, publié en 1857 chez Michel Lévy et frères, à la suite du roman *Les Tyrans de village*.

●  
Jean Aicard rencontra Paul Meurice en 1867 par l'entremise de Jules Michelet : il souhaitait probablement se concilier ses faveurs à l'occasion de la parution de ses *Jeunes Croyances*. Échange de bons procédés puisque Jean Aicard consacra, dans *Le Toulonnais*<sup>2</sup>, un bel article à l'occasion de la création à l'Odéon de *La Vie nouvelle* de Paul Maurice :

#### THÉÂTRES DE PARIS.

La VIE NOUVELLE, à l'Odéon ; reprise prochaine  
de HERNANI et de RUY BLAS.

C'est surtout au moment où vers Paris afflue la province qu'il peut ne pas être inutile de parler à la province des théâtres de Paris.

Ces jours-ci vient de paraître à La librairie internationale la *Vie nouvelle* de M. Paul Meurice ; tous les soirs, à l'Odéon, se joue cette œuvre remarquable.

Dans cette pièce, vibrante de force et de générosité, l'auteur nous montre un homme dont l'âme est tuée par le vice, le corps par le poison, revenir peu à peu à la vie physique et à la grande vie morale, sous les yeux, grâce aux soins d'une femme, grâce surtout à l'amour d'une vierge.

Raymond la Bastie, fils d'un peintre renommé, a mené la vie comme les jeux de hasard, à grand orchestre !... Il perd tout : l'argent et la vie ! — Dans le délire et la terreur il a signé du nom de Paule Vernon, une femme forte, et une forte artiste, une lettre de change. La lettre arrive à Paule... elle paie ! — Or voici qu'éperdu, accourt Raymond : il confesse tout, et désespéré, tombe comme mort, dévoré par le feu du poison qu'il a bu.

---

<sup>2</sup> *Le Toulonnais*, 33<sup>e</sup> année, jeudi 30 mai 1867, page 3, colonnes 1-2.

Ce premier acte est énergique, — mais il n'est qu'énergique : on ne sent là rien encore de doux. On n'aperçoit encore que les lueurs d'un incendie, non les clartés d'une aurore.

Mais soudain apparaît une enfant. C'est une pauvre petite exilée de l'Italie ; elle a encore ses grands yeux pleins de la lumière natale, et en même temps de l'ombre profonde, vague, rêveuse, des montagnes et de la mer ! — On l'a amenée chez Paule comme modèle.

N'allez pas croire qu'elle arrive là, dans l'atelier de l'artiste, en marchant ; non, elle vole ! Elle entre effarouchée et charmante, frissonnant de tous ses membres, et s'envolant toujours dès qu'on l'approche. Nous voudrions faire une analyse détaillée de quelques scènes de la *Vie nouvelle*, de celle-là, par exemple, où Paule apprivoise l'oiseau craintif, où, en appelant cette enfant : « mon enfant ! » et en lui donnant un baiser, elle touche enfin la petite furie comme un rayon une fleur, et la fait s'épanouir ! — Oh ! les dialogues ravissants ! les phrases, les mots charmants !

Or, Pasqua-Maria supplie Paule de la garder chez elle. On a remarqué avec quelle bonté facile les malheureux prennent chez eux un enfant étranger ; tous les jours se renouvelle la sublime scène des *Pauvres gens* de Victor Hugo. Pour les gens riches, c'est bien une autre affaire ! que de trouble et d'hésitations ! aussi Paule demande-t-elle l'avis de Raymond pour établir sa décision, et, tout naturellement, Raymond lui conseille de ne pas ainsi prendre charge d'âme, mais, quand il voit Pasqua-Maria s'en aller, tremblante, en s'écriant : « Oh ! méchant ! méchant !... tu me plaisais bien, autrement ! » Il se sent ému, il se rappelle qu'un jour son père fit condamner une fenêtre, pour ne point déranger un nid d'hirondelle, — et l'enfant ne partira plus.

Dès lors on suit avec bonheur les progrès du profond amour inconscient de Raymond et de Pasqua-Maria, bien que de là

naisse le malheur de Paule, car Paule, irrésistiblement, à mesure qu'elle voyait la *vie nouvelle* éclairer peu à peu le triste visage de Raymond, avait admiré et chéri le fils de ses soins. — Un autre personnage est là, le docteur Rotler : il aime, lui aussi ! il aime la grande artiste, et souffre, cœur chargé d'amertume et de colère !

À côté de ce groupe principal, Dorothée et son fils Ramiche ; le baron Minard, amateur de tableaux à la façon moderne ; Villeras, homme de *négociations* (vous eussiez les *affaires* si Villeras n'était, lui aussi, homme moderne !)

C'est une scène piquante et forte, celle où Villeras et Minard, faisant de justes réflexions sur la vie d'aujourd'hui, s'écrient : « nous sommes les consommateurs, nous autres ! nous représentons la dépense, oui, mais où est la recette ? nous sommes la jeunesse qui s'en va, oui, mais où est la jeunesse qui vient ? — Ramiche alors sort de son ombre ; il leur demande s'ils ont vu jamais, le soir, une clarté briller aux fenêtres des cinquièmes ? c'est là que la jeunesse veille, cette jeunesse qu'ils réclament. Le voit-on souvent, lui, aux courses, aux cafés, aux réunions enfin qui sont les leurs ? non ? — eh bien ! c'est qu'il est le travail, c'est qu'il est l'avenir, — et il termine par ce mot simple et grand : « je m'appelle demain ! »

Cependant Raymond qui travaille en secret, courageusement, sans repos, pour se libérer de ses dettes, apprend tout à coup qu'elles sont payées. Par qui ? — l'angoisse et l'anxiété à cette question ressaisissent l'âme du malheureux. On soupçonne, on affirme que c'est Paule ; ce n'est pas elle ; c'est Rotler à qui le père de Raymond a confié, dans la prévisions des prodigalités de son fils, une forte somme ; c'est Rotler qui se tait, dans l'espoir de couper court à un mariage dont il a peur. Mais la Bastie croit que c'est bien Paule, et, comme un damné du Dante, il se débat et se tord dans la *poix hideuse de cet infâme argent*, et dans l'effroi du déshonneur !

« Eh bien ! lui dit Paule, ce que vous pensez, vous, devoir refuser de la part d'une femme, le refuseriez-vous de la part de *votre* femme ? » À ce mot, le trouble de Pasqua-Maria fait comprendre à Paule l'amour de la pauvre enfant, et soudain elle la chasse de sa demeure, tandis que Raymond se range à ses côtés, comme un protecteur généreux.

Durant toute cette scène Mlle Périgond est admirable ; elle a dans le regard des éclairs qui, dit-on, rappellent Mme Dorval. Enfin, au 3<sup>me</sup> acte chacun a pris une résolution contraire à ses sentiments ; et rien n'est beau à entendre comme le soupir de Pasqua-Maria, répondant, frémissante et pâle à Paule qui lui demande quelle est sa résolution : moi ? je veux retourner à Pourzolet, — et sa voix fléchit, — revoir les montagnes et revoir la mer ! » et sa voix tout éteinte murmure encore à Raymond : « ... Est-ce bien ? » — Mais Paule Vernon comprend tout enfin ; elle confesse avoir été dure et méchante ; elle tend à tous la main ; nul mariage n'a lieu.

Tel est le poème, plein d'art et de vérité. Quel mot plus profond que celui de Raymond affirmant à Pasqua-Maria que c'était elle qui lui avait donné la vie nouvelle parce qu'elle ne lui disait point : *aime-moi !* mais *protège-moi !*

Les acteurs interprètent superbement l'ouvrage. Un avis général pourtant, est que Berton Raymond accoutumé aux gestes et au ton que commandent l'épée et le pourpoint crie souvent un peu trop, et paraît assez gauche dans son habit noir. La *vie nouvelle* fera époque et ne passera point ! — L'interdit qui se fait sur les pièces de Hugo est enfin levé ; on va reprendre bientôt *Hernani* aux Français, *Ruy-Blas* à l'Odéon, c'est une bonne fortune pour la génération nouvelle ; c'est un bonheur.

Si les jeunes hommes comme Villeras et Minard de la *Vie nouvelle* apparaissent, indolents, et indifférents à la grande

voix du Poète, les travailleurs sortiront de leur ombre, et le maître aura pour lui l'enthousiasme des amants du Beau, du Bien, de la Vérité, de la Justice, de la Liberté, — ceux qui s'appellent *Demain !*

JEAN AICARD.

## AUGUSTE VACQUERIE

Auguste-Edmond Vacquerie naquit à Villequier (Seine-Maritime) le 19 novembre 1819, dans une famille de capitaines de navires marchands, et mourut à Paris le 19 février 1895, après une carrière d'écrivain et de journaliste.

Il commença ses études secondaires au collège royal de Rouen et les acheva au collège Charlemagne de Paris où il rencontra Paul Meurice, qu'il introduisit auprès de Victor Hugo.

Le père de Vacquerie, capitaine au long cours et armateur au Havre, mit sa propriété de Villequier à la disposition des Hugo. Charles-Urbain, le frère d'Auguste, y rencontra Léopoldine la fille du Maître et l'épousa le 15 février 1843, union vite terminée tragiquement par un naufrage sur la Seine le 4 septembre suivant dans lequel les jeunes époux perdirent la vie.

Auguste fut un des premiers collaborateurs de *L'Événement*<sup>3</sup>, quotidien fondé en août 1848 par les fils de Victor Hugo et Paul Meurice ; comme eux, il eut à subir les rigueurs de la répression et connut la prison. Le coup d'État du 2 décembre 1852 mit fin à cette publication.

Il suivit la famille Hugo en exil mais revint à Paris en 1859. Il y poursuivit sa carrière d'écrivain et de journaliste.

<sup>3</sup> *L'Événement*, n° 1, mardi 1<sup>er</sup> août 1848, 8 pages. Dernier numéro le jeudi 18 septembre 1851, 4 pages.



Écrivain romantique, Auguste Vacquerie a laissé une belle œuvre littéraire.

Poésies :

- *L'Enfer de l'esprit*, Paris, Ébrard, 1840, in-8°, 318 pages.
- *Demi-teintes*, Paris, Garnier frères, 1845, in-12, 195 pages.

Théâtre :

- *Falstaff, drame en trois actes* ; avec Paul Meurice ; d'après William Shakespeare. 1/ Paris, Odéon-Théâtre de l'Europe, 30 septembre 1842.
- *Antigone, tragédie en cinq actes* ; avec Paul Meurice ; d'après Sophocle. 1/ Paris, Odéon-Théâtre de l'Europe, 21 mai 1844.
- *Tragaldabas, drame bouffon en cinq actes*, 1848, in-8°, dix feuilles pliées. 1/ Paris, Porte-Saint-Martin, 25 juillet 1848.
- *Souvent homme varie, comédie en deux actes et en vers*, Paris, A. Bourdilliat, 1859, in-18, 72 pages. 1/ Paris, Théâtre-Français, 2 mai 1859.
- *Les Funérailles de l'honneur, drame en sept actes*, Paris, A. Bourdilliat, 1861, in-12, 107 pages. 1/ Paris, Théâtre de la Porte-Saint-Martin, 30 mars 1861.
- *Jean Baudry, drame en quatre actes*, Paris, Pagnerre, 1863, in-8°, 123 pages. 1/ Paris, Théâtre-Français 19 octobre 1863.
- *Le Fils, comédie en quatre actes*, Paris, Pagnerre, 1866, in-8°, 126 pages. 1/ Paris, Comédie-Française, 30 octobre 1866.
- *Jalousie, drame en quatre actes*, 1/ Paris, théâtre du Gymnase, 4 décembre 1888.
- *Formosa, drame en quatre actes*, Paris, Calmann Lévy, 1883, in-8°, 91 pages. 1/ Paris, théâtre de l'Odéon, 16 mars 1883.

Œuvres diverses :

- *Les Drames de la grève. I. Chantiers*, Paris, Michel Lévy frères, 1855, in-8°, 16 pages. En vers.

- *Profils et grimaces*, Paris, Michel Lévy frères, 1856, in-18, 328 pages. 2/ Paris, Michel Lévy frères, 1857, in-18, 328 pages. 5/ Paris, Pagnerre, 1864, in-8°, 455 pages. Recueil d'articles.
- *Les Miettes de l'histoire*, 2/ Paris, Pagnerre, 1863, in-8°, 471 pages. Souvenirs de Jersey.
- *Mes Premières Années de Paris*, Paris, Michel Lévy frères, 1872, in-8°, 352 pages. Récit en vers.
- *Aujourd'hui et Demain*, 4/ Paris, Michel Lévy frères, 1875, in-18, 335 pages. Nouvelle édition, Paris, Calmann Lévy librairie nouvelle, 1877, in-18, 312 pages. Recueil d'articles.
- *Futura*, Paris, Calmann Lévy, 1890, in-8°, 280 pages.
- *Depuis*, Paris, Calmann Lévy, 1894, in-8°, II-269 pages. Fait suite à *Mes premières années de Paris*.

Il mourut à Paris le 19 février 1895, célibataire et sans enfants, et fut inhumé dans la tombe familiale à Villequier.

•

Jean Aicard rendit compte de la parution de ses *Premières Années* :

Causerie parisienne <sup>4</sup>

*Mes premières années de Paris*, un beau vol. Michel Lévy, éditeurs, Paris.

La politique a beau faire des siennes, le mouvement littéraire s'accuse ; il reprendrait tout à fait si les affaires publiques se mettaient à marcher sans secousses, si l'Assemblée se résignait à la République qu'elle devrait considérer comme installée en France. Ces messieurs de la droite ne veulent pas en prendre leur parti : ils devraient bien se dire pourtant que la résistance

---

<sup>4</sup> *L'Égalité*, mardi 26 novembre 1872.



est inutile. L'esprit du pays est avec la République, et les cris d'une Assemblée qui n'est plus l'expression du sentiment actuel du pays ne prévaudront point contre elle. Les crises passeront, et la République restera.

Mais revenons. Nous voulons entretenir le lecteur aujourd'hui d'un livre qui a fait grand bruit : *Mes premières années de Paris*, par Aug. Vacquerie.

Notre confrère Camille Pelletan en a parlé déjà ici même, et il serait trop simple de répéter les éloges qu'il en a faits.

Nous insisterons sur une pièce dramatique de ce livre intitulée : *Hans et Marie*. Il y a là une énergie, une vigueur sans égales. La forme est shakespearienne, libre, fière, touffue. L'auteur se contente d'être vrai et humain ; il ne cherche pas la réalité apparente du détail, mais sa vérité intime, C'est ainsi qu'un mendiant parle en ce livre comme un homme de génie, comme un de ces fous de Shakespeare qui en savent aussi long que les plus vieux philosophes ! Mais le personnage admis, quelle verve d'expressions ! quelle hardiesse et quelle profondeur !

Marie a quitté la maison paternelle pour suivre Hans. Ils sont pauvres. Une religieuse donne de l'ouvrage à Marie, mais ayant appris qu'elle vit avec un homme, lui refuse un jour cette ressource... Cela doit arriver souvent qu'une âme charitable retire le pain quotidien à la fille tombée. Et alors, qu'advient-il ? L'aide-t-on ainsi à se relever ? « Hélas ! La misère alors souffle les mauvais conseils... Bah ! Hans et Marie lutteront. — Un jour, ils gagnent la montagne. Hans y chasse pour vivre. Ils sont déguenillés, lamentables.

Le mépris hors des villes nous chasse.  
Dans cette forêt chauve, à la plus noire place,  
Nous avons pris un antre aux brutes, et voici  
Que la chasse à présent va nous manquer aussi !

Alors, Hans se décide à voler. C'est à ce moment qu'il demande la bourse ou la vie à un mendiant qui lui répond par le discours le plus plaisant du monde, faisant un parallèle entre les mendiants et les bandits. Il donne, bien entendu, la préférence aux mendiants :

Qu'est-ce donc qu'un voleur ? Un mendiant brutal,

dit-il, et n'est-ce pas là un vers charmant et tout à fait probant ? Ce volume en est plein, de ces vers spirituels, sans parler de ceux qui sont remarquables à d'autres titres !

Sais-tu ce que je suis ? Un rêveur, un poète :  
J'aime les ponts !... ..

Comme ça vous caresse  
D'être supérieur et grand, — pour un liard !  
S'il en est de vraiment attendris par hasard,  
Ils me donnent du cuivre, et je leur rends la joie  
D'une bonne action où le cœur se déploie,  
Et le plaisir de faire un sort un peu plus doux,  
Et Dieu qui dit tout bas : Je suis content de vous !  
Je reçois et je donne. Eh bien, quoi ! je trafique.  
Je suis un commerçant splendide et magnifique !  
Les autres tout au plus vendent du pain, du sel,  
Des bijoux, de l'or ; — moi, je suis marchand de ciel.  
Conscience qui rit, orgueil, vie immortelle  
Je donne tout cela pour une bagatelle,  
— Et tu mépriserais les mendiants, filou ! —  
Qui veut le paradis ? Je ne le vends qu'un sou !

Voilà qui n'a pas besoin de commentaires, n'est-ce pas ? — Le second passant que Hans arrête net d'un coup de fusil, n'est autre que le père de Marie qui s'est mis à la recherche du malheureux couple. On devine la scène finale, le désespoir de la pauvre fille...

Ah ! ça, voyons un peu ! Qu'est-ce donc que vous dites ?  
Vous voulez à présent me tuer mon mari !

Ainsi se révolte la jeune fille affolée contre cette fatalité qui lui ayant pris son père, va livrer son époux au bourreau. Sans soutenir une thèse, cette pièce donne à penser, et l'esprit s'interroge, après lecture faite. Descendu dans cet abîme de misère, Hans délivre Marie de l'existence dans une pensée de pitié.

— Monstre ! — crie la foule...

On voit la violence du sujet. Nous nous sommes plu à y insister parce qu'il nous a saisi vivement et impressionné, et que nous n'avions pas à refaire un article d'ensemble sur le livre du poète.

On sait qu'Auguste Vacquerie n'est pas de ceux qui croient l'art un simple luxe des sociétés ; il est de ceux qui le considèrent aussi comme un outil de progrès, et l'idée sort de son livre comme le rêve et le sentiment.

Une belle pièce est celle *À Molière*. Il reproche au vieux maître, dans un noble langage plein d'admiration profonde, d'amour et de regrets, d'avoir inventé, avec les *Femmes savantes*, des plaisanteries dont se servent les ennemis des femmes et du progrès des femmes. Ce reproche respectueux est une belle chose ; écoutez plutôt :

Maître, leur dirons-nous : Il ne faut pas qu'on lise !  
Voir « comme va le pot » est-ce tout leur destin ?  
Est-ce que leur science a vraiment nom Belise,  
Et que leur poésie est vraiment Trissotin ?

... ..

Et n'est-ce pas, Molière, ils ne t'ont pas compris  
Ceux qui croient que ton drame eut jamais la pensée  
De supprimer d'un coup la moitié des esprits ?

Non, non ! il suffisait que tu fusses Molière  
Pour ne pouvoir éteindre un seul instinct qui luit ;  
Car c'est le même mot que génie et lumière,  
Et tu n'es pas soleil pour faire de la nuit !

Mais nous nous laissons entraîner et la place est mesurée. Nous ne pouvons que joindre notre modeste applaudissement à tous les applaudissements qui ont accueilli le livre de Vacquerie.

Jean AICARD.

Il annonça également son *Faust*... qui ne parut qu'en 1890 sous le titre *Futura* :

#### VARIÉTÉS<sup>5</sup>

##### FAUST.

Malgré les différences de langues et de costumes, les distances de temps et de pays, l'homme est toujours essentiellement semblable à lui-même : mêmes aspirations, mêmes luttes, mêmes victoires, — mêmes défaites.

Tout ce qui est sujet à modifications est accessoire, secondaire ; la vérité est une ; l'absolu existe ; nos recherches sont variables et variées, mais le but inconnu, éternel, derrière la porte d'Airain, quel qu'il soit, est inaltérablement le même.

Or, aux différentes époques de son évolution, l'humanité éprouve le besoin de se synthétiser dans un type ; l'être collectif éprouve, comme l'individu, le besoin d'un miroir qui reproduise ses traits, et lui dise ce qu'elle est en bien et en mal ; et c'est alors que les légendes populaires créent ces grandes fi-

<sup>5</sup> Samedi 21 août 1869 ; périodique non mentionné dont les coupures sont conservées aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 7 « Articles de 1865 à 1872 », pages 75-77.

gures, (Prométhée par exemple qu'on retrouve jusque dans l'Inde), dont le poète s'empare plus tard pour les retoucher et les compléter, et en faire, par rapport à la légende vulgaire, ce qu'est le portrait par rapport à l'image réfléchie dans une glace.

Quelquefois, cette synthèse de l'humanité n'est pas un être fictif, une invention pure du génie populaire ou des poètes de génie ; cette expression d'une époque, d'une période, est quelquefois un être vivant, homme ou femme, en qui s'incarne l'aspiration ou l'idée du moment, et l'on a Jésus-Christ ou Mahomet là-bas, et, plus près, Jeanne d'Arc.

Quelquefois, un être a existé et dont la vie, par un trait léger souvent, prêtait aux amplifications légendaires et poétiques, et alors il est grandi par la fable à travers les siècles ; le point de départ est perdu de vue ; l'individu disparaît, comme est oublié, devant la statue, le modèle qui a posé pour le torse ou la tête dans l'atelier du sculpteur. Faust est de ceux-ci. Un homme a existé du nom de Fust qui, avec Gutenberg, a plus ou moins découvert l'imprimerie : cela a suffi. Pourquoi Fust et non Guttemberg ? « Peut-être parce que la vie de Guttemberg est trop réelle, trop constatable, trop connue ; peut-être parce que le nom de Fust (dont on a fait Faust) est un mot bref, facilement retenu, etc... ; les autours ont de ces raisons, pourquoi le peuple-poète n'en aurait-il pas ?

Goethe, comme chacun sait, a fait un *Faust*, il a eu au moins deux points de départ : 1° la légende de *Faust* par Vidmann, (traduite en français au XVI<sup>e</sup> siècle par Palma Cayet) ; 2° le Faust de Marlowe.

Le *Faust* de Marlowe est un poème dramatique plein de beautés de premier ordre ; nul ne doute qu'il n'ait servi beaucoup à Goethe ; F. V. Hugo en a donné une traduction comme il sait faire, laquelle est précédée d'une préface, où, sévère peut-être pour Goethe, il rend une haute justice à Marlowe.

Qu'est-ce que Faust ? C'est, l'Homme. Quelle est l'époque qu'il représente ? — Il faut distinguer.

Le Fauste de la légende, c'est le moyen-âge, le temps de la sorcière, des alchimistes, des chercheurs de pierre philosophale, tous petits-neveux de Prométhée chacun à la poursuite d'une étincelle sacrée. Dans le moyen-âge, le moment que représente Fauste, c'est le moment où, l'imprimerie étant découverte, toute l'antiquité grecque revit par elle ; la beauté grecque se lève et va, et le monde s'en éprend et la mêle à sa vie.

Le Faust de Goethe, c'est d'abord et toujours, (pour me servir avec variante d'une expression de Goethe même), c'est l'éternel humain, car l'univers tourne sur lui-même et l'éternité s'imité. Mais le drame et une date, une longue date : le Faust de Goethe, c'est l'histoire poétique et philosophique de l'homme depuis le moyen-âge, depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à nos jours.

On retrouve même en cette histoire les assignats, toute une théorie sur le papier-monnaie. On y voit naître de Faust et d'Hélène un enfant vif et charmant, Euphorion, c'est-à-dire, je pense, la poésie moderne, forte de la fore antique, belle d'une beauté propre, libre et audacieuse d'allure, tandis que le rythme des pas d'Hélène est majestueux et lent.

Dans cette histoire pratique, certains voient jusqu'à Byron lui-même, représenté par Euphorion, qui, après s'être envolé avec ce cri : « Je veux ma part de malheur ! » retombe à terre, beau jeune homme, avec une figure déjà vue mais non reconnaissable, au pied de Faust et d'Hélène, et du chœur.

Comme il a traversé la cour d'un empereur, Faust traversera un champ de bataille : « je veux frapper d'admiration les races humaines ! » s'écrie-t-il, et il se jette dans une mêlée étrange de fantômes et de vivants.

Puis il arrivera en des pays sans croyances, sans dieux, sans église, ou le tintement d'une cloche de chapelle restée encore

debout sera pour lui un bruit sinistre et ennuyeux, et non plus l'allègre chanson qu'il fut autrefois. Tout cela, n'est-ce pas l'histoire de notre monde, sous un aspect légendaire ? Vers la fin, Faust en proie à la Famine, à la Dette, à la Détresse, au Souci, aveugle, rêve encore l'assainissement de je ne sais quel immense marais méphitique, pour le bonheur des hommes, et meurt avec ce projet en tête en s'écriant : « puissé-je vivre avec un peuple libre, sur une terre de liberté ! » — On le voit, ce cri est contemporain.

De même que je n'ai pas pris Faust avant l'amour d'Hélène, de même je ne le suivrai pas par-delà la vie. Mon but n'a pas été de parler du Faust de Goethe spécialement ; je n'ai pas fait œuvre de critique ; j'ai voulu dire seulement quel sujet a traité le poète allemand, non pas comment il a traité son sujet.

Donc, le Faust de Goethe, qui est le passé, est encore un peu le présent. Nulle église, en ce moment, n'est debout. Nous ne comprenons plus le carillon religieux des cloches ; il nous lasse et nous fatigue, comme il fatiguait en réalité le vieux Goethe, et, dans le poème de Goethe, le vieux Faust. La Dette, la Famine, le Souci, la Détresse sont à nos trousses. Faust en cette minute meurt, je veux dire qu'un siècle finit, qu'un monde s'éteint avec ce dernier cri : « Liberté ! »

Ce jour d'aujourd'hui, ce présent, clôt ce passé : que sera demain ? Quel sera l'avenir ? On ne sait au juste, mais le poète est le devin, qui, pareil à Lynceus, juché sur les créneaux de la tour, annonce les levers de soleils qu'il voit avant les autres hommes.

De cette idée est né un poème qui sera publié cet hiver signé de ce nom : Auguste Vacquerie. Ce poème dont nous ne connaissons qu'un fragment (fort beau), tient au poème de Goethe comme demain tient à aujourd'hui. Cela suit et ne ressemble pas. L'avenir par l'imprimerie, par l'activité aux milles formes, par la liberté, voilà la donnée, — rien et tout : l'inconnu.

Ce *Faust* français mérite qu'on l'attende avec impatience, et, paru, méritera certainement qu'on l'applaudisse. Il clora sans doute à jamais la série des Faust. Il ajoutera à ce personnage de Faust un trait, et désormais cette figure parachevée, parfaite, restera dans la galerie des figures légendaires, devenues créations de poète, comme une des plus *réalisées*, comme une des plus vivantes.

JEAN AICARD.

## GEORGES HUGO

Georges Hugo, fils de Charles Hugo et petit-fils de Victor, naquit à Bruxelles (Belgique) le 16 août 1868. Orphelin de père à l'âge de trois ans en mars 1871, il fut élevé par son grand-père Victor qui s'inspira de cette expérience pour son livre *L'Art d'être grand-père*.

Il fit ses études secondaires au lycée Janson-de-Sailly à Paris et étudia la peinture avec le peintre Ernest-Ange Duez (1843-1896).

Il s'engagea ensuite comme matelot, pendant trois ans, dans la Marine de guerre et publia, en 1896, un recueil de souvenirs sur cette expérience. Affecté à Toulon, il eut l'occasion d'y rencontrer Jean Aicard et sa sœur aux *Lauriers*.

Il épousa d'abord, à Paris (16<sup>e</sup>) le 20 mars 1894, Pauline Ménard (1870-1941) dont il eut trois enfants. Après leur divorce le 23 mai 1900, Georges contracta une nouvelle union à Balbigny (Loire) le 29 juin 1901 avec Dora-Charlotte Dorian (1875-1951) qui lui donna un fils.

Lors de la première guerre mondiale, il s'engagea et en profita pour dessiner des scènes de tranchée qui seront exposées au musée des Arts décoratifs.

Il mourut le 5 février 1925 d'une congestion pulmonaire, criblé de dettes, dans une modeste chambre de la rue de l'Élysée à Paris.

Il a laissé deux livres de souvenirs : *Souvenirs d'un matelot, recueil de souvenirs*, Paris, Georges Charpentier et Eugène Fasquelle éditeurs, 1896 ; *Mon Grand-père, livre de souvenirs*, Paris, Calmann Lévy éditeur, 1902.

Pour le premier anniversaire de la mort du Poète, Jean Aicard adressa au jeune Georges un long poème :

### À Georges Hugo<sup>6</sup>

Ne crois pas à l'oubli, qui n'est qu'une apparence,  
Ô Georges, — un an après le sacre du grand mort ;  
Son nom est si vivant, si bien debout, si fort,  
Il est si rayonnant dans les gloires de France,  
Qu'on foule en paix la tombe où ton grand père dort.  
Mais surtout ne crois pas à notre indifférence.

Il est resté pour toi, George, mon cher enfant,  
L'aïeul charmant qui gâte et qui jamais ne gronde ;  
Quand tu songes qu'il n'est plus là, ton cœur se fend,  
Et tu veux qu'à ton cri notre douleur réponde ;  
Tu le pleures toujours ?... songe que pour le monde  
Il vit en plein azur, comme un dieu triomphant.

---

<sup>6</sup> Je donne ici le texte des archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 39, dossier n° 409 « Manuscrits XXII », pièce n° 11-12, manuscrit autographe, 4 pages. Il est en effet quelque peu différent du poème publié dans *l'Édition nationale des œuvres de Victor Hugo*, titré « L'anniversaire », et contient une strophe supplémentaire : un exemplaire de cette publication se trouve aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 33, dossier n° 273 « Victor Hugo », imprimé, 3 pages.

Lorsque Napoléon mourut à Sainte-Hélène,  
Ceux qui l'aimaient le plus, ses soldats, ont souri.  
Ils sentaient avant tout sa gloire surhumaine,  
Napoléon mourir !... Leur piété sereine  
N'admit jamais la mort de l'empereur chéri !...  
Les dieux ne meurent pas : la mort l'eût amoindri.

Un char de flamme emporte Élie au fond du rêve.  
Les dieux ne meurent point et c'est la vérité,  
Ou bien sur leur tombeau toute douleur est brève,  
Marie en pleurs a vu son fils ressuscité !...  
Pour tout homme plus grand que son humanité  
La tombe n'est qu'un socle où sa gloire s'élève.

Rappelle-toi, — voici, George, un an jour pour jour, —  
Les funérailles d'or, l'orgueil, les cris d'amour,  
Devant le Panthéon l'univers qui défile  
Et chaque nation acclamant tour à tour.  
Toi, perdu parmi nous, sous le haut péristyle,  
Tourné vers le cercueil, tu pleurais immobile.

Et te voyant ainsi, sur ce glorieux seuil  
Je vins à toi, te dire : « Enfant, l'heure est unique.  
« Que d'étoiles, — vois donc ! — sur le drap du cercueil,  
« Ce mort français le monde entier le revendique :  
« Tourne-toi du côté de la clameur publique,  
« Des couronnes d'amour, des étendards d'orgueil.

« Regarde le triomphe inouï de l'ancêtre !  
« Les larmes de nos yeux sont pleines de rayons.  
« Vois ! nul ne doit plus voir rien de pareil, peut-être  
« Au spectacle nouveau qu'aujourd'hui nous voyons,

« Regarde ton aïeul, porté tout debout, t'apparaître  
« Sur les pavois et sur les bras des nations. »

Tu regardas alors, et tu vis une foule  
Immense, qui passait... quel fleuve !... encor, encor !  
Dans la rue et la place, elle roule, elle coule,  
Et les drapeaux flottants bercés avec la houle  
N'élevaient qu'un seul nom sur mille hampes d'or,  
Et, par-dessus, chantait la Gloire, en plein essor.

Et que faire, ayant fait et vu pareille chose !  
George, pleure tout seul, nous nous levons les yeux.  
Il est pour nous là-haut, par-dessus les sept cieux,  
Dominant à jamais l'ombre où son corps repose.  
C'est là que vont nos cœurs, c'est là que sont les dieux :  
Tourne-toi du côté de son apothéose !

Pour le premier anniversaire                      Jean Aicard  
des funérailles de Victor Hugo



**Dominique AMANN****Directeur de la publication d'*Aicardiana***

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX<sup>e</sup> siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet [jean-aicard.com](http://jean-aicard.com) qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre titulaire de l'académie du Var (30<sup>e</sup> fauteuil).